Claude-Prosper Jolyot de Crébillon

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE MR de MEILCOUR

PREMIERE PARTIE

A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty
vis-à-vis la defcente du Pont-Neuf,
à la Charité.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation, & Privilege du Roy.

EPITRE

A MONSIEUR
DE CREBILLON,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE

MONSIEUR, Je devrois attendre, ſans doute, pour vous rendre un hommage public, que je puſſe vous offrir un ouvrage plus digne de vous ; mais je me flatte que vous voudrez bien, dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zele. Attaché à vous par les liens les plus étroits du ſang, nous ſommes, ſi j'oſe le dire, plus unis encore par l'amitié la plus ſincère & la plus tendre. Eh pourquoi ne le dirois-je pas ? Les peres ne veulent-ils donc que du respect, leur donne-t-il même tout ce qu'on leur doit, & ne leur devroit-il pas être bien doux de voir la reconnoiſſance augmen-

ter & affermir dans le cœur de leurs enfans, ce ſentiment d'amour que la Nature y a déja gravé ? Pour moi, qui me ſuis toujours vû l'unique objet de votre tendreſſe & de vos inquiétudes, vous, mon ami, mon conſolateur, mon appui, je ne crains point que vous voyiez rien qui puisse bleſſer le reſpect que j'ai pour vous dans les titres que je vous donne, & que vous avez ſi juſtement acquis : ce ſeroit même mériter que vous ne les euſſiez pas pris avec moi, que de vous en priver ; Et ſi jamais le Public honore mes foibles talens d'un peu d'eſtime, ſi la Poſtérité, en parlant de vous, peut ſe ſouvenir que j'ai exiſté, je ne devrai cette gloire qu'au ſoin généreux que vous avez pris de me former, & au deſir que j'ai toujours

eu que vous puſſiez un jour m'avoüer avec moins de regret.

Je ſuis, MONSIEUR,
avec le plus profond reſpect,

Votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur, & fils, CRÉBILLON.

PREFACE.

Les Préfaces, pour la plus grande partie, ne ſemblent faites que pour en impoſer au Lecteur ; je mépriſe trop cet usage pour le ſuivre. L'unique deſſein que j'aye dans celle-ci eſt d'annoncer le but de ces Mémoires, ſoit qu'on doive les regarder comme un ouvrage purement d'imagination, ou que les avantures qu'ils contiennent, ſoient réelles.

L'homme qui écrit, ne peut avoir que deux objets : l'utile & l'amuſant. Peu d'Au-

teurs sont parvenus à les réünir. Celui qui inſtruit, ou dédaigne d'amuſer, ou n'en a pas le talent ; & celui qui amuſe n'a pas aſſez de force pour inſtruire : ce qui fait neceſſairement que l'un est toujours ſec, & que l'autre eſt toujours frivole.

Le Roman, ſi mépriſé des perſonnes ſenſées, & ſouvent avec juſtice, feroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus utile, s'il étoit bien manié ; ſi, au lieu de le remplir de ſituations ténébreuſes & forcées, de Héros dont les caracteres & les avantures ſont toujours hors du vraiſemblable, on le rendoit, comme la Comédie, le tableau de la vie humaine, & qu'on y cenſurât les vices & les ridicules.

Le Lecteur n'y trouveroit plus à la vérité ces événemens extraordinaires, & tragiques qui enlevent l'imagination, & déchirent le cœur ; plus de Héros qui ne paſſât

les Mers que pour y être à point nommé pris des Turcs, plus d'avantures dans le Serrail, de Sultane ſouſtraite à la vigilance des Eunuques, par quelque tour d'adreſſe ſurprenant : plus de morts imprévuës, & infiniment moins de ſoûterrains. Le fait, préparé avec art, ſeroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances & la raiſon. Le ſentiment ne ſeroit point outré ; l'homme enfin verroit l'homme tel qu'il est ; on l'éblouïroit moins, mais on l'inſtruiroit davantage.

J'avouë que beaucoup de Lecteurs, qui ne ſont point touchés des choſes ſimples, n'approuveroient point qu'on dépoüillât le Roman des puérilités faſtueuſes qui le leur rendent cher ; mais ce ne ſeroit point à mon ſens une raiſon de ne le point réformer. Chaque ſiécle, chaque année même, amène un nouveau goût. Nous voyons les

Auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaiſance, tomber en même temps qu'elle dans un éternel oubli. Le vrai ſeul ſubſiſte toujours, & ſi la cabale ſe déclare contre lui, ſi elle l'a quelquefois obſcurci, elle n'eſt jamais parvenuë à le détruire. Tout Auteur retenu par la crainte baſſe de ne pas plaire aſſez à ſon ſiècle, paſſe rarement aux ſiècles à venir.

Il eſt vrai que ces Romans, qui ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils ſont, ſont ſujets, outre leur trop grande ſimplicité, à des inconveniens. Il eſt des Lecteurs fins qui ne liſent jamais que pour faire des applications, n'eſtiment un Livre qu'autant qu'ils croyent y trouver de quoi déshonorer quelqu'un, & y mettent partout leur malignité et leur fiel. Ne feroit-ce pas que ces gens si déliéz, à la pénétration deſquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait pré-

tendu le couvrir, ſe rendent dans le fonds aſſez de juſtice pour craindre qu'on ne leur attribuât le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne ſe hâtoient de le jetter ſur les autres : de-là vient cependant que quelquefois un Auteur eſt accuſé de s'être déchaîné contre des perſonnes qu'il reſpecte, ou qu'il ne connoît point, & qu'il paſſe pour dangereux, quand il n'y a que ſes Lecteurs qui le ſoient.

Quoi qu'il en puiſſe être, je ne connois rien qui doive, ni qui puiſſe empêcher un Auteur de puiſer ſes caractères, & ſes portraits dans le ſein de la Nature. Les applications n'ont qu'un tems ; ou l'on ſe laſſe d'en faire, ou elles ſont ſi futiles qu'elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trouve-t-on point matiere à ces ingénieux rapports ? la fiction la plus déreglée, & le traité de morale le plus ſage, ſouvent les fourniſſent également ; & je ne connois juſqu'ici, que les

Livres qui traitent des Sciences abſtraites, qui en ſoient exempts.

Que l'on peigne des Petits Maîtres & des Prudes, ce ne feront, ni Meſſieurs tels, ni Meſdames telles que l'on n'aura jamais vûs, auſquels on aura penſé, mais il me paroît tout ſimple que, ſi les uns ſont Petits Maîtres, et que les autres ſoient Prudes, il y ait, dans ces Portraits, des choſes qui tiennent à eux ; il eſt ſûr qu'ils feroient manquez, s'ils ne reſſembloient à perſonne ; mais il ne doit pas s'enſuivre, de la fureur qu'on a de ſe reconnoître mutuellement, qu'on puiſſe être, avec toute ſorte d'impunité, vicieux, ou ridicule. On eſt même d'ordinaire ſi peu certain des Perſonnages qu'on a démaſqués, que, ſi dans un quartier de Paris, vous entendez s'écrier : Ah ! qu'on reconnoît bien là la Marquiſe, vous entendez dire dans un autre, je ne croyois pas qu'on pût ſi

bien attrapper la Comteſſe ! & qu'il arrivera qu'à la Cour, on aura deviné une troiſiéme perſonne qui ne ſera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que ce Livre n'étant que l'hiſtoire de la vie privée, des travers & des retours d'un homme de condition, on ſera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des perſonnes aujourd'hui vivantes, les Portraits qui y ſont répandus, & les avantures qu'il contient, qu'on le pourra avec plus de facilité ; que nos mœurs y ſont dépeintes, que Paris étant le lieu où ſe paſſe la ſcêne, on ne ſera point forcé de voyager dans des régions imaginaires, & que rien n'y eſt déguiſé ſous des noms, & des uſages barbares. À l'égard des peintures avantageuſes qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire, une femme vertueuſe, un homme ſenſé, il ſemble que ce

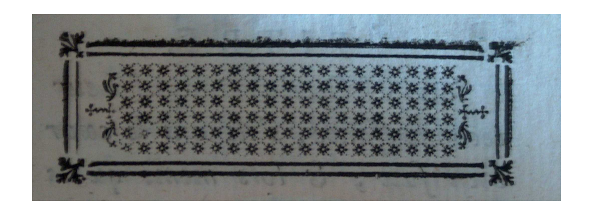
ſoient des êtres de raiſon qui ne reſſemblent jamais à perſonne.

On verra dans ces Memoires, un homme, tel qu'ils ſont preſque tous dans une extrême jeuneſſe, ſimple d'abord & ſans art, & ne connoiſſant pas encore le monde où il eſt obligé de vivre. La premiere & la ſeconde parties, roulent ſur cette ignorance, & ſur ſes premieres amours. C'eſt dans les ſuivantes, un homme plein de fauſſes idées, & paîtri de ridicules, & qui y eſt moins entraîné encore par lui-même, que par des perſonnes intéreſſées à lui corrompre le cœur, & l'eſprit. On le verra enfin dans les dernieres, rendu à lui-même, devoir toutes ſes vertus à une femme eſtimable ; voilà quel est l'objet des Egaremens de l'eſprit, & du cœur. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les déſordres où le

plongent les paſſions, l'amour ſeul préſide ici ; ou si, de tems en tems, quelque autre motif s'y joint, c'est preſque toujours lui qui le détermine.

On ne fait point ici de promeſſes d'être exact dans la diſtribution de ce Livre, on a tant de fois trompé le Public là-deſſus qu'il ſeroit convenable qu'il n'en crût pas ſur ſa parole ou l'Auteur, ou l'Editeur ; on peut cependant l'aſſurer que si cette premiere partie lui plaît, il aura promptement, & de ſuite toutes les autres.

Première partie



LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr de MEILCOUR.

J'ENTRAY dans le monde à dix-ſept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laiſſé

un grand nom, dont il avoit lui-même augmenté l'éclat, & j'attendois de ma mere des biens confiderables. Reftée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagemens qu'elle ne pût former, belle, jeune & riche, fa tendreffe pour moi ne lui fit envisager d'autre plaifir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, feroit entré dans l'efprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement executé ; mais Madame de Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans fa jeuneffe, & que je n'ay pas vû galante fur fon retour, y trouva moins de difficultés que toute autre perfonne de fon rang n'auroit fait.

Chofe assez rare ! on me donna une éducation modefte : j'étois naturellement

porté à m’eſtimer ce que je valois, & il eſt ordinaire, lorsque l’on pense ainsi, de s’eſtimer plus qu’on ne vaut. Si ma mere ne parvînt pas à m’ôter l’orgueil, elle m’obligea du moins à le contraindre : par la suite je n’en ai pas été moins fat ; mais sans les précautions qu’elle prit contre moi, je l’aurois été plûtôt, & sans ressource.

L’idée du plaiſir fut à mon entrée dans le monde, la ſeule qui m’occupa. La paix qui regnoit alors me laiſſoit dans un loiſir dangereux. Le peu d’occupation que ſe font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l’exemple, tout m’entraînoit vers les plaisirs : j’avois les paſſions impétueuses, ou pour parler plus juſte, j’avois l’imagination, ardente, & facile à ſe laiſſer frapper.

Au milieu du tumulte & de l’éclat qui m’environnoient ſans ceſſe, je sentis que

tout manquoit à mon cœur : je défirois une félicité dont je n'avois pas une idée bien distincte ; je fûs quelque-tems sans comprendre la forte de volupté qui m'étoit néceffaire : je voulois m'étourdir en vain fur l'ennui intérieur dont je me fentois accablé ; le commerce des femmes pouvoit feul le diffiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec foin : je ne pûs les voir long-tems, & ignorer qu'elles feules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame qu'aucun amufement ne m'offroit, & l'âge augmentant cette difpofition à la tendreffe, & me rendant leurs agrémens plus fenfibles, je ne fongeai plus qu'à me faire une paffion, telle qu'elle pût être.

La chofe n'étoit pas fans difficulté, je n'étois attaché à aucun objet, & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât ; je craignois

de choisir, & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens que l'une m'inspiroit étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache ſouvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher : retors dans ce cas autant que perſonne : je voulois aimer, mais je n'aimois point : celle de qui j'attendois le moins de rigueurs, étoit la ſeule dont je me crûſſe véritablement épris ; mais comme il m'arrivoit quelquefois d'être, dans un même jour, favorablement regardé de plus d'une, je me trouvois le ſoir dans un embarras extrême, lorſque je voulois choiſir : ce choix étoit-il déterminé, comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé ?

J'avois ſi peu d'expérience des femmes, qu'une déclaration d'amour me ſembloit une offenſe pour celle à qui elle s'adreſſoit.

Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas, & je regardois l'affront d'être rebuté, comme un des plus crüels qu'un homme pût recevoir : à ces confiderations se joignoit une timidité que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laiffé profiter d'aucune occasion, quelque marquée qu'elle eût été : j'aurois sans doute pouffé en pareil cas mon refpect au point où il devient un outrage pour les femmes, & un ridicule pour nous.

Il est aifé de juger par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien jufte : de la façon dont alors elles penfoient, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impreffion qu'elles croyent devoir faire ; & l'amour jadis fi respectueux, fi fincere, fi délicat, étoit devenu si témeraire & si aisé, qu'il ne pouvoit paroître redou-

table qu'à quelqu'un auſſi peu instruit que moi.

Ce qu'alors les deux sexes nommoient amour, étoit une ſorte de commerce où l'on s'engageoit, ſouvent même ſans goût, où la commodité étoit toujours préferée à la ſympathie, l'intérêt au plaiſir, & le vice au ſentiment.

On diſoit trois fois à une femme qu'elle étoit jolie, car il n'en falloit pas plus ; dès la premiere aſſurément elle vous croyoit, vous remercioit à la ſeconde, & aſſez communément vous en récompenſoit à la troisiéme.

Il arrivoit même quelquefois qu'un homme n'avoit pas besoin de parler, &, ce qui, dans un siécle aussi sage que le nôtre, surprendra peut-être plus, souvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un homme pour plaire, n'avoit pas beſoin d'être amoureux : dans des cas preſſez

on le difpenfoit même d'être aimable.

La premiere vûë décidoit une affaire, mais en même tems il étoit rare que le lendemain la vît subsister ; encore en se quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la focieté plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons ; on ne la trouva pas encore affez aisée, on en fupprima les bienséances.

Si nous en croyons d'anciens Mémoires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inspirer le respect que le desîr, & peut-être y gagnoient-elles. A la verité on leur parloit amour moins promptement ; mais celui qu'elles faifoient naître, n'en étoit que plus fatisfaifant, & que plus durable.

Alors elles imaginoient qu'elles ne devoient jamais fe rendre, & en effet elles réfiftoient. Celles de mon tems pensoient

d'abord qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendiſſent, & ſuccomboient par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offrirent toutes la même facilité. J'en ay vû qui, après quinze jours de ſoins rendus, étoient encore indéciſes, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce ſont des exemples rares, & qui ſemblent ne devoir pas tirer à conſequence pour le reſte ; même ſi je ne me trompe, les femmes ſévéres à ce point-là, paſſoient pour être un peu prudes.

Les mœurs ont depuis ce tems-là si prodigieusement changé, que je ne ſerois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire ſur cet article. Nous croyons difficilement que des vices & des vertus qui ne ſont plus ſous nos yeux, ayent

jamais existé, il est cependant réel que je n'exagere pas.

Loin que je ſçuſſe la façon dont l'amour ſe menoit dans le monde, je croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes ; & quelque bonne opinion que j'euſſe en ſecret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé : je ſuis même certain que quand je les aurois mieux connuës, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples ſont peu de chose pour un jeune homme, & ce n'est jamais qu'à ſes dépens qu'il s'inſtruit.

Quel parti me reſtoit-il donc à prendre ? Il n'étoit pas queſtion de consulter Madame de Meilcour ſur mes incertitudes, & parmi les jeunes gens que je voyois il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit

pû me ſervir. Je fûs six mois dans cet embaras, & j'y ſerois sans doute resté plus long-tems, si une des Dames qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La Marquise de Lurſay (c'étoit son nom) me voyoit preſque tous les jours ou chez elle, ou chez ma mere avec qui elle étoit extrêmement liée. Elle me connoiſſoit depuis long-tems. Le ſoin qu'elle prenoit de me dire des choses obligeantes ſur mon eſprit, & ſur ma figure ; ſa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une ſorte d'aiſance où je ne me trouvois avec perſonne de ſon ſexe. De ce premier ſentiment né d'un aſſez long commerce, j'en vins inſenſiblement à ſouhaiter de lui plaire, & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut auſſi celle qui me tou-

cha le plus continuëment. Ce n'étoit pas que je crûſſe trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre. Loin de me flatter d'une ſi douce idée, le peu d'espoir d'y réuſſir m'avoit fait ſouvent porter mes vœux ailleurs, mais après deux jours d'infidélité, je revenois à elle plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inſpiroit, elle m'avoit pénétré : mon reſpect pour elle, & qui ſembloit s'accroître de jour en jour, mon embaras en lui parlant, embaras different de celui qu'elle m'avoit vû dans mon enfance, des regards même plus marqués que je ne le croyois, mon ſoin toujours preſſant de lui plaire, mes fréquentes viſites, & plus que tout peut-être l'envie qu'elle avoit elle-même [13] de m'engager, lui firent penſer que je l'aimois en secret ; mais dans la situa-

tion où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de bruſquer mon cœur, & de s'engager ſans précaution dans une affaire qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une avanture d'éclat, & qui avoit terni ſa réputation, l'avoit dégoûtée des plaiſirs bruyans du grand monde. Auſſi ſenſible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin que les femmes ſe perdent moins par leurs foibleſſes que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes, & que pour être ignorés, les tranſports d'un Amant n'en ſont ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obſtinoit toujours à la ſoupçonner, & j'étois peut-être le ſeul à qui elle en eût impoſé. Venu dans le monde long-tems après les diſcours qu'elle avoit fait tenir au Public, il n'étoit pas ſurprenant qu'il n'en eût rien

paſſé jusqu'à moi. Je doute même, quand on auroit alors voulu me donner mauvaiſe opinion d'elle, qu'il eût été poſſible de me la faire prendre ; elle ſçavoit combien j'étois éloigné de la croire capable d'une foibleſſe, & s'en croyoit obligée à plus de circonſpection, & à ne ceder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure, & ſon âge l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majeſtueuse, qui même ſans le ſérieux qu'elle affectoit, pouvoit aiſément ſe faire reſpecter. Miſe ſans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En diſant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle ſe mettoit toujours en état de toucher, & réparoit avec ſoin ce que près de quarante ans qu'elle avoit, lui [15] avoient enlevé d'agrémens ; elle en avoit même peu perdu ; & ſi l'on en

excepte cette fraîcheur qui diſparoît avec la premiere jeuneſſe, & que ſouvent les femmes flétriſſent avant le tems en voulant la rendre plus brillante, Madame de Lurſay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite, & dans ſa non-chalance affectée peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa phyſionomie & ſes yeux étoient ſévéres forcément, & lorſqu'elle ne ſongeoit pas à s'obſerver, on y voyoit briller l'enjouement & la tendreſſe.

Elle avoit l'eſprit vif, mais ſans étourderie, prudent, même diſſimulé. Elle parloit bien, & parloit aiſément ; avec beaucoup de fineſſe dans les penſées, elle n'étoit pas précieuſe. Elle avoit étudié avec ſoin ſon sexe & le nôtre, & connoiſſoit tous les reſſorts qui les font agir. Patiente dans ſes [16] vengeances comme dans ſes plaiſirs, elle ſçavoit les attendre du tems, lorſque le mo-

ment ne les lui fourniſſoit pas. Au reste, quoique prude, elle étoit douce dans la ſociété. Son ſiſtême n'étoit point qu'on ne dût pas avoir des foibleſſes, mais que le ſentiment ſeul pouvoit les rendre pardonnables ; ſorte de discours rebattu que tiennent sans cesse les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus mépriſables celles qui le deshonorent par leur conduite.

Dans quelques converſations que nous avions eües enſemble ſur l'amour, elle s'étoit inſtruite de mon caractere, & des raiſons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une paſſion que j'aurois conçûë. Elle crut qu'il lui étoit important pour m'acquérir, & même me fixer, de me diſſimuler le plus long-tems qu'il lui ſeroit poſſible ſon amour pour moi, que plus [17] j'étois accoutumé à la respecter, plus je ſerois frappé d'une démarche précipitée de sa part. Elle ſçavoit

d'ailleurs qu'avec quelque ardeur que les hommes pourfuivent la victoire, ils aiment toujours à l'acheter, & que les femmes qui croyent ne pouvoir fe rendre affez promptement, fe repentent fouvent de s'être trop tôt laiffé vaincre.

J'ignorois entre beaucoup d'autres chofes que le fentiment ne fût dans le monde qu'un fujet de converfation, & j'entendois les femmes en parler avec un air fi vrai, elles en faifoient des diftinctions fi délicates, méprifoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois imaginer qu'en le connoiffant si bien, elles en fiffent si peu d'ufage.

Madame de Lurfay furtout, qui à force de tâcher d'oublier fes fatales avantures, croyoit en [18] avoir détruit partout le fouvenir, en avouant qu'à vue de pays elle fe croyoit capable d'aimer, faifoit de son cœur

une conquête ſi difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre ſenſible, parloit d'une façon d'aimer ſi ſinguliere, que je fremiſſois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette Dame ſi délicate, contente cependant de la façon dont je penſois ſur ſon compte, jugea qu'il étoit tems de me donner de l'eſperance, & de me faire penſer, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que ſon cœur avoit choiſi. Des propos obligeans que juſqu'alors elle m'avoit tenus, elle paſſa à des diſcours plus particuliers, & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorsque nous étions ſeuls, à me contraindre moins avec elle. Par cette conduite elle avoit réuſſi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris ellemême, qu'alors ſans doute elle auroit voulu

m'avoir inſpiré moins de reſpect.

Sa ſitüation étoit devenue par ſes ſoins auſſi embaraſſante que la mienne. Il s'agiſſoit de me mettre au deſſus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle ; deux choſes extrémement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la fineſſe poſſible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'oſaſſe lui déclarer que je l'aimois, & loin qu'elle dût prendre ſur elle de ſe découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir avec ſevérité l'aveu que je lui ferois, ſi encore elle étoit aſſez heureuſe pour m'amener juſques-là.

Avec un homme experimenté, un mot dont le ſens même peut [20] ſe détourner, un regard, un geſte ; moins encore le met au fait s'il veut être aimé ; & ſuppoſé qu'il ſe ſoit arrangé différemment de ce qu'on

ſouhaiteroit, on n'a hazardé que des choſes ſi équivoques, & de ſi peu de conſéquence, qu'elles ſe déſavoüent ſur le champ.

Loin que j'offriſſe tant de commodité à Madame de Lurſay, elle avoir éprouvé plus d'une fois que ma ſtupidité ſembloit augmenter par tout ce quelle faiſoit pour me deſſiller les yeux, & elle ne croyoit pas pouvoir m'en dire plus ſans courir riſque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous ſoupirions tous deux en ſecret, & quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule état, lorſque Madame de Lurſay impatientée de ſon tourment, & de la vénération profonde que j'avois [21] pour elle, réſolut de ſe délivrer de l'un, en me gueriſſant de l'autre.

Une converſation adroitement maniée améne ſouvent les choſes qu'on a le plus de

peine à dire, le deſordre qui y regne aide à s'expliquer ; en parlant on change d'objet, & tant de fois qu'à la fin celui qui occupe, s'y trouve naturellement placé. Dans le monde ſurtout on ſe plaît à parler d'amour, parce que ce ſujet déja intéreſſant de lui-même, ſe trouve ſouvent lié avec la mediſance, & qu'il en fait preſque toujours le fonds.

J'étois ſur les matieres de ſentiment d'une extrême avidité, & ſoit pour m'inſtruire, ſoit pour avoir le plaisir de parler de la ſitüation de mon cœur, je ne me trouvois gueres en compagnie que je ne fîſſe tomber le diſcours ſur l'amour, & sur ses effets : cette diſpoſition étoit favorable à Madame de Lurſay, & elle réſolut enfin de s'en ſervir.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refuſé de jouer, nous nous

trouvâmes affis l'un auprès de l'autre ; cette efpece de tête à tête me fit friffonner, quoique souvent je le fouhaitaffe. Lorfque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obftacles qui s'opposaffent au deffein que je formois de lui déclarer ma paffion, & je n'étois jamais à portée de le faire, que je ne tremblaffe de l'idée que j'en avois euë.

Quoique je ne fuffe pas feul avec elle, je n'en fus pas plus raffuré : l'endroit du fallon que nous occupions étoit defert, tout le monde étoit occupé, point de tiers par conféquent à portée de me fecourir. Ces cruelles confidérations acheverent de me jetter du trouble dans l'efprit. Je fus un quart [23] d'heure auprès de Madame de Lurfay fans lui rien dire ; elle imitoit ma taciturnité, & quelque defir qu'elle eût de me parler, elle ne fçavoit comment rompre le filence.

Cependant une Comedie qu'on jouoit alors, & avec ſuccès, lui en fournit l'occaſion. Elle me demanda ſi je l'avois vûe ; je lui répondit qu'oüi. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve, mais j'en aime aſſez les détails ; elle eſt noblement écrite, & les ſentimens y ſont bien dévéloppés ; n'en penſez-vous pas comme moi ? Je ne me pique pas d'être connoiſſeur, répondis-je, en général elle m'a plû, mais j'aurois peine à bien parler de ſes beautés & de ſes défauts. Sans avoir du Théâtre une connoiſſance parfaite, on peut, reprit-elle, décider ſur certaines parties ; le ſentiment, par exemple, en est une ſur laquelle on ne ſe trompe [24] point ; ce n'eſt pas l'eſprit qui le juge, c'est le cœur, & les choſes intereſſantes remuent également les gens bornés, & ceux qui ont le plus de lumieres. J'ai trouvé dans cette piece des endroits tou-

chés avec art ; il y a ſurtout une déclaration d'amour, qui, à mon ſens, eſt extrêmement délicate, & c'eſt un des morceaux que j'en eſtime le plus. Il m'a frappé comme vous, répondis-je, & j'en ſçois d'autant plus de gré à l'Auteur, que je crois cette ſituation difficile à bien manier. Ce ne ſeroit pas par-là que je l'eſtimerois, reprit-elle : dire qu'on aime est une chose qu'on fait tous les jours, & fort aiſément, & ſi cette ſituation a de quoi plaire, c'eſt moins par ſon propre fonds que par la façon neuve dont elle eſt traitée. Je ne ſerois pas entierement de votre avis, Madame, répondis-je, & je ne crois pas qu'il ſoit facile de dire qu'on [25] aime. Je ſuis perſuadée ; dit-elle, que cet aveu coute à une femme ; mille raiſons que l'amour ne peut abſolument détruire, doivent le lui rendre penible ; car vous n'imaginez pas ſans doute qu'un homme riſque quelque

choſe à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je, c'étoit préciſément ce que je penſois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme que de dire qu'il aime. C'eſt dommage aſſurément, reprit-elle, que cette idée ſoit ridicule ; par ſa nouveauté peut-être elle feroit fortune. Quoi, il eſt humiliant pour un homme de dire qu'il aime ! Oui ſans doute, dis-je, quand il n'eſt pas ſûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il ſçache s'il eſt aimé ? L'aveu qu'il fait de sa tendreſſe peut ſeul autoriſer une femme à y répondre. Penſez-vous, dans quelque deſordre qu'elle ſentît ſon [26] cœur, qu'il lui convînt de parler la premiere, de s'expoſer par cette démarche à ſe rendre moins chere à vos yeux, & à être l'objet d'un refus ? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle, auroient à le craindre, ſi elles

se mettoient dans le cas de vous dévancer, & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus, dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable, dis-je, & l'on doit, à ce qu'il me semble, plus de reconnoissance à quelqu'un qui vous épargne des tourmens… Sans doute, interrompit-elle, mais vous pensez mal pour votre intérêt, & pour le nôtre. Vous même qui vous récriez actuellement contre l'injustice des hommes, vous agiriez comme eux, si une femme prévénoit vos soupirs. Ah ! que je [27] lui en serois obligé, m'écriai-je, & que le plaisir d'être prévénu augmenteroit mon amour ! Pour que ce plaisir soit si vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous soyez fait une terrible idée d'une déclaration d'amour. Mais, qu'y voyez-vous donc de si effrayant ? la crainte de n'être

point écouté ? cela peut ne pas arriver ; la honte d'être forcé de dire qu'on aime ? elle n'eſt pas raiſonnable. Eh comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embaras de le dire, ſurtout pour moi qui ſens que je le dirois mal ? Les déclarations les plus élegantes ne ſont pas toujours, répondit-elle, le mieux reçûës. On s'amuſe de l'eſprit d'un Amant, mais ce n'eſt pas lui qui perſuade ; ſon trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le deſordre de ſes diſcours, voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette [28] preuve qui en effet me paroît inconteſtable, perſuade-t-elle toujours ? Non, répondit-elle ; ce deſordre dont je vous parlois, vient quelquefois de ce qu'un homme eſt plus ſtupide qu'amoureux, & pour lors on ne lui en tient pas compte : d'ailleurs les hommes sont aſſez artificieux pour feindre du trouble & de

la paſſion pendant qu'ils sont à peine animés par le deſir, & ſouvent on ne les en croit pas. Il peut arriver auſſi que celui à qui vous inſpirez de l'amour n'eſt point celui pour qui vous en voudriez prendre, & tout ce qu'il vous dit ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer que ce refus eſt cruel, & je ne ſçois ſi je ne préfererois point mon incertitude à une explication qui m'apprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le ſeul qui trouviez cela ſi [29] commode, reprit-elle, & pour vous-même vous ne raiſonnez pas juſte. Il eſt plus avantageux, même plus raiſonnable de parler que de s'obſtiner à ſe taire. Vous riſquez de perdre par le ſilence le plaiſir de vous ſçavoir aimé, & ſi l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guériſſez d'une paſſion inutile qui ne fera jamais

que votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-tems vous me parlez ſur ce sujet, & ſi je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embaraſſante que parce que vous en avez une à faire.

Madame de Lurſay en faiſant cette obligeante reflexion, me regarda fixement, & d'un air si animé, qu'il acheva de me décontenancer. Votre ſilence, & votre embaras, continua-t-elle, m'apprennent que [30] j'ai deviné juſte, mais je ne prétends me ſervir du ſecret que je vous ai ſurpris que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, ſi je le puis. Je veux d'abord que vous me diſiez quel est votre choix ; jeune, & ſans experience comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légerement. S'il n'eſt pas digne de vous, je vous plains, mais ce n'eſt pas encore aſſez ; mes conſeils peuvent vous aider à détruire une paſſion, ou pour

mieux dire, une fantaiſie, qui, ſelon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'eſperance, & dont par conſequent je vous montrerois le ridicule plus aiſément : ſi au contraire votre choix est tel que l'honneur, ni la raiſon ne puiſſent en murmurer, loin d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

[31] Cette propoſition de Madame de Lurſay me ſurprit ; quoique ſes façons n'euſſent rien de ſévére, que même ſes yeux me parlaſſent le langage le plus doux, je ne me ſentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient ſur elle ſans oſer s'y fixer ; je craignois qu'elle ne s'apperçût de mon trouble, & je ne rompis le ſilence que par un ſoupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais que vous êtes jeune, me dit-elle avec un air de bonté, je ne puis plus douter que vous n'aimiez ; votre ſilence ajoute encore à votre tourment : que ſçavez-vous ? Peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même : ne ſeroit-ce donc rien pour vous que le plaiſir de vous l'entendre dire ? En un mot, Meilcour, je le veux, mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton, dites-moi qui vous aimez. Ah ! Madame, repondis-je en tremblant, je ſerois bientôt puni de vous l'avoir dit.

Dans la ſituation preſente, ce diſcours n'etoit point équivoque ; auſſi Madame de Lurſay l'entendit-elle ; mais ce n'étoit pas encore aſſez, & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire, reprit-elle en radouciſſant sa voix, vous ſeriez bientôt puni de l'avoir dit ? Croyez-vous que je fuſſe

indiſcrete ? Non, repliquai-je, ce ne ſeroit pas ce que je craindrois ; mais, Madame, ſi c'étoit une personne telle que vous que j'aimaſſe, à quoi me serviroit-il de le lui dire ? A rien peut-être, répondit-elle en rougiſſant. Je n'ai donc pas de tort, répris-je, de m'opiniâtrer au silence. Peut-être auſſi réuſſiriez-vous ; une perſonne de mon caractere peut, continua-t-elle, devenir ſenſible & même [33] plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriez pas, m'écriai-je. Nous nous éloignons, dit-elle, & je ne vois pas pourquoi il eſt queſtion de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande avec plus d'adreſſe que je ne vous en croyois ; mais, pour ſuivre ce propos, puiſqu'enfin il eſt jetté, que vous importeroit que je ne vous aimaſſe pas ? on ne doit ſouhaiter d'inſpirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris, & je ne vous ſoupçonne point

du tout d'être avec moi dans ce cas-là, du moins je ne le voudrois pas. Je voudrois bien auſſi, Madame, répondis-je, que cela ne fût pas, & je ſens à la peur étrange que vous en avez, combien vous me rendriez malheureux. Non, reprit-elle, ce n'eſt pas que j'en aye peur ; craindre de vous voir amoureux, feroit avouer à demi que vous pourriez me rendre ſenſible ; l'Amant que l'on redoute le plus, eſt toujours celui que l'on eſt le plus près d'aimer & je ſerois bien fâchée que vous me cruſſiez ſi craintive avec vous. Ce n'eſt pas non plus ce dont je me flatte, répondis-je ; mais enfin ſi je vous aimois, que feriez-vous donc ? Je ne crois pas, reprit-elle, que ſur une ſuppoſition vous ayez attendu une réponſe poſitive. Oſerois-je donc, Madame, vous dire que je ne ſuppoſe rien ?

A cette déclaration ſi préciſe de l'état

de mon cœur, Madame de Lurſay ſoupira, rougit, tourna languiſſamment les yeux ſur moi, les y fixa quelque-tems, les baiſſa ſur ſon éventail, & ſe tut.

Pendant ce ſilence, mon cœur étoit agité de mille mouvemens. L'effort que j'avois fait ſur moi m'avoit presque accablé, & la crainte de ne pas recevoir une réponſe favorable m'empêchoit de la preſſer. Cependant j'avois parlé, [35] je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conſeiller, Madame, lui dis-je à demi-mort de peur ; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix ; ſerez-vous assez cruelle, après toutes les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuſer votre ſecours dans la chose la plus importante de ma vie ?

Si vous ne me demandez qu'un conſeil, repartit-elle, je puis vous le donner ; mais

ſi ce que vous venez de me dire eſt vrai, peut-être ne vous ſatisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma ſincerité ? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois ; plus vos ſentimens ſeront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez ſentir que je ne puis y répondre. Vous êtes jeune, & ce qui pour beaucoup d'autres femmes ne feroit en vous qu'une qualité de plus, ſera pour moi une raiſon perpetuelle quand vous m'inſpireriez le goût le plus vif, de n'y ceder jamais. Ou vous ne m'aimeriez pas aſſez, ou vous m'aimeriez trop ; l'un & l'autre ſeroient également funeſtes pour moi.

Dans la premiere de ces ſituations j'aurois à eſſuyer vos bizareries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélités, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à ſa ſuite ; & dans l'autre, je vous verrois

vous livrer trop à votre ardeur, & ſans ménagement, ſans conduite, me perdre par votre amour même. Une paſſion est toujours un malheur pour une femme, mais pour moi ce ſeroit un ridicule, & je ne me conſolerois jamais de me l'être attiré. Penſez-vous, Madame, répondis-je, que je ne priſſe pas tous les soins..... Je vous entends, interrompit-elle, [37] je ſçois que vous allez me promettre toute la circonſpection poſſible, je ſuis même certaine que vous vous en croyez capable ; mais moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable ; jamais vous ne ſçauriez contraindre ni vos yeux, ni vos diſcours, ou par votre contrainte même trop avant pouſſée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainſi, Meilcour, ce que je vous conſeille, c'est de ne

plus penſer à moi. Je ſens avec douleur que vous allez me haïr, mais je me flatte que ce ne ſera pas long-tems, & qu'un jour vous me ſçaurez gré de ma franchiſe. Ne voulez-vous pas rester mon ami, ajoûta-t-elle, en me tendant la main ? Ah ! Madame, lui dis-je, vous me deſeſperez, jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'eſt rien que je ne fîſſe [38] pour vous plaire, point d'épreuve auſquelles je ne me ſoumiſſe. Vous ne prévoyez tant de malheurs que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours ſincere : vous moins jeune, ou moi moins raiſonnable, je ſens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis beaucoup ; au reſte ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je ſuis, je ne ſçois ce qu'est mon cœur ; le tems ſeul peut en décider, & peut-être

après tout qu'il ne décidera rien. Madame de Lurſay, après ces paroles, me quitta bruſquement, & se rapprochant de la compagnie, m'ôta l'eſperance de continuer l'entretien. J'avois ſi peu d'uſage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne ſçavois pas qu'une femme ſuit rarement une converſation amoureuſe avec quelqu'un qu'elle ne veut pas engager, & que celle qui a le plus d'envie de ſe rendre, montre du moins dans le premier entretien quelque ſorte de vertu. On ne pouvoit pas réſiſter plus mollement qu'elle venoit de faire, cependant je crus que je ne la vaincrois jamais ; je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé, je la haïs quelques inſtans. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agir avec elle ſi froidement, qu'elle ne pût plus me ſoupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faiſois ces deſagreables idées, Madame de Lurſay ſe félicitoit d'avoir aſſez pris ſur elle pour me diſſimuler combien elle étoit contente ; une joye douce éclatoit dans ſes yeux ; tout à quelqu'un plus inſtruit que moi lui auroit appris combien il étoit aimé ; mais tous les regards [40] tendres qu'elle m'adreſſoit, ſes ſouris me paroiſſoient de nouvelles inſultes, & me confirmoient de plus en plus dans ma derniere réſolution.

J'étois toujours reſté à la même place ; elle revint m'y chercher, & m'excita à parler ſur differens ſujets. L'air ſombre avec lequel je lui répondois, & le ſoin que je prenois d'éviter ſes yeux, furënt pour elle une aſſurance de plus que je ne l'avois pas trompée ; mais quelque choſe qu'elle en pût croire, elle vouloit établir ſon empire, & tourmenter mon cœur avant de la rendre heureux.

Toute la ſoirée ſe paſſa de ſa part avec les mêmes attentions pour moi ; elle ſembloit avoir oublié ce que je lui avois dit, & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant elle me railla ſur ma triſteſſe ; & quoiqu'elle [41] quoiqu'elle le fît sans aigreur, je m'en offenſai ſérieuſement.

Le commencement de cette avanture plaiſoit autant à Madame de Lurſay qu'il me cauſoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le ſien ; mais ce n'étoit rien pour elle sans toute qu'un ridicule de plus, & ce ne lui étoit pas peu de choſe qu'un amant qui ſurtout n'avoit encore appartenu à perſonne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle ſentoit qu'elle alloit vieillir, & pour des femmes dans cette ſituation il n'eſt point de conquêtes à mépriſer.

Eh quoi de plus flatteur pour Elles que la tendreſſe d'un jeune homme dont les tranſports leur rendent leurs premiers plaiſirs, & juſtifient l'eſtime qu'elles font encore de leurs charmes ? Qui croit que la perſonne qui reçoit ſes vœux, étoit en effet la ſeule qui [42] pût ne les pas mépriſer, qui ajoûte la reconnoiſſance à la paſſion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquants de la figure, & du caractere, ſoit parce qu'il eſt privé de la reſſource de la comparaiſon, ſoit parce que ſon amour propre perdroit à moins eſtimer ſa conquête. Avec un homme déja formé, une femme, telle qu'elle puiſſe être, a toujours moins de reſſources : il a plus de deſirs que de paſſion, plus de coqueterie que de ſentiment, plus de fineſſe que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occaſions de diſſipation & d'inconſtance pour

être uniquement & vivement attaché : il fait en un mot l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lurſay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, [43] s'en falloit beaucoup qu'elle en fût auſſi effrayée qu'elle me l'avoit dit. Quand en effet les inconveniens qu'elle craignoit, auroient été tels, elle ne m'en auroit pas moins aimé ; & ſi j'avois eu aſſez d'adreſſe pour lui faire craindre mon changement, il n'eſt pas douteux que son reſpect exceſſif pour les bienſéances n'eût cedé à la crainte qu'elle auroit euë de me perdre.

Ce n'eſt pas, du moins j'ai lieu de le croire, qu'elle voulût retarder long-tems l'aveu de ſa faibleſſe ; huit jours pour cet article ſeulement ſuffiſoient à sa vertu, d'autant plus qu'elle étoit perſuadée que mon

peu d'experience ne me laiſſeroit profiter de ses bontés que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi l'engageoit à ce manége ; elle vouloit, s'il étoit poſſible, que ma tendreſſe pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours, [44] & moins aimé, j'aurois trouvé moins de reſiſtance. Son cœur étoit alors tendre & délicat ; ſelon ce que dans la ſuite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été, & sans être priſe pour moi d'une ardeur bien ſincere, il ne me paroîtroit pas ſurprenant qu'elle eût changé de ſiſtême.

Une femme, quand elle eſt jeune, eſt plus ſenſible au plaiſir d'inſpirer des paſſions qu'à celui d'en prendre : ce qu'elle appelle tendreſſe, n'eſt le plus ſouvent qu'un goût vif qui la détermine plus promptement que l'amour même : l'amuſe pendant quelque-tems, & s'éteint ſans qu'elle le ſente,

ou le regrette : le mérite de s'attacher un Amant pour toujours, ne vaut pas à ſes yeux celui d'en enchaîner pluſieurs : plutôt ſuſpenduë que fixée, toujours livrée au caprice, elle ſonge moins à l'objet qui la poſſède, qu'à celui qu'elle [45] voudroit qui la poſſedât ; elle attend toujours le plaiſir, & n'en jouit jamais : elle ſe donne un Amant moins parce qu'elle le trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'eſt ; ſouvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui ſuccede ; peut-être ſi elle avoit pû le garder plus longtems, l'auroit-elle aimé ; mais eſt-ce ſa faute ſi elle est infidèle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonſtances, & par malheur il s'en trouve tant, de ſi peu prévûës, de ſi preſſantes, qu'il n'y a point à s'étonner ſi après pluſieurs avantures elle n'a connu ni l'amour ni ſon cœur.

Eſt-elle parvenuë à cet âge où ſes charmes commencent à décroître, où les hommes indifferens pour elle lui annoncent par leur froideur que bien-tôt ils ne la verront qu'avec dégoût, elle ſonge à [46] prévenir la ſolitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'Amans, elle ne changeoit que de plaiſirs, trop heureuse alors de conſerver le ſeul qu'elle poſſede, ce qui lui a couté ſa conquête la lui rend précieuſe. Confiante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, ſon cœur peu-à-peu s'accoûtume au ſentiment. Forcée par la bienſéance d'éviter tout ce qui aidoit à la diſſiper, & à la corrompre, elle a beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de ſe livrer toute entiere à l'amour, qui n'étant dans ſa vie paſſée qu'une occupation momentanée & confonduë avec mille autres, devient alors ſon unique reſſource ; elle s'y attache avec fu-

reur, & ce qu'on croit la derniere fantaiſie d'une femme, eſt bien ſouvent ſa premiere paſſion.

Telles étoient les diſpoſitions de Madame de Lurſay, lorſqu'elle [47] forma le deſſein de m'attacher à elle. Depuis ſon veuvage & ſa réforme, le Public qui pour n'être pas toujours bien inſtruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné les Amans que peut-être elle n'avoit pas eus ; ma conquête flattoit ſon orgueil, & il lui parut raiſonnable, puisque ſa sageſſe ne la ſauvoit de rien, de ſe dédommager par le plaiſir, de la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée me fourniſſoit des ſujets de réflexion pour ma nuit ; je l'employai preſque toute entiere, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lurſay ſenſible, tantôt à m'encourager à ne plus penſer à elle : ſans

doute elle se fit des idées plus gayes. Elle comptoit me voir tendre, ſoumis, empreſſé, chercher à vaincre ſa rigueur ; il étoit naturel qu'elle s'y attendît, mais elle avoit [48] affaire à quelqu'un qui ne connoiſſoit pas les uſages.

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je ſçavois qu'elle n'y ſeroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt ſur ma préſence, & elle me reçut d'un air froid & piqué : loin que j'en pénétraſſe la cauſe, je l'attribuai à ſon indifference pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant ; mais toujours réſolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis aſſez facilement, & pris un air moins embaraſſé : j'eus même aſſez de pouvoir sur moi pour lui parler ſans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime ;

mais quelque froideur que je tâchâſſe d'affecter, elle n'en fut pas long-tems la dupe, & pour s'éclaircir, elle n'eut beſoin que de me regarder fixement. Je ne pus ſuporter ſes yeux, [49] eux, ce seul regard lui dévéloppa tout mon cœur. Elle me propoſa de jouer, & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes, me fit-elle en ſouriant, un Amant ſingulier, & ſi vous voulez que je juge de votre amour par vos empreſſemens, vous ne prétendez pas ſans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris-je, ſeroit que vous crûſſiez que je vous aime, ce n'eſt pas vous en donner une mauvaiſe preuve de m'offrir vos yeux le plus tard qu'il m'eſt poſſible. Cette politique eſt ſinguliere, reprit-elle, & si quelquefois vous pechez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc ?

pourquoi cet air froid dont vous m'accablez ? ſçavez-vous bien que votre taciturnité me fait peur ? mais à propos, m'aimez-vous toujours [50] bien ? je crois que non. Ce pauvre Meilcour ! n'allez pas au moins changer pour moi, vous me mettriez au deſeſpoir. Je penſe, à la mine que vous me faites, que vous n'en croyez rien ; nous devrions cependant être aſſez joliment enſemble. En eſt-ce aſſez, Madame, répondis-je, & devriez-vous ajoûter à la façon dont vous recevez mes ſoins, des diſcours qui me tüent ? Oui, réprit-elle en me regardant le plus tendrement du monde, oui, Meilcour, vous avez raiſon de vous plaindre, je ne vous traite pas bien ; mais ce reſte de fierté doit-il vous déplaire ? ne voyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah, si je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je ſuis fâchée

de n'avoir pas ſçû plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! au hazard de tout ce qui auroit pû en arriver, vous [51] ne m'auriez point parlé le premier, vous n'auriez fait que me répondre !

J'ai depuis, senti toute l'adreſſe de Madame de Lurſay, & le plaiſir que lui donnoit mon ignorance ; tous ces diſcours qu'elle n'auroit pû tenir à un autre sans qu'ils euſſent tiré pour elle à une extrême conſéquence, ces aveux qu'elle faiſoit de ſes vrois ſentimens, loin de les comprendre, me jetterent dans le plus crüel embaras. Je ne lui répondis rien, & ſûr qu'elle me faiſoit la plus ſanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'auſſi crüelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air ſombre, ſi vous refusez plus long-tems de me croire, je ne vous réponds pas que je ne vous donne demain

un rendez-vous : n’en feriez-vous pas bien embaraſſé ? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez-moi ; [52] l’état où vous me mettez eſt affreux..... Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit-elle ; vous me privez-là cependant d’un grand plaiſir.

Je me tins trop heureux que le monde qui étoit dans l’appartement l’empêchât de pouſſer plus loin cette converſation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lurſay plus ſenſible qu’elle ne le croyoit ſans doute, emportée par ſon amour, m’en donna toutes les marques les plus fortes. Il ſembloit que ſa prudence l’abandonnât, qu’il n’y eût plus rien pour elle que le plaiſir de m’aimer, & de me le dire, & qu’elle prévît combien pour m’attacher à elle, j’avois beſoin d’être raſſuré ; mais tout

ce qu'elle faiſoit n'etoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore ſe reſoudre à m'avouer ſérieuſement qu'elle répondoit à [53] mes desirs. Peu ſûre même dans ſes démarches, c'étoit un mêlange perpetuel de tendreſſe & de ſeverité. Elle paroiſſoit ne ceder que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir diſpoſé par ſes diſcours à quelque ſorte d'eſperance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit ſur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là juſqu'à la triſte reſſource de l'incertitude.

Toute la ſoirée ſe paſſa dans ce manége, & comme ſon dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi perſuadé que j'étois haï, & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai preſque toute la nuit à repaſſer dans mon eſprit les femmes auſquelles je pouvois m'at-

tacher ; ce ſoin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaiſoit autant que Madame de Lurſay. Moins j'avois d'uſage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme deſtiné au rigoureux tourment d'aimer ſans eſpoir de plaire, ni de pouvoir jamais changer. A force de me perſuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je ſentois tous les mouvemens d'une paſſion avec autant de violence, que ſi en effet je les éprouvois. Toutes les réſolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lurſay, s'étoient évanoüies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, me diſois-je à moi-même ? ſes rigueurs ont-elles droit de me ſurprendre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé ; & n'eſt-ce point à mes ſoins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur

pour moi ſi je puis un jour la rendre ſenſible ! Plus elle m'oppoſe d'obſtacles, plus ma gloire ſera [55] grande. Un cœur du prix dont eſt le sien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la retrouvai le lendemain. Il sembloit qu'elle se fût accrüe par les illuſions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lurſay le plutôt qu'il me fut poſſible l'après-dînée, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me ſoumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon ſort. Malheureuſement pour elle je ne la trouvai pas ; mon chagrin fut extrême, & ne ſçachant que devenir, j'allai en attendant l'heure de l'Opéra, faire quelques visites ou je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de ſi mauvaiſe humeur en arrivant à l'Opera, où d'ailleurs je trouvai aſſez peu de monde, que pour n'être pas diſ-

trait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été ſi tranquille. J'attendois ſans impatience & ſans deſirs que le ſpectacle commençât. Tout entier à Madame de Lurſay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de ſa preſence, lorſqu'une loge s'ouvrit à coté de la mienne. Curieux de voir les perſonnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards, & l'objet qui s'y offrît, les fixa. Qu'on ſe figure tout ce que la beauté la plus régulière a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus ſéduisant, en un mot, tout ce que la jeuneſſe peut répandre de fraîcheur & d'éclat, à peine pourra-t-on ſe faire une idée de la perſonne que je voudrois dépeindre. Je ne ſçai quel mouvement ſingulier & ſubit m'agita à cette vûë : frappé de tant de beautés, je demeurai comme

anéanti. Ma surpriſe alloit juſques au transport. Je ſentis dans mon cœur un [57] deſordre qui se répandit ſur tous mes ſens : loin qu'il ſe calmât, il redoubloit par l'examen ſecret que je faiſois de ſes charmes. Elle étoit miſe ſimplement, mais avec nobleſſe. Elle n'avoit pas en effet beſoin de parure ; en étoit-il de ſi brillante qu'elle ne l'eût effacée ; étoit-il d'ornement ſi modeste qu'elle ne l'eût embelli ? Sa phyſionomie étoit douce & reſervée ; le ſentiment & l'eſprit paroiſſoient briller dans ſes yeux. Cette perſonne me parut extrêmément jeune, & je crus, à la ſurpriſe des ſpectateurs, qu'elle ne paroiſſoit en public que de ce jour-là : j'en eus involontairement un mouvement de joye, & j'aurois ſouhaité qu'elle n'eût jamais été connuë que de moi. Deux Dames miſes du plus grand air étoient avec elle ; nouvelle ſurpriſe pour moi de ne les pas

connoître, mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma [58] belle inconnuë, je ne ceſſois de la regarder que quand par hazard elle jettoit ſes yeux ſur quelqu'un. Les miens se portoient auſſi-tôt ſur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : si elle s'y arrêtoit un peu de tems, & que ce fût un jeune homme, je croyois qu'un Amant seul pouvoit la rendre ſi attentive. Sans pénétrer le motif qui me faiſoit agir, je conduisois, j'interprétois ſes regards, je cherchois à lire dans ses moindres mouvemens. Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vûë, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à ſon tour ; je la fixois sans le ſçavoir, & dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne ſçai ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les ſiens en rougiſſant un peu. Quelque tranſporté que je fûſſe, je craignis de lui paroître trop hardi, & sans croire en-

core que j'euſſe formé le deſſein [59] de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaiſe opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorſqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient m'étoient déja ſi cheres, que ce fut avec douleur que je ſentis qu'elles alloient être diſtraites, & je doute que j'euſſe répondu à mon ami, ſi ma belle inconnuë n'eût fait d'abord le ſujet de la converſation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit, nous formâmes enſemble pluſieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillans, familiers avec inſolence : il vantoit ſi haut les charmes de l'inconnuë, & la regardoit avec ſi peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en rougis pour lui, & pour moi. Sans avoir démêlé mes ſentimens, ſans imaginer même que j'euſſe de l'amour, [60]

je ne voulois pas déplaire ; je craignis que le dégoût que l'inconnuë pourroit prendre de ce jeune homme, ne me fît auſſi tort dans ſon eſprit, & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'eſtimois déja tant, que je ne pouvois ſans une peine extrême imaginer qu'elle pouvoit penſer de moi, comme de lui, & je m'efforçai de mettre entre nous deux la converſation ſur des choses où l'inconnüe ne fût pas intereſſée. J'avois naturellement l'eſprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie que j'avois que mon inconnuë ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élegance dans mes expreſſions ; je n'en eus peut-être pas plus d'eſprit. Je remarquai cependant qu'elle étoit plus attachée à ce que je diſois, qu'elle ne l'étoit au ſpectacle ; quelquefois

même je la vîs ſourire.

L'Opera étoit près de finir, lorſque le Marquis de Germeüil, jeune homme d'une figure extrêmement aimable, & fort eſtimé, vint dans la loge de mon inconnuë. Nous étions amis, mais je ne ſçai quel mouvement à sa vûë s'eleva dans mon ame. L'inconnuë le reçut avec cette politeſſe libre que l'on a pour les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'eſtime. Nous nous ſalüâmes ſans nous parler ; & quelque deſir que j'euſſe de connoître cet objet qui prenoit déja tant sur mon cœur, perſuadé que Germeüil pourroit ſatisfaire ma curioſité là-deſſus j'aimai mieux remporter ce desir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui cauſoit déja toute ma jalouſie. Mon inconnuë lui parloit, & [62] quoiqu'ils ne s'entretînſſent que de l'Opera, il

me ſembla qu'il lui parloit avec tendreſſe, & qu'elle lui répondoit de même. Je crûs même avoir ſurpris entr'eux des regards, j'en reſſentis une peine mortelle ; elle me paroiſſoit ſi digne d'être aimée, que je ne pouvois penſer que Germeüil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifference ; & lui-même me ſembloit ſi redoutable, que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée ſans succès.

Le peu d'attention qu'elle fit à moi après l'avoir vû, me confirma dans l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient, & ne pouvant ſupporter davantage le tourment qu'elle me cauſoit, je ſortis bruſquement. Malgré mon dépit je n'allai pas loin ; le deſir de la revoir, & l'eſperance de m'éclaircir par moi-même de ſon rang, me retinrent ſur l'eſcalier. Un inſtant après elle [63] paſſa, Germeüil lui donnoit la main : je les ſuivis ; un

caroſſe ſans armes ſe preſenta ; Germeüil y monta avec elle : je vis des Domeſtiques ſans livrée, & rien de tout cet équipage ne m'inſtruiſit de ce que je voulois ſçavoir. Il falloit donc attendre du hazard le bonheur de la revoir encore. La ſeule chose qui me conſolât, c'étoit qu'une beauté ſi parfaite ne pourroit être long-tems ignorée. J'aurois pû, à la vérité, en allant voir Germeüil le lendemain, me tirer de cette inquietude ; mais auſſi comment lui expoſer le sujet d'une curiosité ſi forte, quels motifs lui en donner ? malgré tous les déguiſemens que j'aurois pû employer, ne devrois-je pas craindre qu'il n'en découvrît la ſource ; & s'il étoit vrai, comme je le ſoupçonnois, qu'il aimât l'inconnüë, pourquoi l'avertir de ſe précautionner contre mes ſentimens ? [64] Plein de trouble je retournai chez moi, & d'autant plus perſuadé que j'étois vive-

ment amoureux, que cette paſſion naiſſoit dans mon cœur par un de ces coups de ſurpriſe qui caracteriſent dans les Romans les grandes avantures.

Loin de combattre ce premier mouvement, ce fut une raiſon de plus pour m'y laiſſer entraîner, que de commencer par quelque choſe d'extraordinaire.

Au milieu de ce deſordre que je me plaiſois à augmenter, Madame de Lurſay me revint dans l'eſprit, mais deſagréablement, & comme un objet dont le ſouvenir même m'embaraſſoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvaſſe encore des charmes, mais je les mettois dans mon imagination fort au deſſous de ceux de mon inconnuë, & je reſolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau [65] goût qui me dominoit. Je ſuis trop heureux, me diſois-je, qu'elle ne

m'oit pas aimé ; que ferois-je à prefent de sa tendreſſe ? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ſes reproches, la voir traverſer ma paſſion ; mais d'un autre côté, reprenois-je, ſuis je aimé de l'objet qui va me rendre infidelle ? Je ne le connois pas, peut-être ne le verrai-je plus ; Germeüil est amoureux, & ſi moi-même je ſuis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas ſentir pour lui ? est-il fait pour m'être ſacrifié ? Ces reflexions me ramenoient à Madame de Lurſay ; une affaire commencée, la liberté de la voir, un reſte de goût que j'avois pour elle, & l'eſperance de réüſſir, étoient autant de raisons pour ne la point quitter, mais ces raiſons étoient foibles contre ma nouvelle paſſion. Je craignois en arrivant chez ma mere, d'y [66] trouver Madame de Lurſay ; je redoutois ſa vûe autant que dans le jour même je l'avois ſouhaitée. La joye

que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue ; elle arriva un instant après moi. Sa preſence me troubla. Quelque prévenu que je fuſſe alors contr'elle, quelque reſolution que j'euſſe priſe de ne la plus aimer, je ſentis qu'elle avoit encore plus de droits ſur mon cœur que je ne le croyois moi-même. Mon inconnuë m'occupoit d'une façon plus flatteuſe ; je la trouvois plus belle ; ce qu'elles m'inſpiroient toutes deux étoit different, mais enfin j'étois partagé ; & ſi Madame de Lurſay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté la victoire. Je ne ſçai ce qui lui avoit donné de l'humeur, mais elle reçut avec une hauteur, même ridicule, un compliment fort ſimple que je lui fis. Dans la diſpoſition où [67] j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre tems, & qui pis eſt, contre l'intention de Madame de Lurſay ſans doute, ne me donna point

à rêver. Son caprice dura toute la ſoirée, & augmenta peut-être par le peu de ſoins que je lui rendis. Nous nous ſéparâmes également mécontens l'un de l'autre. Je ne la cherchai, ni ne la vis le lendemain ; j'étois piqué de ſes façons de la veille, & sa preſence me fut d'autant moins néceſſaire, que j'avois dans le cœur un sujet de diſtraction. Toute ma journée se paſſa à chercher mon inconnue ; ſpectacles, promenades, je viſitai tout, & je ne trouvai en aucun lieu ni elle, ni Germeüil, à qui je voulois enfin demander qui elle étoit. Je continuai cette inutile recherche deux jours de ſuite ; mon inconnuë ne m'en occupoit que plus. Je me retraçois sans ceſſe ſes charmes [68] avec une volupté que je n'avois encore jamais éprouvée. Je ne doutois pas qu'elle ne fût d'une naiſſance qui ne feroit point honte à la mienne, & pour former cette idée, je m'en

rapportois moins à ſa beauté, qu'à cet air de nobleſſe & d'éducation qui diſtingue toujours les femmes d'un certain rang, même dans leurs travers. Mais aimer ſans ſçavoir qui, me ſembloit un ſupplice inſupportable. D'ailleurs quel retour eſperer de mes ſentimens, ſi je ne me mettois pas à portée d'en inſtruire celle qui les avoit fait naître ? Je ne voyois point de difficulté à la voir, & à lui parler quand une fois je la connoîtrois. J'étois d'un rang qui m'ouvroit une entrée par tout ; & ſi l'inconnuë étoit telle que mes vœux ne puſſent l'honorer, j'étois ſûr du moins qu'ils ne pouvoient jamais lui faire honte. Cette penſée me donnoit de l'audace, & [69] m'affermissoit dans mon amour ; il eut peut-être été plus prudent de le combattre, mais il m'étoit plus doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois vû

Madame de Lurſay; j'avois ſupporté cette abſence aiſément; non que quelquefois je ne desirâsse de la voir, mais c'étoit un deſir paſſager qui s'éteignoit presque dans l'instant même qu'il naiſſoit. Ce n'étoit pas un ſentiment d'amour dont je ne fusse point le maître; & comme depuis mon inconnuë, je la voyois sans plaiſir, je la perdois auſſi sans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on appelle Amour, que les hommes font valoir pour tel, & que les femmes prennent sur le même pied. Je n'aurois pas été fâché de la trouver ſenſible, mais je ne voulois plus que ce retour, qu'elle auroit pour moi, tînt de la paſſion, ni qu'il en exigeât. [70] Sa conquête à laquelle, il y avoit si peu de tems, j'attachois mon bonheur, ne me paroissoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode qu'on lie avec une coquette, aſſez vif

pour amuſer quelques jours, & qui se rompt auſſi facilement qu'il s'eſt formé.

C'étoit ce que je ne croyois point devoir attendre de Madame de Lurſay, qui, Platonicienne dans ſes raiſonnemens, repetoit sans ceſſe que les ſens n'entroient jamais pour rien en amour, lorſqu'il s'emparoit d'une perſonne bien née : que les deſordres dans leſquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette paſſion, étoient moins cauſés par elle que par le déreglement de leur cœur ; qu'elle pouvoit être une foibleſſe, mais que dans une ame vertueuſe elle ne devenoit jamais un vice. Elle avouoit [71] cependant qu'il y avoit pour la femme la plus ferme ſur ſes principes d'aſſez dangereuſes occaſions, mais que ſi elle ſe trouvoit obligée d'y ceder, il falloit que ce fût après des combats ſi violens & ſi longs, qu'elle pût toujours en

ſongeant à ſa défaite, avoir de quoi ſe la moins reprocher. Madame de Lurſay pouvoit avoir raiſon, mais les Platoniciennes ne ſont pas conſéquentes, & j'ai remarqué que les femmes le plus aiſées à vaincre ſont celles qui s'engagent avec la folle eſperance de n'être jamais ſéduites, ſoit parce qu'en effet elles ſont auſſi foibles que les autres, ſoit parce que n'ayant pas aſſez prévû le danger, elles ſe trouvent ſans ſecours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune pour ſentir combien ce ſyſtéme étoit abſurde, & pour ſçavoir combien il étoit peu ſuivi par celles même qui le [72] ſoutenoient avec le plus d'ardeur, & ne connoiſſant pas la différence qu'il y a entre une femme vertueuſe, & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendiſſe pas de Madame de Lurſay plus de facilité qu'elle ne ſe diſoit capable d'en

avoir.

Encore attaché à elle par le desir, tout rempli que j'étois d'une nouvelle passion, ou pour mieux dire, amoureux pour la premiere fois, le peu d'espoir de reussir auprès de mon inconnuë m'empêchoit de songer à perdre totalement Madame de Lursay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquerir l'une, & me conserver l'autre ; cette vertu rigide de la derniere me desesperoit, & ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener jamais au but que je me proposois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaisoit le plus.

[73] Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vû Madame de Lursay, & que je m'étois assez peu ennuyé de son absence. Elle avoit toujours esperé qu'elle me reverroit ; mais sûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me

perdre, & ſe détermina à me faire eſſuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit crû ma paſſion décidée, cependant je n'en parlois plus ; quel parti prendre ? le plus décent étoit d'attendre que l'amour qui ne peut longtemps ſe contraindre, surtout dans un cœur aussi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le ſilence, mais ce n'étoit pas le plus ſûr. Il ne lui vint pas dans l'eſprit que j'euſſe renoncé à elle, elle penſa ſeulement que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette [74] diſpoſition ne lui parût pas deſavantageuſe, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laiſſer plus long-tems. On pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter ; mais comment me faire comprendre son amour ſans bleſſer cette

décence à laquelle elle étoit ſi ſcrupuleuſement attachée ? Elle avoit éprouvé que les diſcours équivoques ne prenoient pas ſur moi, & elle ne pouvoit ſe reſoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laiſſât plus aucun doute. Indéterminée ſur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré, & quand à mon arrivée, on me dit qu'elle y étoit, il s'en fallut peu que je ne m'en retournaſſe ; cependant la reflexion me fit ſentir que ce procedé ſeroit trop deſobligeant pour Madame [75] de Lurſay ; & qu'elle pourroit d'ailleurs attribuer ma fuite, & la crainte que je marquerois de la voir, à un ſentiment dont je ne voulois plus qu'elle me ſoupçonnât. J'entrai donc. Je la trouvai qui, au milieu de beaucoup de monde, paroiſſoit rêver profondément : je la ſaluai ſans froideur, &

ſans embaras. J'avois cependant dans les yeux une impreſſion de chagrin qui provenoit de ce que j'avois encore ce jour-là cherché inutilement mon inconnuë. Je fus quelque tems auprès de Madame de Lurſay ſans lui dire rien que des choſes générales, & rebatuës. Elle me demanda où j'avois été, me fit d'un air froid, mille queſtions indifferentes, & tant qu'elle ſe trouva en cercle, ne parut avoir deſſein, ni empreſſement de m'entretenir. Cette foule qui l'obſédoit, enfin ſe diſſipa ; mais gênée encore par la preſence de [76] Madame de Meilcour, & de quelques perſonnes qui étoient reſtées, & ne pouvant reſiſter davantage à l'envie d'avoir avec moi une converſation particuliere ; à propos, Monſieur, me dit-elle, d'un air fort ſérieux, j'ai à vous parler, ſuivez-moi : elle paſſa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procedé, qui avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne conclüoit rien entre nous deux & elle s’en ſeroit permis beaucoup davantage, que de la façon dont elle étoit avec moi, on n’en auroit tiré aucune induction contr’elle. Je la ſuivis, fort embaraſſé de ce qu’elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui répondrois. Elle me regardoit avec des yeux ſéveres ; enfin, après m’avoir long-tems fixé : vous trouverez peut-être ſingulier, Monſieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame, m’écriai-je ! oui, [77] Monſieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours vous avez avec moi des procedés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j’ai eu la complaiſance de me chercher des crimes, je ne m’en découvre pas ; apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher ; juſtifiez-vous,

s'il eſt poſſible, ſur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, dis-je, vous me ſurprenez ; je croyois ne vous avoir jamais manqué, & je ſerois au deſeſpoir que vous euſſiez à m'imputer rien qui pût bleſſer le reſpect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous voüer. Voilà de grands termes, reprit-elle, & ſi je n'éxigeois de vous que des mots, j'aurois lieu d'être contente ; mais vous n'êtes pas de bonne foi, & depuis quatre jours, vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous [78] faites mieux de deſavoüer vos procedez, que d'entreprendre de les juſtifier ; je veux cependant que vous m'éclairciſſiez ſur ce que je vous demande. Eſt ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié ? Croyez-vous avoir ſujet de vous plaindre de moi ? Vous voyez que je n'abuſe pas de la diſtance que l'âge met entre nous

deux mais tout jeune que vous êtes, je vous ai crû de la ſolidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un jeune homme, que comme avec un ami ſur lequel j'ai cru devoir compter, & que je voudrois conſerver. Je ſouhaite que vous ſentiez le prix de cette confiance. Apprenez-moi enfin de quelle façon je dois me conduire avec vous, & ſurtout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi quand nous nous trouvons enſemble, vous [79] ſemblez ne me voir qu'à regret.

Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je convienne de torts que je ne me connois pas ? Si j'ai paru vous éviter, vous ſavez de reſte quelle en est la raiſon. Si quand je vous ai vûë, j'ai moins oſé qu'auparavant vous parler ſur le ton que j'avois pris avec vous, c'est qu'il m'a ſemblé que vous ne m'entendiez pas avec plaiſir.

Sans doute, reprit-elle ; mais en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me plaiſoit pas, pourquoi n'avoir pas repris le premier ſur lequel je vous ai toujours répondu ? Vous m'avez fâchée, il est vrai, & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vû vous mettre dans le cas de me dire des choſes qui ne devoient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à preſent, Madame, interrompis-je, pourquoi je me ſuis attiré votre [80] colere, mais je ne me ſerois jamais imaginé que vous m'euſſiez fait un crime ſi grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle ; je ne crois pas être le premier ſur qui vous ayez fait une vive impreſſion, & vous auriez dû me pardonner les diſcours que je vous ai tenus, par l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh non, Monſieur, reprit-elle, ce

n'eſt plus de vos diſcours que je me plains. Il m'a ſuffi d'y répondre, comme par toutes ſortes de raiſons je le devois, & il n'a tenu qu'à vous de remarquer que depuis j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me dîſſiez que vous m'aimez, & le danger n'étoit pas ſi preſſant pour mon cœur que je dûſſe en cette occaſion m'armer d'une grande ſévérité. Il ſe peut que ſans avoir un deſſein déterminé de me plaire, ſans que [81] moi-même je vous pluſſe, vous avez voulu me faire croire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme parce que ſans cela on ne ſçauroit que lui dire, qu'on est bien aiſe d'eſſayer ſon cœur, que l'on croit flatter ſon orgueil, que l'on veut ſoi-même s'accoutumer à ce langage, & eſſayer à quel point & comment l'on peut plaire. En cela vous n'avez ſuivi que l'uſage ; uſage ridicule, ſi vous voulez,

mais enfin qui eſt établi. Ce n'eſt donc pas dans ce que vous m'avez dit que j'ai pû trouver des raiſons pour me plaindre de vous ; quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable ; mais pourquoi depuis cette converſation vos façons ont-elles changé ? Etiez-vous en droit, parce que vous m'aviez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimaſſe, ou croyez-vous que quand vous [82] m'auriez inſpiré la plus violente paſſion, mon cœur ardent à ſe livrer au caprice du vôtre, eût dû dès le premier inſtant, vous payer de tous ſes tranſports ? Pouviez-vous vous attendre que je m'embarquaſſe aveuglément dans l'affaire la plus ſérieuſe de ma vie ? Mais non ! vous parlez, & je dois me rendre. Trop heureuſe encore que vous m'adreſſiez vos ſoupirs vous croyez que brûlant d'impatience d'être vaincuë, je n'attendois

que l'aveu de votre paſſion pour vous faire celui de la mienne & ſur quoi donc vous êtes-vous flatté d'un triomphe ſi facile ? Quelle de mes actions a pû vous le faire preſumer ? mais vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez eſtimée davantage. Vous ne m'auriez pas crû capable d'un caprice honteux ; & s'il avoit été vrai que l'Amour vous eût entraîné vers [83] moi, vous n'auriez pas évité ma vûë ; tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été neceſſaire. Vous n'auriez jamais eu ſur vous le pouvoir de vous déterminer à une abſence que je ne vous preſcrivois pas. Je vous revois enfin, à peine daignez-vous me regarder. Ah Meilcour ! eſt-ce ainſi qu'on attaque un cœur ? Eſt-ce ainſi qu'on peut ſe faire aimer ? Vous avez, me direz-vous, trop peu d'uſage pour vous conduire bien

dans un ſentiment ſi nouveau pour votre ame ; ce ſeroit encore une bien mauvaiſe excuſe. L'amour a-t-il donc beſoin de manège ? Ah ! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous même, que c'eſt lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux, mais du moins ce ſont des fautes qu'un ſentiment trop vif fait commettre, & qui ſouvent n'en perſuadent [84] que mieux. Si je vous avois été chere, vous n'auriez été capable que de celles-là, & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis-je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuſte ! Après la façon dont vous m'avez traité, ſeroit-ce à vous à vous plaindre ? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux a le plus de tort ; je ne demande

qu'un éclairciſſement ; je conſens même à vous pardonner : j'oublie dès cet instant que vous m'avez dit que vous m'aimiez..... Ah, Madame ! lui dis-je, emporté par le moment qu'en pardonnant même vous êtes cruelle ! Vous croyez me faire une grace, & vous achevez de m'accabler ! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime ; faites-le moi donc oublier auſſi ; que ne [85] ſçavez-vous, continuai-je en me jettant à ses genoux, l'état horrible où vous reduiſez mon cœur.... Juſte Ciel ! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux ! levez-vous, que voudriez-vous que l'on penſât ſi l'on vous y ſurprenoit ? Que je vous jure, repartis-je, tout l'amour & le reſpect que vous inſpirez. Eh penſez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fuſſe plus ſatisfaite ! Voilà donc les effets de cette circonſpection que vous m'avez promiſe ! Mais enfin, que

me demandez-vous ? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'efperer qu'un jour je vous y verrai plus fenfible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle, & c'eft bien ardemment que vous fouhaitez du retour ? Je ne puis que vous repeter ce que je vous ai déja dit. Mon cœur eft encore [86] tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos ; cependant...... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire, je vous defends même de me deviner.

Madame de Lurfay, en finiffant ces paroles, m'échappa. Elle me jetta en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir affez fait pour la bienféance, elle étoit fans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit affurément rien de fi clair que ce qu'elle venoit de me dire, & elle m'avoit traité en homme de la pénétration duquel

on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laiſſât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre que la premiere fois que je lui avois parlé ; mais elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me reſtât aucun doute, & d'ailleurs je n'avois plus aſſez d'amour pour elle [87] pour méditer profondement ſur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ſes diſcours.

Emportée dans cette converſation par ſa véhémence, & par une ſituation neuve pour moi, elle m'avoit étonné ſans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que ſi Mme de Lurſay eût ſçû la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne ſe fût moins ménagée, & que par là même elle ne m'eût ſéduit. Retenu d'abord par le ſentiment du plaiſir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois

moins connu. Tout paroît paſſion à qui n'en a point éprouvé. Celle qui ſembloit écarter Madame de Lurſay n'étoit point dans mon cœur encore aſſez formée pour reſiſter à ses empreſſemens, & j'aurois ſans doute préféré un amuſement tranquille, au ſoin pénible d'inſpirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

[88] Loin que Madame de Lurſay pût imaginer qu'il lui fût ſi important de me paroître aussi ſenſible qu'elle l'étoit en effet, elle ne fut pas plutôt raſſurée ſur mon cœur, qu'elle reprit à peu de choſe près son ancien ſiſtême. Elle vouloit bien que je crûſſe que je pourrois un jour triompher d'elle, & non pas que j'en euſſe déja triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le ſallon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris, j'étois incertain de ce que je

devois faire, & quelque ouvertement qu'elle ſe fut declarée, je ne voyois encore dans ſes diſcours rien qui m'aſſurât ſa conquête. Son viſage étoit redevenu auſtére, & quoique ce dehors de ſévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'oſois approcher d'elle ni la regarder. Tant de reſerve de ma part [89] n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé ; elle m'encouragea par les diſcours les plus obligeans à lui marquer plus de confiance ; elle me fit même entendre, pendant toute la ſoirée, que deux perſonnes qui s'aiment peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles ſentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire aſſez que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-tems que je le fiſſe ; mais voïant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'eſprit, elle eut la généroſité

de le prendre ſur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant ? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je ? Je ne ſortirai pas de chez moi ; je compte même voir peu de monde ; venez amuſer ma ſolitude, auſſi-bien ai-je quelque choſe à vous dire. [90] J'entends, repris-je, vous voulez achever de me gronder. On ne ſe ſouvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle, & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence ; viendrez-vous ? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à ſon caroſſe, je crûs ſentir qu'elle me la ſerroit ; ſans ſçavoir les conſéquences que cette action entraînoit avec Madame de Lurſay, je le lui rendis ; elle m'en remercia en redoublant d'une façon plus expreſſive : pour ne pas manquer à la politeſſe,

je continuai ſur le ton qu'elle avoit pris ; elle me quitta en ſoupirant, & très-perſuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fonds il n'y eût qu'elle qui ſe comprît.

Je ne l'eus pas plutôt quittée que ce rendez-vous auquel d'abord je n'avois point fait d'attention, me revint dans l'eſprit. Un [91] rendez-vous ! malgré mon peu d'experience, cela me paroiſſoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle, en pareil cas, c'eſt dire honnêtement qu'on n'en aura point. Elle m'avoit ſerré la main, je ne ſçavois pas toute la force de cette action, mais il me ſembloit cependant que c'eſt une marque d'amitié qui, d'un ſexe à l'autre, porte une expreſſion ſinguliere, & qui ne s'accorde que dans des ſituations marquées : mais cette vertueuſe Madame de Lurſay qui venoit de me défendre ſeulement

de la deviner, auroit-elle voulu ?.... Non, cela n'étoit pas poffible.

Quelque chofe qu'il en pût arriver, je refolus de m'y trouver. J'imaginois que je ne pouvois qu'en être content, & Madame de Lurfay étoit affez belle pour me le faire attendre avec impatience.

Au milieu des idées flatteufes [92] que je me formois fur ce rendez-vous ; ah ! m'écriai- je, fi c'étoit mon inconnuë qui me l'eût donné ; mais non, reprenois-je, elle est trop fage pour en accorder à quelqu'un, à moins cependant que ce ne foit à Germeüil. Mais où font-ils tous deux, me demandois-je, & comment fe peut-il que depuis que je les cherche l'un & l'autre me foient échapés ? Ne devrois-je point renoncer à une pourfuite fi inutile jufqu'à ce jour ? Pourquoi, près peut-être de me voir aimé, vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que

me rendre malheureux, d'un objet que je n'ai vû qu'un inſtant, & que je ne reverrai sans doute que pour le trouver poſſedé par un autre ? N'importe, ſçachons qui eſt cette inconnuë, pour moi-même, pour me guerir d'une paſſion qui prend déja trop ſur mon cœur ; pénétrons, s'il eſt poſſible, les ſecrets [93] du ſien ; interrogeons Germeüil, & s'il eſt aimé, occupons-nous moins à troubler ſes plaiſirs, qu'à joüir tranquillement des nôtres. La converſation que je venois d'avoir avec Madame de Lurſay me faiſoit reflechir sur mon inconnuë avec plus de froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens aſſez heureux pour en avoir, & je me trouvois ſi reſpectable d'être à mon âge dans le même cas, & ſurtout avec une perſonne telle que Madame de Lurſay, qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la

choſe, & les idées que je m'en faiſois, ne me tînſſent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupaſſent, je n'en reſolus pas moins d'aller voir Germeüil le lendemain, & je m'endormis en donnant des deſirs à Madame de [94] Lurſay, & je ne ſçai quel ſentiment plus délicat à mon inconnuë.

Le premier ſoin que je retrouvai à mon reveil, fut celui d'aller chez Germeüil : je m'étois arrangé ſur ce que j'avois à lui dire, & m'étois préparé à le tromper autant que ſi, sur une queſtion auſſi ſimple que celle que j'avois à lui faire, il eût dû deviner le trouble ſecret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiſer aſſez bien à ſes yeux, & par une ſotiſe ordinaire aux jeunes gens, j'imaginois qu'en me regardant ſeulement, les perſonnes les plus indifferentes ſur ma ſituation, l'auroient pénétrée. A plus

forte raiſon, je me défiois de Germeüil que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez lui avec empreſſement, & mon chagrin fut extrême quand on me dit que [95] depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déja bleſſée s'offenſa de ce départ, & m'y fit voir les plus crüelles choſes. Depuis quelques jours ils avoient diſparu l'un & l'autre ; je ne doutai pas qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalouſie ſe reveillerent. Je ſentis par mon infortune quel devoit être ſon bonheur, & ſûr qu'il étoit aimé d'elle, je n'en fûs que moins diſpoſé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le Printems, & en ſortant de chez Germeüil, j'allai aux Thuilleries. Je me reſſouvins en chemin du rendez-vous que m'avoit donné Mme de Lurſay ; mais outre qu'il ne me paroiſſoit

pas alors auſſi charmant que la veille, je ne me ſentois pas aſſez de tranquilité dans l'eſprit pour le ſoutenir. La ſeule image de l'inconnuë m'occupoit fortement ; je la traitois de perfide, comme ſi [96] elle m'eût en effet donné des droits ſur ſon cœur, & qu'elle les eût violés. Je ſoupirois d'amour & de fureur ; il n'étoit point de projets extravagans que je ne formaſſe pour l'enlever à Germeüil, jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état ſi violent.

Quoique je ne duſſe pas craindre à l'heure qu'il étoit de rencontrer beaucoup de monde dans quelque endroit des Thuilleries que je portaſſe mes pas, la ſituation de mon eſprit me fit chercher les allées que je ſçavois être ſolitaires en tout tems. Je tournai du côté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalouſie. Deux voix de femmes que j'entendis aſſez

près de moi, ſuſpendirent un inſtant la rêverie dans laquelle j'étois plongé : occupé de moi-même comme je l'étois, il me reſtoit peu de curioſité pour les autres. Quelque crüelle que [97] fût ma mélancolie, elle m'étoit chere, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diverſion. Je deſcendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorſqu'une exclamation que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La paliſſade qui étoit entre nous, me déroboit leur vûë, & cet obſtacle me détermina à voir qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pûs ; & ma surprise, & ma joye furent ſans égales, en reconnoiſſant mon inconnuë.

Une émotion plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la premiere fois que je l'avois vûë, s'empara de mes ſens. Ma douleur ſuſpenduë d'abord à l'aſpect d'un ob-

jet ſi charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi ; [98] je m'oubliai moi-même.Tranſporté, confondu, je penſai mille fois m'aller jetter à ſes pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement si impetueux ſe calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit aſſez haut, & le deſir de découvrir quelque choſe de ſes ſentimens dans un entretien dont elle croiroit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit reſoudre à me cacher, & à faire le moins de bruit qu'il me feroit poſſible. Elle étoit avec une des Dames que j'avois vûës avec elle à l'Opera. En me pénétrant du plaiſir d'être ſi près d'une perſonne pour qui je ſentois tant d'amour, je ne me conſolois point de ne pouvoir pas l'entretenir : ſon viſage n'étoit pas tourné abſolument de mon

côté, mais j'en decouvrois aſſez pour ne pas perdre tous ſes charmes. La ſitüation où elle etoit, l'empêchoit de me voir, & : [99] l'en faisoit par-là moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avoüerai, diſoit l'inconnuë, je ne ſuis point inſenſible au plaiſir de paroître belle, je ne hais pas même qu'on me diſe que je le ſuis, mais ce plaiſir m'occupe moins que vous ne penſez ; je le trouve auſſi frivole qu'il l'eſt en effet, & ſi vous me connoiſſiez mieux, vous croiriez que le danger n'en eſt pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, repartit la Dame y qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais ſeulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je penſe tout le contraire, reprit l'inconnuë, il faut d'abord s'y livrer beaucoup, on en eſt plus ſûr de s'en dégoûter. Vous tenez-là le diſcours d'une coquette, reprit la

Dame, & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir [100] le cœur trop sensible, & trop attaché. Je n'en sçois rien encore, repartit l'inconnuë ; de tous ceux qui jusqu'à present m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement ; d'ailleurs, je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes me tient en garde contr'eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre partout que des ridicules qui, pour être brillans, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être née insensible, mais je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi, re-

prit la Dame, & j'ai lieu de penſer que malgré le peu de cas que vous faites des [101] hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux ; ce n'eſt pourtant pas le Marquis. Il y a quelques jours, repartit l'inconnuë, que je vous vois cette idée, mais comment, & ſur quoi avez-vous pû la former ? Je ne ſuis à Paris que depuis fort peu de tems, je ne vous ai pas quittée, & vous connoiſſez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel eſt l'objet qui m'a inſpiré une ardeur ſi vive ? Je ſuis ſincere, vous le ſçavez, & ſi votre remarque est juſte, j'en conviendrai avec vous. Eh bien, répondit la Dame, vous ſouvient-il de votre inconnu ? De votre attention à le regarder ? Du ſoin que vous prîtes de me le faire remarquer ? Ajoutez à cela l'opinion avantageuſe que vous avez conçuë de ſon eſprit, ſur quelques mots jolis à la vérité, mais cepen-

dant aſſez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-deſſus. [102] Préoccupation que l'Amour fait naître, ou qui y méne. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous ſoient inconnues à vous même ? Vous ſouvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui seul, vous fit naître cette curioſité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée ? Du plaiſir que vous eûtes quand vous apprîtes ſon nom, & ſon rang ? Combien vous en parlâtes le ſoir ? Rappellez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre ſéjour à la campagne ; vos diſtractions, vos ſoupirs, échappés même ſans cauſe apparente. Que puis-je penſer encore de cette langueur douce, & tendre qui paroît dans vos yeux, & qui s'eſt emparée de toutes vos actions ; de l'inquiétude, & de la rougeur que

vous caufent actuellement mes remarques ? [103] Si ce ne font pas pour vous des fymptômes d'amour, c'est ainsi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnuë, je puis donc croire que je ne reffemble à perfonne. Je ne me défendrai sur rien de tout ce que vous venez de me dire, & vous conviendrez cependant que vous avez mal appliqué vos remarques. Il est vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu ; ôtez de cette curiofité l'empreffement que vous y avez crû voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatiguante avec laquelle il me regardoit la produisit, & en même-tems mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus, fa figure me parut noble, & fon maintien décent, deux chofes que ce jour-là je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frappèrent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me suis

[104] ſouvenue, vous parut aussi plaiſant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus ; etoit-ce l'amour qui les rendoit preſens à votre mémoire ? Si je parlai de lui, vous ſçavez que ma mere en fût cauſe. J'ai été, dites-vous, rèveuſe & diſtraite à la campagne, j'ai ſoupiré, j'ai eu de la langueur ; il me ſemble que tous ces mouvemens ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inſpire, & qui peut-être permis, à une jeune perſonne qui, au sortir du Couvent où elle s'eſt déplû, a paſſé un an dans une terre où elle a eu peu d'amuſemens ; qui, pour ainſi dire, voit Paris pour la premiere fois, & n'eſt pas contente qu'on l'arrache à des plaiſirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à preſent cet amour dont vous étiez ſi ſûre ? Cependant je ſuis ſincere, & je [105] vous avoüe-

rai naturellement que cet inconnu qui n'en a pas été long-tems un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplû. Quand ſon idée s'offre à mon ſouvenir, c'est toujours d'une façon avantageuſe pour lui, mais c'est ſans qu'elle m'intereſſe, & si l'amour conſiſte dans ce que vous m'avez peint, je ſuis bien loin d'en reſſentir.

L'amour dans un cœur vertueux ſe maſque long-tems, repartit la Dame ; ſa premiere impreſſion ſe fait même ſans qu'on s'en apperçoive ; il ne paroît d'abord qu'un goût ſimple, & qu'on peut ſe juſtifier aiſément. Ce goût s'accroit-il, nous trouvons des raiſons pour excuſer ſes progrès. Quand enfin, nous en connoiſſons le deſordre, ou il n'eſt plus tems de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame déjà attachée à une ſi douce erreur, craint de s'en voir

[106] privée ; loin de ſonger à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il ſemble que nous craignions que ce ſentiment n'agiſſe pas aſſez de lui-même. Nous cherchons ſans ceſſe à ſoutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimeres de notre imagination. Si quelquefois la raiſon veut nous éclairer, ce n'eſt qu'une lueur qui, éteinte dans le même inſtant, n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas aſſez duré pour nous en ſauver. En rougiſſant de notre foibleſſe, elle nous tyraniſe, elle ſe fortifie dans notre cœur par les efforts même que nous faiſons pour l'en arracher, elle y éteint toutes les paſſions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire que nous ne céderons jamais, que le plaiſir d'aimer peut être toujours innocent. En vain nous avons l'exemple [107] contre nous, il

ne nous garantit pas de notre chûte. Nous allons d'égaremens en égaremens ſans les prévoir ni les ſentir ; nous periſſons vertueuſes encore, sans être preſentes, pour ainſi dire, au fatal moment de notre défaite, & nous nous retrouvons coupables sans ſçavoir, non ſeulement comment nous l'avons été, mais ſouvent encore avant d'avoir penſé que nous puſſions jamais l'être. Juſte Ciel ! s'écria l'inconnuë, quel portrait, qu'il me cauſe d'horreur ! N'imaginez pas, repartit la Dame, que je l'aye fait ſans raiſon ; il ne convient pas à votre ſituation preſente, mais il me paroît important que vous ſçachiez combien le cœur eſt foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'inconnuë, & d'autant plus que je crois que l'Amant le plus [108] eſtimable ne vaut pas le moindre des ſoins

qu'il nous coûte ; cette façon de penſer, repartit la Dame, eſt un peu trop générale, mais je ne ſuis pas fâchée de vous la voir ; & ſi peu d'hommes ſont tendres, & attachés, ſi peu ſont capables d'une vraye paſſion, nous ſommes ſi ſouvent, & ſi indignement victimes de notre crédulité, & de leur mauvaise foi, qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un : vous, plus que toute autre, vous devez croire pour votre intérêt qu'aucun homme n'eſt digne de vous toucher ; faite pour être immolée, peut-être à celui de tous que vous choiſiriez le moins, n'ajoutez pas au ſupplice déjà trop cruel de ne vivre que pour lui, le ſupplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'eſt pas content, empêchez du moins qu'il ne ſoit déchiré.

[109] Elles ſe leverent alors ; dans le mouvement qu'elles firent, mon inconnuë

ſe tourna de mon côté, mais elle diſparut ſi promptement, qu'à peine joüis-je un inſtant de ſa vûë. Malgré le trouble où ſes diſcours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la ſuivre ; mais ne voulant pas qu'elle pût me ſoupçonner de l'avoir écoutée, je pris pour la joindre une autre route que celle que je lui vis choiſir.

Tout ce que je venois d'entendre, me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il ſemblât m'apprendre que Germeüil n'étoit point aimé. Je me trouvois débarraſſé de la crainte que le rival le plus dangereux que je puſſe avoir ne l'eût touchée ; mais si ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un ſouvenir ſi tendre ! Quelquefois je me flattois que c'étoit moi ; je me rappellois que je l'avois [110] regardée avec cette opiniâtreté dont elle ſe plaignoit, mille choses ſembloient me

convenir. Le deſir d'être cet inconnu, plutôt encore que ma vanité me faiſoit adopter le portrait flateur qu'elle en avoit fait. La joye que me donnoit cette idée étoit détruite ſur le champ par une autre qui pouvoit être auſſi vraye. Je l'avois regardée avec attention, j'avois ſans doute paru pénétré de ſes charmes, mais étois-je le ſeul qui eût été tranſporté à ſa vûë ? Tous les ſpectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire ? Je ne l'avois vûë qu'à l'Opera, & dans cette converſation où je venois de ſurprendre ſes ſecrets ; il n'avoit été queſtion ni du jour, ni du lieu où cet inconnu l'avoit frappé : ce qui pouvoit ſe rapporter à moi, pouvoit auſſi ſe rapporter à quelqu'autre ; d'ailleurs cet inconnu, ſelon ſes diſcours, n'en [111] étoit plus un pour elle, il falloit donc qu'elle l'eût revû ? Pourquoi n'auroit-ce pas été Germeüil ? Sçavois-je

depuis quand & comment il la connoiſſoit ? Helas ! me disois-je, que m'importe l'objet de sa paſſion, puisque je ne le ſuis point ? quand ce ne ſera pas Germeüil, en ſerai-je moins malheureux ? Pendant ces douloureuſes reflexions dont la justeſſe me déſeſperoit, j'avois marché aſſez vîte pour me trouver malgré le tour que j'avois fait, aſſez près d'elle ; ſa vûë me donna autant de joye que si j'euſſe trouvé dans le plaiſir de la voir, quelque ſujet d'eſperer.

Elle ſe promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la piece d'eau qui la termine. J'admirai quelque tems la nobleſſe de ſa taille, & cette grace infinie qui regnoit dans toutes ſes actions ; quelques tranſports que [112] dans cette ſituation elle me cauſât, je n'en voyois pas aſſez, mais timide comme je l'étais, je tremblois de me preſenter à ſes yeux ; je déſirois, je redou-

tois cet inſtant qui alloit me les rendre : il me ſurprit dans cette confuſion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'eſpace qui étoit encore entre nous deux pour la regarder avec toute la tendreſſe qu'elle m'inſpiroit à meſure qu'elle s'avançoit vers moi, je ſentois mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement univerſel qui s'empara de moi, me laiſſa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance ; j'avois remarqué que lorſque nous nous étions trouvez a quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ſes regards de deſſus moi ; que les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixez ſur elle, elle avoit recommencé [113] les mêmes mouvemens ; je les avois attribués à l'embarras où ma trop grande hardieſſe l'avoit miſe, & peut-être à quelque ſentiment d'averſion, & de dégoût. Loin de me

raſſurer contre une idée ſi crüelle, & de me flatter que ma vûë lui faiſoit une plus douce impreſſion, elle me frappa au point qu'en paſſant auprès d'elle, je n'oſai la regarder comme j'avois fait juſques-là. Je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur que cette précaution étoit inutile ; mon inconnuë ne m'avoit ſeulement pas remarqué. Ce dédain me ſurprit, & m'affligea. La vanité me fit croire que je ne le méritois pas. Deſlors j'avois ſans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé, & ne pouvant penſer mal long-tems de moi-meme, je m'imaginai que la modeſtie ſeule l'avoit contrainte [114] à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchoient toutes deux ſi lentement que je me flatai que ſans marquer aucune affectation, je pourrois les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non

ſans me retourner souvent, autant pour m'inſtruire du chemin que prendroit mon inconnuë, que pour tâcher de la ſurprendre dans le même ſoin. Le mien en partie me réüſſit mal, & je pûs ſeulement reconnoître qu'elle ſe diſpoſoit à prendre le chemin de la Porte du Pont Royal. Je revins bruſquement ſur mes pas, & en coupant par differentes allées, je m'y trouvai preſque dans l'inſtant qu'elle y arrivoit ; je lui fis place reſpectueuſement, & cette politeſſe m'attira de ſa part, une révérence qu'elle me fit ſéchement & les yeux baiſſez. Je me rappellai alors toutes les occaſions que j'avois lûës dans les Romans de parler à sa Maîtreſſe, & je [115] fus ſurpris qu'il n'y en eût pas une dont je puſſe faire uſage. Je ſouhaitai mille fois qu'elle fît un faux pas, qu'elle ſe donnât même une entorſe, je ne voyois plus que ce moyen pour engager la converſation, mais

il me manqua encore, & je la vis monter en caroſſe ſans qu'il lui arrivât d'accident dont je puſſe tirer avantage.

Par malheur je n'avois à cette Porte, ni mon équipage, ni mes gens, privé de la reſſource de la faire ſuivre, je penſai l'entreprendre moi-même ; mais quand ce que j'étois, & la façon diſtinguée dont j'étois mis, ne me l'auraient pas défendu, je n'aurois pû me flatter de le faire long-tems. Je me repentis mille fois de n'être pas deſcendu à cette porte, j'aurois pris des meſures trop juſtes pour ne pas apprendre enfin qui étoit cette inconnuë, mais il n'étoit plus tems, & je m'en fis autant de reproches que [116] ſi j'euſſe dû deviner, & quelle étoit aux Thuilleries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi plus amoureux que jamais, piqué de l'indifference de mon

inconnuë, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & déteſtant ſans le connoître celui pour qui elle ſembloit s'être déclarée, puiſque je ne pouvois plus me flatter que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me reſtoit le rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lurſay ; loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoir rien que je n'euſſe fait pour m'en diſpenſer. Je venois d'éprouver en voyant mon inconnuë que je n'aimois qu'elle, & que je n'avois pour Madame de Lurſay que les ſentimens-paſſagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme, & qu'elle [117] m'auroit peut-être inſpiré moins que perſonne sans le ſoin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon inconnue, m'avoit plus agité que guéri. Sa vûë, l'amour même, que je lui ſuppoſois

pour un autre, avoient réveillé ma paſſion, & quelques chagrins que j'en duſſe prévoir, j'imaginois plus de plaiſir à être malheureux par mon inconnuë, qu'heureux auprès de Madame de Lurſay. Qu'irai-je faire à ce rendez-vous, me diſois-je ? pourquoi me le donner ? Je ne le demandois pas ; j'irai m'entendre dire qu'on ne veut point m'aimer, qu'on a le cœur trop délicat : Ah ! plût à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces diſcours ! mais non, on étoit hier dans de plus douces diſpoſitions ; la vertu, & l'amour peuvent combattre encore, mais je ſerai aſſez malheureux pour ne pas voir [118] triompher la premiere. Je fus tenté quelque tems de ne point aller chez Madame de Lurſay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient ſurvenuës m'empêchoient de la voir. Après, j'y trouvois des difficultez, tant qu'à force de ne

rien réſoudre je paſſai chez moi, & ſeul, la plus grande partie de la journée ; enfin je me déterminai à voir Madame de Lurſay, mais ce fut ſi tard, que ne m'attendant plus elle avoit pris le parti de recevoir les viſites qui lui viendroient ; en effet j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur, & ſans preſque lever ſes yeux de deſſus un métier ſur lequel elle faiſoit de la tapiſſerie. De mon côté les politeſſes ne furent pas vives, & voyant qu'elle ne me diſoit mot, j'allai m'amuſer à regarder joüer : il n'y avoit aſſurément rien de moins honnête [119] que mon procedé, auſſi me parut-il la fâcher vivement ; mais il m'importoit peu qu'elle s'en offenſât, pourvu que je ne la miſſe point à portée de me le dire. Son intention cependant n'étoit point le garder là-deſſus le ſilence, l'inſulte étoit trop vive. L'avoir fait attendre, arriver froide-

ment ſans m'excuser, ſans paroître croire que j'en euſſe beſoin, n'avoir pas ſeulement remarqué qu'elle en étoit piquée, étoit-il de crimes dont je ne fuſſe coupable ? & encore étoient-ce tous crimes de ſentiment. Elle attendit quelque tems que je revinſſe à elle, mais voyant qu'il n'en étoit pas queſtion, elle ſe leva, & après quelques tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit miſe ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur ; le deshabillé le plus noble, & le plus galant ornoit ſes [120] charmes ; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre : enfin elle étoit dans cette parure où les femmes ebloüiſſent moins les yeux, mais où elles ſurprennent plus les ſens. Il falloit, puiſqu'elle l'avoit prise dans une occaſion qu'elle regardoit comme fort importante, que par ſa propre

expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi ; je ne l'avois pas encore bien considerée ; je fus malgré mes préjugez contr'elle, surpris de sa beauté. Je ne sçois quoi de si touchant, & de si doux brilloit dans ses yeux, ses graces animées par le desir ; & peut-être par la certitude de me plaire, avoient quelque chose de si vif que j'en fus émû. Je ne pus la regarder sans une forte de complaisance que je n'avois jamais euë, pour [121] elle, aussi ne l'avois-je jamais vûë comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette physionomie sévére & composée, avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois ; c'étoit une femme sensible, qui consentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux se rencontrerent ; la langueur que je trouvai dans les siens fit passer jusques dans mon cœur, le mouve-

ment que ses charmes avoient fait naître, & dont le trouble ſembloit s'accroître à chaque inſtant. Quelques ſoupirs qu'elle affectoit de ne pouſſer qu'à demi, acheverent de me confondre, & dans ce dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon inconnuë.

Madame de Lurſay avoit trop d'expérience pour ſe méprendre à ſon ouvrage, & n'en pas profiter ; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi, [122] qu'en me regardant avec plus de tendreſſe, qu'elle ne m'en avoit encore exprimée, elle retourna à ſa place. Sans reflechir ſur ce que je faiſois, ſans même que je puſſe former une idée diſtincte, je la ſuivis ; elle s'étoit remiſe à sa tapiſſerie, & ſembloit en être ſi occupée, que quand je m'aſſis vis-à-vis elle, elle ne leva pas les yeux sur moi. J'attendis quelque tems qu'elle me

parlât ; mais voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le ſilence, ce travail vous occupe prodigieuſement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut au ton de ma voix combien j'étois ému, & ſans me repondre, elle me regarda en deſſous : regard qui n'est pas le plus mal adroit dont une femme puiſſe ſe ſervir, & qui en effet, eſt déciſif dans les occaſions délicates. Vous n'êtes donc pas ſortie aujourd'hui, continuai-je. Eh mon Dieu non, reprit-elle [123] d'un air fin, il me semble même que je vous l'avois dit. Comment ſe peut-il donc, repartis-je, que je l'aye oublié ? La choſe ne vaut pas, répondit-elle, que vous vous en faſſiez des reproches, & elle est par elle-même si indifferente que j'avois oublié aussi que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus eſſentiellement, vous me trouverez toujours diſpoſée à vous pardon-

ner ; car nous nous ſerions peut-être trouvés seuls ; que nous ſerions-nous dit ? Sçavez-vous bien qu'un tête à tête est quelquefois encore plus embaraſſant que ſcandaleux ? Je ne sçai, repris-je, mais pour moi, je le ſouhaitois avec tant d'ardeur..... Ah ! finiſſons cette coquetterie, interrompit-elle, ou ne me parlez plus ſur ce ton, ou ſoyez du moins d'accord avec vous même. Ne ſentez-vous pas que de la choſe du [124] monde la plus ſimple, vous en faites actuellement la plus ridicule ? Comment pouvez-vous vous imaginer que je croye ce que vous me dites ? Si vous aviez deſiré de me voir, qui vous en empêchoit ? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez cependant comme je réuſſis, continuai-je en lui prenant la main qu'elle avoit ſous le métier. Eh bien, me dit-elle, ſans la retirer, & en ſouriant, que voulez-vous ? Que

vous me difiez que vous m'aimez. Mais quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en ferai plus malheureufe, & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire, devinez-moi, fi vous pouvez, ajouta-t-elle en me regardant fixement. Vous me l'avez défendu, repris-je. Ah ! s'écria-t elle, je ne croyois pas vous en avoir tant dit, mais auffi ne vous en dirai-je pas davantage. [125] Je voulus alors la preffer de parler ; elle s'obftina au filence ; nous fûmes quelque tems fans nous rien dire, mais nous ne ceffions pas de nous regarder, & je retenois toujours fa main. Que je fuis bonne, & que vous êtes fol, dit-elle enfin, le beau perfonnage que nous joüons ici tous deux ! Écoutez, ajouta-t-elle d'un air de reflexion, je crois vous avoir dit que j'étois fincere & je fuis bien aise de vous en donner des preuves. Naturellement je fuis peu fufceptible, & pour

me sauver des égaremens de la jeuneſſe je n'ai pas eu beſoin de reflechir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers qui, par mille raiſons que vous ne ſentez pas, pourroit m'être moins pardonné que jamais ; cependant j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus qu'un mot. Raſſurez-moi contre tout ce que j'ai à [126] craindre de votre âge, & de votre peu d'experience ; que votre conduite m'autoriſe à prendre de la confiance en vous, vous ſerez content de mon cœur. Cet aveu que je vous fois me coûte ; il eſt, & vous pouvez m'en croire, le premier de cette nature que j'aye fait de ma vie. Je pouvois, je devois même vous le faire attendre plus long-tems, mais je hais l'artifice, & personne au monde n'en eſt moins capable que moi. Soyez fidelle, & prudent, je vous épargne des peines en vous apprenant moi-même un ſecret que de

long-tems vous n’auriez pénétré ; méritez qu’un jour je vous en diſe davantage. Ah ! Madame, m’ecriai-je.... Je ne veux pas de remercimens, interrompit-elle, ils ne feroient à preſent qu’une imprudence, & c’eſt ſurtout ce que je veux que vous évitiez. Ce ſoir peut-être nous pourrons nous [127] parler. Non, Madame, répondis-je, je ne vous quitte pas que vous ne m’ayez dit que vous m’aimez. Pour me preſſer de vous faire cet aveu dans la ſituation où nous ſommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoiſſiez bien peu le prix. Faites ce que je déſire, & ne pouſſons pas plus avant une converſation sur laquelle peut-être on ne médite déja que trop ici.

Je fis, non ſans peine, ce qu’elle vouloit. Mon bonheur m’avoit enyvré, & loin de retourner au jeu, j’allai rêver aux plaiſirs que me promettoit une ſi belle conquête. J’étois

placé de façon que je pouvois voir Madame de Lurſay ; mes yeux étoient sans ceſſe attachés sur elle, & toujours auſſi elle me lançoit des regards qu'elle chargeoit de tendreſſe, & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté, qui, ainſi qu'elle me [128] le diſoit elle-même, n'avoit jamais été ſenſible, ſoupirer pour moi, & me le dire ! J'étois le ſeul qu'elle eût aimé ! Je triomphois de la vertu ! de Platon même ! Je dis de Platon, car sans m'y connoître parfaitement, je ne laiſſois pas de voir que ſi dans la ſuite on me parloit encore de son ſiſtême, du moins on le mitigeroit ; & le mitiger, c'eſt l'anéantir.

Cependant il reſtoit encore à Mme de Lurſay bien des reſſources contre moi ; ſi elle eût voulu s'en ſervir. Ce caractere de ſévérité qu'elle s'étoit donné, & qui tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit ſur ſes propres deſirs ; la honte de ceder trop

promptement, furtout avec quelqu'un qui ne devinant jamais rien, lui laifferoit tout le défagrément des démarches ; la crainte que je ne fuffe indifcret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule [129] d'autant plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces sortes de foibleffes ; fa coquetterie même qui lui faifoit trouver plus de plaifir à s'amufer de mon ardeur, qu'à la fatisfaire, & qui avoit vraifemblablement caufé fes inégalités, plus encore que tout le refte.

Car que l'on vienne à furprendre le cœur d'une femme vertueufe, quand une fois elle eft convenuë qu'elle l'a donné, il ne refte plus rien à combattre. La vérité de fon caractere ne peut s'accommoder de ce manege dont fe fervent les Coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les Prudes d'un accès fi difficile. Vraïe dans la refiftance

qu'elle a oppoſée aux deſirs, elle ne l'eſt pas moins dans la façon de ſe rendre. Elle ſuccombe parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquêtes les plus mépriſables ſont [130] quelquefois celles qui coûtent le plus de ſoins, & l'hypocriſie montre souvent plus de ſcrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lurſay me parût enfin s'être arrangée ſur les ſiens, je ne laiſſois pas de craindre un de ces retours auſquels elle étoit ſujette, & j'aurois bien voulu ne lui pas donner le tems de la reflexion. J'imaginois qu'une perſonne auſſi ſévére devoit être en proye à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroiſſoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traverſé. Soumettre un cœur inacceſſible, pouvois-je joüir jamais d'une plus grande gloire ? Cette idée agiſſoit plus ſur mon cœur que tous les charmes de Madame de

Lurſay, & j'ai compris depuis par l'impreſſion qu'elle me faiſoit alors, qu'il eſt bien plus important pour les femmes de flatter notre vanité, que de toucher notre cœur.

[131] Plus cependant je reflechiſſois sur ce que Madame de Lurſay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me réjoignit bien-tôt, & dans la converſation qui devint générale, elle me gliſſa mille choſes fines, & paſſionnées ; elle y déploya tous les agrémens de son eſprit, & toute la tendreſſe de son cœur. J'admirois en ſecret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la perſonne de Madame de Lurſay : Tranſports à demi étouffés, & par là peut-être plus flatteurs ; regards dérobés, ſoupirs que moi seul j'entendois ; il n'y avoit rien qu'elle ne me

donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laiſ-ſer prévoir. Pendant le ſouper où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de [132] ſes empreſſemens, & malgré toutes les perſonnes qui nous obſédoient, elle trouva le moyen de me faire ſentir qu'elle étoit sans ceſſe occupée de moi. La ſituation où je me trouvois avoit augmenté mon embaras naturel. Je ne répondois à tout ce qu'elle me diſoit que par un sourire niais, ou par des diſcours mal arrangés qui ne valoient pas mieux, & ne diſoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis que je n'en aurois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes diſtractions, & ma ſtupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus inconteſtables que j'étois fortement épris, & je ne voyois jamais plus de tendreſſe dans ſes yeux, que quand je lui avois répondu quelque choſe de bien abſurde. Elle n'eſt pas la ſeule que j'aye

vûë dans ce cas -là. Les femmes adorent ſouvent en nous nos plus grands ridicules, [133] quand elles peuvent se flatter que c'eſt notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque paſſion que je me sentîſſe pour Madame de Lurſay, dans quelque deſordre que m'eût plongé tout ce qui venoit de se paſſer, mon inconnuë m'étoit plus d'une fois revenue dans l'eſprit. mais loin de me laiſſer occuper de ſon ſouvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur ; il me ſembloit pour peu que je l'y laiſſaſſe ſubſiſter, qu'il prenoit trop d'empire sur moi. Je me reprochois comme une perfidie, tout ce que je faiſois pour Madame de Lurſay, & pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois beſoin d'oublier à quel point j'aimois mon inconnuë. Je cherchois à me diſtraire de ſon idée par celle des plaiſirs qui m'attendoient. J'euſſe mieux aimé à la vérité que tout ce

que je desirois de Madame de [134] Lursay, m'eût été donné par elle, mais je ne m'en sentois pas moins disposé à profiter des bontés de la premiere.

Le souper finit. Meilcour, me dit Madame de Lursay, pendant que tout le monde se levoit, vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce soir ; & je vous avouerai qu'au fonds, je n'en suis pas fâchée ; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de vous. Moi, Madame ! répondis-je, douteriez-vous de mon respect ? Mais oui, reprit-elle, je n'ai pas sur cela trop bonne opinion de vous : ce n'est pas que je ne sçusse bien vous imposer, mais après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je souris à ces mots ; il me paroissoit plaisant que pour éviter que je lui manquasse de respect, elle me redonnât un

rendez-vous. Je vous entends, continua-t-elle, [135] vous penſez bien que nous ne ſerons pas ſeuls. Je fus ſi interdit de me voir déchu de toutes mes eſperances, que je penſai lui répondre, comme vous voudrez : mais, Madame, lui dis-je, après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce ſoir ? Parce que, répondit-elle, il y a trop de monde ici, & que la bienſéance ſeroit choquée ſi l'on vous y voyoit reſter. Mais auſſi, c'eſt votre faute. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie ſi nombreuſe. Vous me déſeſperez, Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne ſe préſente rien à mon eſprit qui puiſſe me tirer d'un état aussi déſagréable. Je ne ſçai pas, repartit-elle, ce qui vous fait deſirer à ce point-là une choſe auſſi indifferente par elle-meme, mais puiſqu'elle vous paroît

ſi eſſentielle, examinez ce [136] que nous pourrions faire.

Il eſt naturel qu'en pareil cas le plus experimenté ſe charge de la conduite des affaires, & elle crut pouvoir ſans trop prendre sur elle, me fournir l'expedient qui devoit tous deux nous tirer d'embarras ; mais elle devoit pour son honneur paroître étourdie de la ſituation, auſſi rêva-t-elle longtems : elle me propoſa même, les uns après les autres, vingt moyens qu'elle condamnoit ſur le champ, & finit par me dire, comme quelqu'un qui a épuiſé toutes ſes vûes, qu'elle ne voyoit rien de plus court, ni de plus ſûr que de ne pas reſter avec elle. Je combattis ſon dernier avis, mais foiblement. Je n'en ſçavois pas aſſez pour nous tirer d'un état ſi pénible, & je trouvai qu'elle avoit raiſon. Elle ne s'attendoit pas à une déciſion ſi préciſe, & elle prit dans l'inſtant

ſon parti.

[137] Il n'eſt pas douteux, dit-elle, que je n'aye raison, cela est ſenſible. En effet, je ne vois rien, mais rien du tout, qui puiſſe ſervir à notre idée. Ce n'eſt pas que dans le fonds on dût imaginer, ſi vous reſtiez ici, qu'il y a quelque choſe de particulier entre nous deux. Rien n'eſt ſi ſimple, mais le monde eſt méchant, vous êtes jeune. On ne voudroit jamais penſer ce qui en eſt ; & d'une choſe qui n'est aſſurément, ni cherchée, ni prévue, & qui n'auroit pas même besoin d'être cachée, on en feroit une affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant cela eſt cruel, car il eſt certain que je m'expoſerois, mais de la façon du monde la plus funeſte. Le ſacrifice que je vous ferois, ſeroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-tems vous afflige, & je m'afflige auſſi moi de diſcuter ſi long-tems

[138] cette matiere avec vous. Il y a mille femmes aſſurément à qui ceci ne cauſeroit pas le moindre embarras ; mais j'ai ſi peu d'uſage de ces ſortes de choſes, que vous ne devez pas paroître ſurpris du trouble où celle-ci me met. Si cependant l'on pouvoit se raſſurer par la pureté de ſes intentions, je n'aurois, à coup ſûr, rien du tout à me reprocher ; car, je vous le répete, rien n'eſt ſi ſimple que nous ſoyons ſeuls. Je ne doute pas que vous n'employïez ces momens à me dire que vous m'aimez, mais vous m'en diriez autant devant tout le monde, & puiſque je ne puis là-deſſus vous impoſer ſilence, il me ſemble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais, ajouta-t-elle, toutes ces reflexions ne ſont pas des expediens… Avez-vous quelqu'un de vos gens ici ? Oui, répondis-je : voudriez-vous [139] que je les renvoyaſſe ?

Eh, mon Dieu, non ! reprit-elle, ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; gardez-vous en bien : mais.... pour quelle heure avez-vous demandé votre Equipage ? pour minuit ? Oui, repris-je. Tant pis, repartit-elle, c'eſt l'heure à laquelle on ſortira de chez moi. Si je ne le faiſois revenir qu'à...... deux heures par exemple, interrompit-elle ; puiſque vous penſiez cela, pourquoi ne me le pas dire ? Cet expedient leve toutes les difficultez, & je vous ſçai gré de l'avoir imaginé. En effet, le pretexte d'attendre vos gens est ſuffiſant pour reſter ; & ſuppoſé que quelqu'un vous offrît de vous ramener, vous ſçauriez vous en diſpenſer apparemment ? Je ne répondis à Madame de Lurſay qu'en lui ſerrant la main avec paſſion, & je ſortis pour donner mes ordres, riant en moi-même de ce qu'elle me [140] faiſoit honneur du ſtratagême qui aſſuroit notre entretien,

pendant qu'elle auroit pû à ſi juſte titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Mme de Lurſay se plaignoit de la migraine ; tout imbecile que j'étois, je ne laiſſai pas de comprendre qu'elle ne feignoit cette indiſpoſition que pour être plutôt en liberté de me parler ; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laiſſer joüir de ce repos dont elle ſembloit avoir beſoin. Malgré toutes les reflexions que je faiſois là-deſſus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me ſentois une ardeur inquiète qui me tourmentoit. Je regardois triſtement Madame de Lurſay comme pour lui demander raiſon du chagrin qu'on nous [141] cauſoit, & elle par les plus tendres souris me faiſoit entendre qu'elle partageoit

mon inquiétude.

Ce moment ſi ardemment ſouhaité vint enfin, on ſe leva, on ſe diſpoſa à partir, je ſortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver perſonne à moi dans l'anti-chambre. Ce que Madame de Lurſay avoit prévû ne manqua pas de m'arriver. On me propoſa de me remener, je remerciai, mais avec un air décontenancé. L'on me preſſoit d'accepter, mon embarras augmentoit, & je crois que faute de ſçavoir que répondre, je me ſerois laiſſé reconduire, ſi Madame de Lurſay fertile en expediens, & dont l'eſprit ne ſe troubloit pas auſſi aiſément que le mien, ne fût venuë à mon ſecours. Ne voyez-vous pas, dit-elle en ſouriant, à ceux qui me tourmentoient le plus [142] poliment du monde, que vous le gêneriez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on ſçache où il veut al-

ler : il a sans doute quelque rendez-vous. mais vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle en ſe tournant vers moi, & quoique j'aye un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce diſcours fut tenu d'un air ſi naturel qu'il étoit impoſſible de n'y être point trompé. Je la remerciai en beguayant. On attribua mon trouble à la plaiſanterie qu'elle m'avoit faite, & après m'avoir raillé bien ou mal ſur ma bonne fortune prétenduë, enfin on nous laiſſa enſemble.

Je ne me vis pas plutôt ſeul avec elle que je fus ſaiſi de la plus horrible peur que j'aye euë de ma vie. Je ne ſçaurois exprimer la révolution qui ſe fit dans tous mes sens. Je tremblois, j'étois interdit. Je [143] n'oſois regarder Madame de Lurſay ; elle s'apperçut aiſément de mon embarras, & me dit, mais du ton le plus doux, de m'aſſeoir

auprès d'elle ſur un ſopha où elle s'étoit miſe ; elle y étoit à demi couchée, ſa tête étoit appuyée ſur des couſſins, & elle s'amuſoit nonchalamment, & d'un air diſtroit à faire des nœuds. De tems en tems elle jettoit les yeux sur moi d'une façon languiſſante, & je ne manquois pas dans l'inſtant de baiſſer reſpectueusement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre par méchanceté que je rompîſſe le ſilence ; enfin je m'y déterminai. Vous faites donc des nœuds, Madame, lui demandai-je d'une voix tremblante ? A cette intereſſante, & ſpirituelle queſtion, Madame de Lurſay me regarda avec étonnement. Quelque idée qu'elle ſe fût faite de ma timidité, & du peu d'uſage que j'avois du monde, [144] il lui parut inconcevable que je ne trouvaſſe que cela à lui dire. Elle ne voulut pas cependant achever de me décourager, & ſans y répondre ; je

ſuis, me dit-elle, fâchée quand j'y ſonge que vous ſoyez reſté ici, & je ne ſçai à present si ce ſtratagême que nous avons d'abord trouvé ſi heureux, fera l'effet que nous avons imaginé. Je n'y vois point d'inconveniens, répondis-je. Pour moi, repartit-elle, je n'en vois qu'un, mais il eſt terrible. Vous m'avez trop parlé tantôt, & je crains qu'on n'oit deviné ce que vous me diſiez. Je voudrois qu'en public vous fuſſiez plus circonſpect. Mais, Madame, repartis-je, il eſt impoſſible qu'on m'ait entendu. Ce ne ſeroit pas une raiſon, répondit-elle, on commence toujours par médire, ſauf après à examiner si l'on a eu de quoi le faire. Je me ſouviens que nous nous ſommes [145] entretenus long-tems & ſur une matiere qui ne laiſſe point un air indifferent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, on cherche à le lui perſuader, & le diſcours ne partît-il

pas du cœur, il anime toujours les yeux. Moi, qui vous examinois, par exemple, il me sembloit que vous aviez plus de feu, plus de tendresse que vous ne croyiez peut-être vous-même ; c'étoit sans que vous le voulûssiez, même sans que la chose vous touchât assez pour qu'elle altérât votre physionomie ; cependant je la trouvois changée. Je crains qu'un jour vous ne soyez trompeur, & je plains d'avance celles à qui vous voudrez plaire. Vous avez un air vrai ; votre expression est passionnée, elle peint le sentiment avec une impétuosité qui entraîne, & je vous avouërai..... Mais non, ajouta t-elle, en s'interrompant, & avec un air [146] confus, il ne me serviroit de rien de vous dire ce que je pense. Parlez, Madame, lui dis-je tendrement ; rendez-moi, s'il se peut, digne de vous plaire. De me plaire, reprit-elle ? Ah ! Meilcour, c'est ce que je ne veux

pas ; & ſuppoſé que vous en ayez eu le deſſein, n'y penſez plus, je vous en conjure ; quelques raiſons que j'aye de fuir l'amour, quelque peu même qu'il ſemble être fait pour moi, peut-être m'y rendriez-vous ſenſible. Ciel ! ajouta-t-elle triſtement, ſerois-je réſervée à ce malheur, & ne l'aurois-je évité juſqu'ici, que pour y tomber plus crüellement ?

Ces paroles de Madame de Lurſay, & le ton dont elle les prononçoit, me jetterent dans un attendriſſement où je ne m'étois jamais trouvé, & qui me pénetra au point que je ne pûs d'abord lui répondre. Pendant le ſilence [147] mutuel où nous reſtâmes quelque tems, elle paroiſſoit plongée dans la rêverie la plus accablante ; elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au ciel, les laiſſoit retomber tendrement sur moi, ſembloit les en arracher avec peine ;

elle ſoupiroit avec violence, & ce déſordre avoit quelque chose de ſi naturel, & de ſi touchant ! elle étoit ſi belle dans cet état, elle me pénetroit de tant de reſpect, que quand je n'aurois pas eu déja le deſir de lui plaire, elle me l'auroit ſûrement fait naître.

Eh ! pourquoi, lui dis-je, d'une voix étouffée, feroit-ce un malheur pour vous ? Pouvez-vous me le demander, reprit-elle ? croyez-vous que je m'aveugle ſur le peu de rapport qu'il y a entre nous ? A preſent que vous me dites que vous m'aimez, vous êtes peut-être ſincere ; mais combien de [148] tems le feriez-vous, & combien ne me puniriez-vous pas d'avoir été trop crédule ? je vous amuſerois, vous me fixeriez. Trop jeune pour vous attacher long-tems, vous vous en prendriez à moi des caprices de votre âge. Moins je vous fournirois de prétextes d'inconſtance, plus je vous de-

viendrois indifferente. Dans les ſoins que je prendrois de vous ramener ; vous verriez moins une Amante ſenſible, qu'une perſonne inſupportable ; vous iriez même juſqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi, & ſi je ne me voyois pas indignement ſacrifiée, ſi vous n'inſtruiſiez pas le Public de ma foibleſſe, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avoüant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lurſay auroit ſans doute parlé plus long-tems sur ce [149] ton tragique, mais elle m'en vit si abbattu, ſi prês d'en verſer des larmes, si déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce ſujet, qu'el|e crut neceſſaire pour me remettre l'eſprit, de me parler avec moins de majeſté.

Au reſte, ajouta-t-elle doucement, ce n'est pas que je vous croye capable d'au-

cun des mauvois procédez que je viens de vous dépeindre, non aſſurément ; mais je vous le répete, je crains votre âge plus encore que le mien ; d'ailleurs vous ne voudrez pas m'aimer à ma fantaiſie : Non, Madame, lui dis-je, je ne me conduirai jamais que par vos volontez. Je ne ſçai pas, reprit-elle en ſouriant, ſi je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'eſt une preuve d'amour que de perdre le reſpect, & c'eſt la plus mauvaiſe façon de penser qu'il y ait au monde : je ne dis pas [150] qu'on ne doive naturellement attendre une récompenſe de ses ſoins ; quelque répugnance que ſente une femme à s'engager trop avant, quand elle eſt une fois perſuadée, elle laiſſe peu de chose à combattre. Quand ſerai-je donc aſſez heureux pour vous perſuader, Madame, lui demandai-je ? Quand ? répondit-elle en riant ; mais vous voyez que je la

ſuis à demi. Je vous laiſſe dire que vous m'aimez, & je vous dis preſque que je vous aime. Vous voyez quelle eſt ma confiance ; je n'ai pas craint de reſter ſeule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me ſemble, des preuves de tendreſſe aſſez fortes, & ſi vous les voyiez telles qu'elles ſont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il est vrai, Madame, repris-je d'un air embaraſſé, mais.... Mais, Meilcour, interrompit-elle, ſçavez-vous bien que [151] ma démarche de ce ſoir eſt très-hazardée, & qu'il faut que je penſe auſſi-bien de vous que je le fois pour m'y être déterminée ? Hazardée, repris-je ? Oui, dit-elle, & je le répete, très-hazardée. Au fonds, si l'on ſcavoit que vous êtes ici de mon conſentement, que j'en ai lié volontairement la partie avec vous, en un mot, que ce n'eſt pas un coup imprévû, que ne ſeroit-on pas en droit

d’en dire ? voyez pourtant le tort qu’on auroit ; car perſonne ne peut être aſſurément plus reſpectueux que vous ; & voilà, ce qu’on ne croit pas, le moyen de tout obtenir. Meilcour, ajouta-t-elle preſſamment, que vous voulez vous faire aimer ! que cet air d’embarras, & d’ingénuité qui me découvre toute la candeur de votre ame, eſt flatteur pour moi !

Ces paroles me sembloient alors trop obligeantes pour n’en devoir [152] pas remercier Madame de Lurſay, & dans le tranſport qu’elles me cauſoient, je pris ſur moi au point que j’oſai me jetter à ſes genoux. Ah Ciel ! m’écriai-je, quoi vous m’aimerez, vous me le direz ! oui, Meilcour, reprit-elle en ſouriant, & en me tendant la main : oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde ; ſerez-vous content ? je ne lui répondis qu’en ſerrant avec ardeur la main

que je lui avois ſaisie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lurſay, & parut la troubler ; elle ſoupira, je ſoupirois aussi. Nous fumes quelque tems ſans nous parler. Je ceſſois un inſtant de baiſer ſa main, pour la regarder. Je trouvois dans ſes yeux une expreſſion dont j'étois ſaiſi ſans la bien connoître ; ils étoient ſi vifs, ſi touchans ! j'y liſois tant d'amour que, ſûr qu'elle me pardonneroit mon audace, [153] j'oſai encore lui baiſer la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever ? quelles ſont donc ces folies ? levez-vous, je le veux. Ah, Madame ! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplû ? Eh ! vous fais-je des reproches, répondit-elle languiſſamment ? Non, vous ne me déplaiſez pas, mais reprenez votre place, ou, pour mieux dire, partez, je viens d'entendre votre ca-

roſſe, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, ſi vous voulez, on vous verra ; si je ſors, ce ne ſera que tard. Adieu, ajouta-t-elle en riant de ce que je retenois éternellement ſa main, je veux abſolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'effraye, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me juſtifier. Je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lurſay. En [154] me preſſant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéie : je lui ſoutins qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon caroſſe. Mais quand cela ſeroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous reſtiez ici davantage. Ne nous ſommes-nous pas tout dit ? Il me ſemble que non, repris-je en ſoupirant, & ſi je garde quelquefois le ſilence auprès de vous, c'eſt bien moins parce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté

que je trouve à vous exprimer tout ce que je penſe. Voilà, me dit-elle, en ſe remettant sur le ſopha une timidité dont je veux vous corriger ; il faut toujours la diſtinguer du reſpect ; l'un eſt convenable, & l'autre eſt ridicule. Par exemple, nous sommes ſeuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne : plus la liberté que je ſemble [155] donner à vos deſirs est grande, plus vous êtes eſtimable de ne point chercher à en abuſer. Vous êtes peut-être le ſeul au monde que je connoiſſe capable de ce procedé. Auſſi la répugnance que je me ſuis toujours ſentie pour ce que je fais aujourd'hui, ceſſe-t-elle. Je puis me flatter enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenuë dont je vous louë vient du reſpect ; car ſi vous n'étiez que timide, j'en aurois aſſez fait pour que vous ne le ſuſſiez plus. Vous

ne me répondez rien ? c'est que je sens, Madame, repris-je, que vous avez raison, & que je voudrois que vous euſſiez tort.

Il n'eſt pas hors de propos de faire remarquer que quand elle s'étoit remiſe ſur le ſopha, je m'étois rejetté à ſes pieds ; qu'alors elle m'avoit laiſſé appuyer les coudes ſur ſes genoux, que [156] d'une main elle badinoit avec mes cheveux, & qu'elle permettoit que je lui ſerraſſe ou baiſaſſe l'autre, car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah ! si j'étois ſûre, s'écria-t-elle, que vous ne fuſſiez pas inconſtant, ou indiſcret, ajouta-t-elle, en baiſſant la voix !

Loin de répondre comme je l'aurois dû, je ſentis si peu la force de cette exclamation, je connoiſſois ſi peu le prix de ce que Madame de Lurſay faiſoit pour moi, que je m'amuſai à lui jurer une fidelité éternelle. Le feu que je voyois dans ſes yeux, & qui

auroit été pour tout autre, un coup de lumiere ; ſon trouble, l'alteration de ſa voix, ſes ſoupirs doux & fréquens, tout ajoutoit à l'occaſion & rien ne me la fit comprendre. Je crus même qu'elle ne ſe livroit tant à moi que parce qu'elle [157] étoit ſûre de mon reſpect, & qu'un moment d'audace ne me ſeroit jamais pardonné ; qu'elle étoit une de ces femmes avec leſquelles il faut tout attendre, & pour qui le moment n'eſt redoutable que quand elles le veulent : je me fis enfin, tant & de ſi fortes illuſions, qu'elles prévalurent ſur mes deſirs, & ſur l'envie que la délicate Madame de Lurſay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à ſe reprocher de ne s'être pas aſſez fait entendre, plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une ſombre rêverie, & je l'aurois tourmentée juſqu'au jour de mes proteſtations d'amour, & ſurtout de reſpect, ſi

ennuyée enfin de la ſituation ridicule où je la mettois, elle ne m'eut réïteré, & très-fortement qu'il étoit tems que je me retiraſſe : elle jugea en perſonne ſenſée qu'il ne lui reſtoit plus rien dans cet inſtant à eſperer [158] de moi. Quelque répugnance que je montraſſe pour lui obéïr, je ne pus rien gagner ſur elle, & nous nous ſéparâmes, elle étonnée ſans doute qu'on pût pouſſer auſſi loin la ſtupidité, & moi perſuadé qu'il me faudroit au moins ſix rendez-vous, avant que de sçavoir encore à quoi m'en tenir. Il me ſembla même qu'en me quittant, elle m'avoit regardé avec froideur, & je crus qu'elle n'étoit cauſée que par les licences où je m'étois laiſſé emporter avec elle.

Je ne me vis pas plutôt rendu à moi même, que ma confuſion ſe diſſipant, je jugeai de ce qui venoit de se paſſer, differemment que je n'avois fait dans le tems de

l'action même. Plus je me rappellois les difcours, & les façons de Madame de Lurſay, plus j'y trouvois de quoi douter que mon reſpect eût été ſi bien placé que je l'avois crû, & que ſi le ſecond [159] rendez-vous vous se paſſoit comme le premier, elle eût la complaiſance de m'en accorder un troiſiéme, toute Dame à ſentiment qu'elle étoit. Je n'imaginois pas à la vérité qu'en la preſſant davantage, j'euſſe remporté la victoire, mais que du moins je me la ſerois préparée. Mais auſſi, c'étoit ſa faute. Sçavois-je moi, que toute femme qui en pareille occaſion, parle de ſa vertu, s'en pare moins pour vous ôter l'eſpoir du triomphe, que pour vous le faire paroître plus grand ? A quoi bon toutes ces fineſſes de Madame de Lurſay ? il devoit être décidé que je les prendrois pour bonnes, fuſſent-elles cent fois plus groſſieres ; & il n'eſt avantageux aux

femmes de s'en ſervir qu'avec ceux à qui elles n'en impoſent point. Ma vertu ! votre reſpect ! mots bien choiſis pour un tête à tête, ſurtout quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y ſont [160] déplacez, & qu'on ne ſçoit point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réuſſite de celui-ci, & la fermeté que je me propoſois d'avoir dans les autres, mon inconnuë revint m'occuper ; mais les idées de plaiſir que Madame de Lurſay m'avoit offertes, les chaînes mêmes dont je venois de me lier avec elle, l'impoſſibilité que je prévoyois à me faire aimer de cette inconnue ; impoſſibilité, dont, pour me juſtifier à moi-même mes inégalitez, je m'effrayois encore plus dans ce moment, & l'indifference que ce jour-là même, elle m'avoit témoignée, me la rendirent moins chere. Je ſentois que, ſûr

d'être aimé d'elle, j'aurois aiſément ſacrifié Madame de Lurſay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me diſſimuler qu'en me [161] voyant, elle avoit détourné les yeux, qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux que l'on prend à l'aſpect d'un objet qui choque, & après un examen réïteré de mes charmes, de profondes réflexions ſur ce que j'avois lieu d'en attendre, & le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit, ſi, comme cela me paroiſſoit visible, mon inconnuë ne m'aimoit pas, que Germeüil l'eût prévenuë contre moi, ou qu'elle eût une antipathie ſecrette pour les jolies figures. J'aurois peut-être préſumé de la mienne un peu moins dans un autre tems, mais Madame de Lurſay, épriſe pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'eſtime pour ma perſonne. Je ne pouvois pen-

ſer qu'une femme auſſi peu ſuſceptible me trouvât dangereux, ſi en effet je ne l'étois tas, & que l'on fît une ſi violente [162] impreſſion sans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je ſuppoſois à l'inconnuë pour moi, je ſentois qu'elle m'intereſſoit encore, mais j'attribuois le trouble dont mon cœur étoit tourmenté, à un reſte d'impreſſion trop vive d'abord pour être ſi promptement effacée, & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lurſay, & l'idée de mon bonheur prochain avoient de plus puiſſant, & de plus doux.

Je me diſpoſois le lendemain à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour lorſqu'on lui annonça le Comte de Verſac ; elle me parut fâchée de cette viſite ; il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus ; aussi venoit-il très-rare-

ment chez elle. La même raiſon qui faiſoit qu'il ne convenoit pas à ma mere, faiſoit en même tems qu'elle ne pouvoit lui convenir. [163] Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maisons, & moi allant peu à la Cour où Verſac étoit preſque toujours, nous nous connoiſſions fort peu.

Verſac, de qui j'aurai beaucoup à parler dans la ſuite de ces Memoires, joignoit à la plus haute naiſſance, l'eſprit le plus agréable, & la figure la plus ſéduiſante. Adoré de toutes les femmes qu'il trompoit, & déchiroit ſans ceſſe ; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux petit Maître qu'on eût jamais vû, & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur ſoient : quoiqu'il en puiſſe être, elles l'avoient mis à la mode dès l'inſtant qu'il étoit entré dans le monde, & il

étoit depuis dix ans en poſſeſſion de vaincre les plus inſenſibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les [164] Amans les plus accréditez ; ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réuſſir, il avoit toujours ſçû tourner les choſes si bien à son avantage, que la Dame n'en paſſoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaiſant de ſang froid, & toujours agréable, ſoit par le fonds des choſes, ſoit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres, & perſonne ne rediſoit comme lui, ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit compoſé les graces de ſa perſonne comme celles de ſon eſprit, & ſçavoit ſe donner de ces agrémens ſinguliers qu'on ne peut ni attraper, ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne vou-

luſſent l'imiter, & parmi ceux-là, aucun qui n'en devînt plus déſagréable ; il [165] ſembloit que cette heureuse impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pû faire qu'à lui. Perſonne ne pouvoit lui reſſembler ; & moi-même, qui ai depuis marché ſi avantageuſement ſur ſes traces, & qui parvins enfin à mettre la Cour, & Paris entre nous deux, je me ſuis vû longtems au nombre de ces copies gauches & contraintes qui, ſans poſſeder aucune de ſes graces, ne faiſoient que défigurer ſes défauts, & les ajouter aux leurs. Vétu ſuperbement, il l'étoit toujours avec goût & avec nobleſſe, & il avoit l'air Seigneur, même lorsqu'il l'affectoit le plus.

Verſac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plû beaucoup. Je ne le voyois jamais ſans l'étudier, & ſans chercher à me rendre propres, ces airs faſtueux que j'admirois

tant en lui. Madame de Meilcour qui, ſimple & ſans art, trouvoit ridicule tout ce qui [166] n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Verſac, & en avoit frémi. Par cette raiſon, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractere de Verſac, elle ne le ſouffroit qu'impatiemment, mais les égards qu'on ſe doit dans le monde, & qui, entre perſonnes d'un rang diſtingué, s'obſervent avec une extrême exactitude, l'obligeoient de ſe contraindre. Il entra avec fracas, fit à Madame de Meilcour une réverence diſtraite, à moi, une moins ménagée encore, parla un peu de choſes indifferentes, & se mit après à médire de tant de monde, que ma mere ne pût s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre pour la déchirer perpétüellement. Eh parbleu, Madame, répondit-il, que ne me demandez-

vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être [167] perpétüellement déchiré ? On m'accable, continua-t-il, on me vexe que c'eſt une choſe étrange, on m'excede de calomnies, on me trouve des ridicules comme ſi l'on n'en avoit pas, & que moi, moi, je ne duſſe point les voir : mais à propos, y a-t-il long-tems que vous n'avez vû la bonne Comteſſe ? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'eſt qu'on ne la voit plus, reprit-il, j'en ſuis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction ! Se ſeroit-elle jettée dans la dévotion, repartit ma mere ? Vraiſemblablement, reprit-il, elle en viendra là ; elle eſt pénetrée de la plus auguſte douleur ; elle vient de perdre le petit Marquis qui lui a fait la plus condamnable infidélité que de memoire d'homme on ait imaginée. Comme ce n'eſt pas la premiere fois qu'elle est quittée, on pour-

roit croire qu'elle ſe conſoleroit de celle-ci [168] comme des autres, car l'habitude au malheur le fait moins vif, sans un accident qui rend cet abandon-ci extraordinaire : & c'eſt, demanda Madame de Meilcour ? C'eſt, repartit-il, mais comment le croirez-vous de la perſonne de la Cour la plus prévoyante, la mieux rangée ? c'eſt qu'elle n'avoit que celui-là ! Pour rétablir ſa réputation, elle s'étoit fait une affaire de ſentiment, mais il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoute ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt que l'infidelle a voulu ſe réſerver le plaiſir noir, barbare de n'avoir pas de ſucceſſeur, & qu'il la peint ſi bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit jours qu'elle eſt ſi fatalement délaiſſée ; il ne s'eſt pas préſenté à elle la plus mince conſolation. Vous conviendrez que cela eſt douloureux, mais au plus douloureux ! Je ne crois pas, répon-

dit ma mère, un mot de [169] toute cette avanture. Comment, dit Verſac, c'est un fait public ? Pourriez-vous me ſoupçonner de la prêter à la Comteſſe qui eſt une des femmes du monde pour qui j'ai la plus grande conſideration, & que je tiens en eſtime particuliere. Ce que je vous dis eſt auſſi prouvé qu'il l'eſt, qu'elle & la divine Lurſay ont mis du blanc toute leur vie. Je penſai frémir en entendant Verſac parler si injurieuſement d'une perſonne, pour qui j'avois le plus grand reſpect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calomnie, répondit Madame de Meilcour, jamais Madame de Lurſay n'a mis de blanc ; oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'Amans. Des Amans, Madame de Lurſay ! penſai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, pourſuivit Verſac, qu'on ne la connoît point ? Ne ſçait-on pas qu'il y a cinquante ans au moins [170] qu'elle a le cœur

fort tendre ? Cela n'étoit-il pas décidé avant même qu'elle épouſât cet infortuné Lurſay, qui, par parenthêſe, étoit bien le plus ſot Marquis de France ? Ignore-t-on qu'il la ſurprit un jour avec D.... le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troiſiéme, & qu'enfin ennuyé de toutes ces ſurprïſes qui ne finiſſoient pas, il mourut pour ne pas avoir le déplaiſir de retomber dans cet inconvénient ? N'a-t-on pas vû commencer cette haute pruderie dans laquelle elle est aujourd'hui ? Cela empêche-t-il que tels & tels (il en nomma cinq ou ſix) ne lui doivent leur éducation, que moi qui vous parle, je ne lui aye refuſé la mienne, & que peut-être elle ne poſtule actuellement celle de Monſieur, ajouta-t-il en me montrant. Cette apoſtrophe me fit rougir au point que pour peu qu'il m'eût regardé, il ſe feroit ſûrement mis au fait de l'interêt [171] que je

prenois à ſes diſcours.

Penſe-t-elle, continua-t-il, avec ſon Platon qu'elle n'entend, ni ne ſuit, nous en impoſer ſur les rendez-vous obſcurs qu'elle donne, & que nous ſoyons là-deſſus auſſi dupes que les jeunes gens qui ne connoiſſant ni la nature, ni le nombre de ſes avantures, croyent adorer en elle, la plus reſpectable des Déeſſes, & ſoumettre un cœur qu'avant eux, perſonne n'avoit ſurpris ?

Ce portroit ſi vrai de ma ſituation, diſſipa entièrement le doute où j'avois été juſques-là ſur les diſcours de Verſac. Je reconnus en rougiſſant combien j'avois été trompé, & ſans imaginer encore comment je pourrois punir Madame de Lurſay de l'eſtime qu'elle m'avoit donnée pour elle, je réſolus fermement de le faire. Si je m'étois rendu juſtice, j'aurois ſenti que je ne devois qu'à [172] moi-même le piége dans le-

quel j'étois tombé : que le manége de Madame de Lurſay étoit celui de toutes les femmes ; & qu'en un mot, il y avoit moins de fauſſeté dans son procedé, que de ſottiſe dans le mien. Mais cette réflexion étoit ou trop mortifiante, ou trop au-deſſus de moi, pour que je la fiſſe. Comment ! me diſois-je à moi-même, m'aſſurer que jamais elle n'a aimé que moi ? abuſer auſſi indignement de ma crédulité ! Pendant que je m'occupois ſi déſagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Verſac attribuoit à Madame de Lurſay fût vrai, lui demanda, pourquoi paroiſſant de ses amis, il se déchaînoit contr'elle à ce point-là. C'eſt, répondit-il, par eſprit de justice ; c'eſt que je ne ſçaurois ſupporter ces femmes hipocrites qui, plongées dans les déreglemens qu'elles blâment [173] dans les autres, parlent ſans ceſſe de leur vertu, & veulent

en impoſer au Public. J'eſtime cent fois plus une femme galante qui l'eſt de bonne foi, je lui trouve un vice de moins ; d'ailleurs, puiſqu'il faut tout vous dire, cette Lurſay vient de me jouer le tour le plus ſanglant, de me faire la plus abominable tracaſſerie que l'on puiſſe imaginer. Vous connoiſſez Madame de..... cela fait le plus joli ſujet à former ! je m'étois préſenté, on m'avoit reçû, j'étois écouté convenablement, enfin, je perſuadois : n'est-elle pas venuë mettre des ſcrupules, des craintes dans l'eſprit de cette jeune perſonne ? lui dire qu'elle ſe perdoit de me voir, que j'étois inconſtant, indiſcret ; enfin elle lui a fait une ſi étrange peur de moi que nous en avons été brouillez trois jours, & que je n'ai mon rappel que de ce matin. [174] Penſez-vous de bonne foi que cela ſe pardonne ?

Verſac, après quelques-autres propos

qui, tous m'animoient de plus en plus contre Madame de Lurſay, ſortit. Madame de Meilcour qui, ſans deviner la ſorte d'intérêt que j'y pouvois prendre, avoit remarqué que ce que j'avois entendu, m'avoit fait impreſſion, chercha à me diſſuader ; mais elle ne gagna rien sur moi, & je courus chez Madame de Lurſay, dans l'intention de me vanger par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule reſpect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la premiere Partie.

Deuxième partie

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.

J'Etois forti de chez moi, réfolu de ne rien épargner à Madame de Lurfay du mépris [2] qu'à mon fens elle méritoit ; je ne voulois pas même m'en tenir à une explication particuliére qui ne l'auroit mortifiée que pour le moment, & je croyois ne pouvoir me bien vanger d'elle, qu'en lui faifant une de ces fcênes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débuter dans le monde d'une façon brillante, je ne laiſſois pas de ſentir que je l'exécuterois difficilement ; je n'étois pas d'ailleurs aſſez mal né pour qu'il me reſtât long-temps dans l'eſprit. Je conſiderai encore que pour faire réüſſir une auſſi cruelle impertinence, il me falloit un mérite ſupérieur, ou du moins une réputation établie comme celle de Verſac.

J'en revins donc à prendre [3] avec moi d'autres arrangemens plus faciles, & en même temps plus flatteurs. Je réſolus de ne rien témoigner à Madame de Lurſay du reſſentiment que j'avois contr'elle, de profiter de ſa tendreſſe pour moi, & de lui marquer après par l'inconſtance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonnes fortunes ont imaginé de plus mauvois en

procedés, tout le mépris qu'elle m'inſpiroit. Cette ſcélérate idée me parut la plus agréable, & la plus ſûre, & je m'y fixai. J'entrai chez elle, comblé de joye d'avoir pû trouver une ſi belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'inſtant même.

Je comptois, & avec quelque raiſon, ce me ſemble, que Madame de Lurſay ſeroit ſeule ; mais, ſoit que ma façon de me comporter dans les rendez-vous [4] lui eût déplu, ſoit qu'elle eüt voulû me les faire déſirer, elle avoit décidé que je ſerois en proye à tous les importuns que mon deſtin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas ſans une extrême ſurpriſe que je vis dans la cour le caroſſe de Verſac, je devois ſi peu m'attendre à cet évenement, que je ne pus d'abord me perſuader ce que je voyois, la choſe cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M.

le Comte, qui plûtôt étendu dans un grand fauteüil qu'il n'y étoit aſſis, étaloit faſtueuſement devant Madame de Lurſay, ſa magnificence, & ſes graces, & lui parloit du ton le plus inſolent, & de l'air le plus familier.

Pour mieux en impoſer à Verſac, elle me reçut avec une extrême froideur, mais je dûs [5] m'apperçevoir au ſouris malin que ma préſence lui arracha qu'il pénétroit le motif de ma viſite. Je m'aſſis avec cet air décontenancé qui me quittoit rarement, & qu'alors ſa vûë augmentoit ; pour lui, il ſe dérangea peu & continuant ſon diſcours.

Vous avez raiſon, Marquiſe, dit-il, de l'amour, il n'y en a plus, & je ne ſçais, après tout, s'il en faut tant regretter la perte. Une grande paſſion eſt ſans doute quelque choſe de fort reſpectable ; mais à quoi cela mene-t'il ? qu'à s'ennuyer long-temps l'un avec l'autre ? Je tiens qu'il ne faut jamais gêner

le cœur. Je n'ai moi qui vous parle, jamais tant de beſoin de changer, que lorſque je vois qu'on prend des meſures pour me retenir. Oh ! je le crois, répondit Madame de Lurſay ; mais quel parti prendriez [6] vous, ſi vous voyez qu'on voulût vous être infidelle ? J'en changerois beaucoup plus vîte. C'eſt aſſûrément, reprit-t'elle, un aimable cœur que le vôtre. Eh ! Madame, répondit-il, je n'ai là-deſſus rien de ſingulier ; comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaiſir, fixez-le toûjours auprès du même objet, nous y ſerons fixés auſſi. Voyez-vous, Marquiſe, il n'y a perſonne qui voulût s'engager même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit queſtion de lui être éternellement attaché. Loin de ſe le propoſer l'un à l'autre, c'eſt une idée qu'on écarte le plus qu'on peut, (du moins quand on eſt ſage,) on ſe dit bien qu'on s'aimera toûjours, mais il eſt

tant d'exemples du contraire que cela n'effraye pas ; ce n'eſt qu'un [7] propos galant, qui n'a que force de madrigal, & qui eſt compté pour rien quand on veut ſe donner le plaiſir de l'inconſtance. Une choſe qui me ſurprendra toûjours, repliqua-'elle, c'eſt qu'avec ces ſentimens que vous diſſimulés fort peu, vos perpetuelles trahiſons, l'indécence avec laquelle vous conduiſés, & rompez une intrigue, il y oit des femmes aſſez inſenſées pour vous trouver aimable. Eh bien, dit froidement Verſac, ce ne ſeroit pas de cela que je ſerois ſurpris, moy, mais je le ſerois beaucoup ſi elles ne nous aimoient pas par des deffauts que nous n'avons preſque toûjours que par égard pour elles : nous ſommes inconſtants (dites vous) ſont-elles fidelles ? vous prétendés que nous rompons indécemment, c'eſt ce dont je ne me ſuis pas [8] encore aperçu ; il me ſemble que

l'on ſe quitte auſſi décemment, qu'on s'eſt pris ; ſi les choſes ſont du bruit, ce n'eſt pas toûjours notre faute. Ce ſera celle des femmes apparemment, reprit Madame de Lurſay. Sans doute, Madame, répondit-il, s'il y a quelques femmes qui ſouhaitent que les ſoibleſſes de leur cœur ſoient à jamais ignorées, combien n'en eſt-il pas n'aiment que pour qu'on le ſçache, & qui prennent ſoin elles-mêmes d'en inſtruire le Public ? mais reprit-elle, Madame de * * * qui vous aimoit ſi tendrement, & qui deſiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en ſçut rien, fut-ce-elle qui ſe perdit ? lequel de vous deux, en parla le plus ? ni elle, ni moi, réprit-il, & tous deux enſemble ; elle craignoit l'éclat, & je m'etois prêté fort ſenſément aux [9] raiſons qu'elle avoit de le craindre ; mais, voulés vous que je diſe ? il eſt des yeux qu'on ne trompe pas, le Public vit malgré nous

que nous nous aimions, auſſi indiſcret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vû ; j'eus beau vouloir ſauver les bienſéances, me ſacrifier, on me crût amoureux parce qu'en éffet je l'étois, & il en arrive ainſi des engagemens qu'on diſſimule le mieux ; je crois toujours que vous vous trompés, répliqua-t-elle, j'ai des exemples contre ce que vous avancés ; idée fauſſe, reprit Verſac, une femme croit ſouvent qu'on ignore ce qu'elle fait, parce qu'on a la politeſſe de ne pas marquer devant elle qu'on a penétré ſes ſentimens, mais Dieu ſçoit combien de propos ſe tiennent ſur ces petits commerces tendres ſi ſcrupuleuſement [10] voilés, & ſi parfaitement connus ; je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre, & cependant rien ne m'échape ; eh oüi, dit Madame de Lurſay d'un ton moqueur, je le croirois bien ! Eh mon Dieu Marquiſe,

répondit-il, ſi vous ſçaviés tout ce que je vois, vous penſeriés mieux de ma penétration ; par exemple j'étois il n'y a pas longtems avec une de ces femmes raiſonnables, de ces femmes adroites dont les penchans ſont enſevelis ſous l'air le plus reſervé, qui ſemblent avoir ſubſtitué aux déreglemens de leur jeuneſſe, de la ſageſſe, & de la vertu ; vous concevez, ajoûta-t-il, qu'il y a de ces femmes là ; eh bien j'étois ſeule [*sic*] avec une prude de cette eſpece ; l'Amant arriva, l'on le reçut froidement, à peine voulût-on le traiter comme [11] connoiſſance, mais pourtant, les yeux parlerent, malgré qu'on en eut, la voix s'adoucit, le petit homme fort neuf encore, fut embaraſſé de la ſituation, & moi à qui rien n'échapa, je ſortis le plutôt que je pûs, pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles, qui me jetterent dans le dernier embaras, & qui mal-

gré la grande preſence d'eſprit de Madame de Lurſay, ne laiſſoient pas auſſi de l'inquieter, il ſe leva en effet, & voulut ſortir : ah Comte ! s'écria Madame de Lurſay, quelle cruauté ! quoy vous partés, il y a mille ans que je ne vous ai vû ! vous reſterés. Ah pour à preſent je ne puis, dit Verſac, vous ne ſçauriés imaginer tout ce que j'ai à faire, cela ne ſe comprend pas, la tête m'en tourne, mais [12] ſi vous reſtés chez vous ce ſoir, & que vous vouliez de moi, fût-ce au préjudice de toute la terre, je ſuis à vous. Madame de Lurſay y conſentit avec autant de joye, que ſi elle ne l'eut pas deteſté, & il ſortit.

Voilà bien, me dit-elle, dès que nous fûmes ſeuls, le fat le plus dangereux, l'eſprit le plus mal tourné, & l'eſpece la plus incommode, qu'il y oit à la Cour ! pourquoi ſi vous le connoiſſés ſur ce ton-là, repris-je, le voiés vous ? ah pourquoi, repondit-

elle, c'eſt que ſi l'on ne voyoit que les gens qu'on eſtime, on ne verroit perſonne ; que moins ceux du caractere de Verſac ſont aimables dans la ſociété, plus il faut les y ménager : quelqu'amitié que vous leur marquiez, ils vous déchirent, mais ſi vous rompiez bruſquement avec eux, ils vous [13] déchireroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui, calomnie toute la terre, ſans pudeur, & ſans ménagement, vingt femmes plus étourdies, plus décriées, plus mépriſables encore qu'il ne l'eſt peut-être, l'ont mis à la mode : il parle un jargon qui éblouït, il a ſçû joindre au frivole du petit maître, le ton déciſif du pédant, il ne ſe connoît à rien & juge de tout ; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'eſprit, il a perſuadé qu'il en avoit, ſa méchanceté le fait craindre, & parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit :

Quelque vivacité que Madame de Lurſay employât à me peindre Verſac ſi déſavantageuſement, elle ne me perſuada pas que ce portroit pût lui reſſembler ; Verſac étoit pour moi le premier des hommes [14] & je n'attribuai qu'au dépit de l'avoir manqué, tout le mal qu'elle m'en diſoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en ſentir redoubler mon mépris pour elle, cependant nous étions ſeuls, elle étoit belle, & je la ſçavois ſenſible. Elle ne m'inſpiroit plus ni paſſion, ni reſpect, je ne la craignois plus, mais je ne l'en deſirai que davantage ; je me redis, pour m'animer, tout ce que Verſac m'avoit appris, je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi, & plus je rougiſſois du perſonnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le ridicule que je m'étois donné moi même ; en achevant le

panégyrique de Verſac, elle ſe mit à me regarder d'un air ſi particulier, [15] elle avoit quelque choſe de ſi tendre dans les yeux que quand je n'aurois pas brûlé du deſir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bientôt combien peu ſa conquête étoit flatteuſe ; j'étois trop jeune pour m'occuper longtems de cette idée ; à l'âge que j'avois alors, le préjugé ne tient pas contre l'occaſion, & d'ailleurs, pour ce que je ſouhaitois d'elle, il importoit aſſez peu que je l'eſtimaſſe.

Je m'approchai d'elle ſans lui rien dire, & je lui baiſai la main, mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes eſperances. Eh bien ! me demanda-t'elle en ſoûriant, ſerez-vous aujourd'hui plus ſage que vous n'étiez hier ? je le crois, lui répondis-je d'un ton ferme, les momens que vous voulez bien m'accorder ſont trop précieux pour

n'en [16] pas faire uſage, & je ſens que vous ne devez pas être contente de celui que j'en ai fait juſques à preſent : que ſignifie donc ce diſcours, dit-elle en affectant de la ſurpriſe ? que je pretends, (repris-je) que vous m'aimiez, que vous me le diſiez, que vous me le prouviez enfin. Je prononçai ces paroles avec une intrepidité dont la veille, elle ne m'auroit pas ſoupçonné, & qui lui parut ſi peu dans mon caractère, qu'elle ne ſongea ſeulement pas à s'en choquer ; elle ne me répondit que par un ſouris mepriſant, qui me fit ſentir le peu de cas qu'elle faiſoit de mes prétentions, & combien elle me croyoit incapable de les ſoutenir ; on ſe pique à moins. Je devins tout d'un coup ſi familier que Madame de Lurſay en fut étourdie, & au point que je n'eus [17] d'abord à combattre qu'une aſſez foible réſiſtance. Elle s'apperçut avec étonnement qu'elle ne m'impoſoit

plus, & peut être ſi j'avois aidé au moment ne l'auroit elle pas reculé ; mais au milieu de ces emportemens que l'amour ſeul peut autoriſer, j'étois ſi peu ſûr de vaincre, j'apportois ſi peu de tendreſſe, qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente ; cette façon trop déterminée me nuiſit ſans doute, ſes yeux s'armerent d'un courroux veritable, mais rien ne me contenoit, & perſuadé qu'interieurement, elle ſouhaitoit d'être vaincuë, en demandant pardon, je continuois d'offenſer : cependant je ne pus rien obtenir, ſoit que Madame de Lurſay ne voûlut pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas aſſez décent pour elle, ſoit [18] que le peu d'uſage que j'avois des femmes, ne me rendît pas auſſi dangereux qu'il auroit fallu l'être.

Honteux d'une entrepriſe qui m'avoit ſi mal réuſſi, je laiſſai Madame de Lurſay, fort

embaraſſée de ce que je prevoyois qu'elle alloit me dire ; je crois qu'elle étoit en peine auſſi de la façon dont elle devoit agir dans une circonſtance ſi delicate, me montrer trop d'indulgence que n'en penſerois-je pas ? affecter trop de colere, je pouvois en être decouragé, & il étoit à craindre que pour les ſuites, cela ne tirât à conſéquence. Elle demeura quelque tems rêveuſe, & ſans parler ; je l'imitois. Un homme un peu au fait du monde, auroit dit ſur ce qui venoit de ſe paſſer, mille jolies choſes qui aident une femme en pareil cas, mais [19] je n'en ſçavois aucune, & il falloit que Madame de Lurſay tirât tout de ſon propre fonds, ou qu'elle ſe réſolût à ne me parler jamais, elle prit enfin ſon parti, ce fut de me témoigner avec tendreſſe, & dignité qu'elle trouvoit mes procédés extrêmement ridicules : je m'excuſai ſur l'amour, elle me ſou-

tint qu'il ne ne conduit pas à perdre le refpect ; très refpectueufement, je l'affurai du contraire, elle pouffa la difpute là-deffus, à force de differter, nous perdîmes le fonds de la queftion, je la terminai en lui baifant la main qu'elle me tendit, en m'affurant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu, jufques dans fa colere même j'avois vû l'excès de fa facilité ; ma vengeance n'étoit [20] que differee, & affez mal à propos, je ne crus pas devoir trop en preffer les inftans. Nous étions rétombés dans le filence, Madame de Lurfay qui s'étoit conduite fur mon premier emportement en perfonne fenfée, étoit en droit d'en efperer un fecond, & fembloit s'y attendre : elle ne fçavoit qui m'avoit fourni les lumieres qui l'avoient étonnée, & en fe flatant peut être que je ne les devois

qu'à l'amour elle dût ſans doute être ſurpriſe de les trouver auſſi bornées, elle crut, toutes reflexions faites qu'il ſeroit convenable de m'aider des ſiennes, & reprenant la converſation que nous venions de finir, elle me demanda, mais avec une douceur extrême, pourquoi j'avois paſſé de beaucoup de reſpect, même d'un reſpect trop timide, à une familiarité deſobligeante ; car [21] enfin, ajoûta-t-elle, je conçois qu'il y a des femmes auprès deſquelles, l'homme du monde le moins aimable n'a beſoin que de leurs propres deſirs, & pour qui tout eſt moment & danger : qu'on manque à celles-là je n'en ſuis point étonnée, mais j'oſe dire que je ne ſuis point dans ce cas, je dois me croire par ma façon de penſer, & de vivre à l'abri de certaines entrepriſes, cependant vous voyés ce qui m'arrive.

Outré d'une auſſi impudente hypocriſie,

car je ne voulus jamais croire que Verſac eut pû me tromper ; d'abord je ne répondis rien, je ne pouvois marquer à Madame de Lurſay tout le mépris qu'elle m'inſpiroit, & lui répeter les diſcours ſur leſquels il étoit fondé, ſans qu'elle ſe crût obligée de me rendre toute la bonne opinion [22] que j'avois eue d'elle, & je me mettois par là peut-être dans l'impoſſibilité d'en triompher jamais.

Vous ne repondez rien, reprit-elle, craignez-vous de vous excuſer trop, ou ne daigneriez vous pas le faire ? je ne ſçavois que lui dire, & je rejettai tout encore une fois ſur l'Amour que j'avois pour elle, & ſur les bontés qu'elle m'avoit témoignées : à l'égard de l'amour, reprit-elle, je vous ay, je penſe, déja répondu, que ce n'étoit pas une excuſe légitime : pour les bontés dont vous me parlez, je conviens que j'en ay pour vous, mais il en eſt de plus d'une eſpece, &

je crois que les miennes ne vous mettent en droit de rien ; quand je me ſerois même oubliée au point que vous le ſuppoſez, un Amant délicat, ou ne s'en ſeroit [23] pas ſervi, ou n'en auroit pas abuſé comme vous venez de le faire ; elle ajoüta à cela mille choſes finement penſées, & me fit enfin entre-voir de quelle néceſſité étoient les gradations, ce mot, & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus ; je pris la liberté de le dire à Madame de Lurſay, qui en ſouriant de ma ſimplicité, voulut bien prendre la peine de m'inſtruire, je mettois chaque precepte en pratique à meſure qu'elle me le donnoit, & l'étude importante des gradations auroit pû nous mener fort loin, ſi nous n'euſſions entendu dans l'antichambre un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquois vient annoncer Madame & Mademoiſelle de Théville, je connoiſ-

ſois parfaitement ce nom, Madame de [24] Théville, & ma mere étoient aſſez proches parentes, mais aſſez mal enſemble depuis longtems, & Madame de Théville ayant depuis demeuré preſque toûjours en Province, je ne l'avois jamais vûë, elle entrerent, & ma ſurpriſe fut ſans égale, quand je trouvai dans Mademoiſelle de Théville, cette inconnüe que j'adorois, & à qui je croyois tant d'averſion pour moi, je ne pourrois exprimer que foiblement le déſordre que cette vûë me cauſa, combien d'amour, de tranſports, & de craintes, elle rénouvella dans mon cœur. Madame de Lurſay l'accabloit de careſſes, & je jugeai par le ton qu'elle prit avec Madame de Théville, qu'il y avoit entr'elles une intime amitié ; cela me ſurprenoit d'autant plus que non ſeulement je ne l'avois jamais [25] vûë chez Madame de Lurſay, mais encore que je ne lui en avois

jamais entendu parler. Elle fit des reproches à ſon amie de ce qu'elle avoit été long-tems ſans la voir ; vous devez croire, répondit Madame de Théville, qu'il faut que des affaires très-importantes m'en ayent empêchée ; je ne ſuis reſtée à Paris que peu de tems pendant lequel je vous ai vûë, obligée d'aller à la campagne, je n'en ſuis revenuë que depuis deux jours, & j'y aurois même demeuré plus long-tems, ſi elle avoit moins ennuyé Hortenſe.

Que ne devins-je pas, quand j'appris par les diſcours de Madame de Théville, que le ſeul lieu, où je n'euſſe pas cherché mon inconnuë, étoit celui où je l'aurois rencontrée, & qu'en fuyant opiniâtrement Madame de Lurſay, j'avois perdu toutes les occaſions de [26] m'approcher d'Hortenſe. En faiſant ces triſtes réflexions, je ne ceſſois pas de la regarder ; & d'achever de me perdre

auprès d'elle ; Madame de Lurſay me préſenta, en me nommant, à Madame de Théville, qui me parla obligeamment, quoique d'un air fort ſérieux, qu'elle prit peut-être à propos du froid qui étoit entre elle, & ma mere. Si je ne parus pas lui plaire beaucoup, elle ne fit pas ſur moi non plus une impreſſion fort agréable. C'étoit une femme aſſez belle encore, mais dont la phiſionomie étoit haute, & n'anonçoit pas beaucoup de douceur de caractere. Elle étoit, diſoit-on, fort vertueuſe & d'autant plus reſpectable, qu'elle l'étoit ſans faſte, qu'elle l'avoit toûjours été, & ne croyoit pas pour cela qu'il lui fût permis de médire de [27] perſonne ; mais peu faite pour le monde, & le mépriſant, elle ne ſongeoit pas aſſez à plaire ; on étoit forcé de la reſpecter, on l'admiroit, mais on ne l'aimoit pas. Pour Mademoiſelle de Théville, elle me regarda, à ce

que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis ; il eſt vrai que j'ai penſé depuis qu'il n'étoit pas impoſſible qu'elle n'y eût rien compris, le trouble de mes ſens avoit paſſé juſqu'à mon eſprit, & la confuſion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortenſe me piqua plus que celui de ſa mere. Rêveuſe, & comme embaraſſée de ma préſence, elle ne jettoit ſur moi que des regards triſtes ou diſtraits. Sa mere, & Madame de Lurſay qui ſe parloient, nous laiſſoient en [28] liberté d'en faire autant ; mais je ſentois trop vivement le plaiſir d'être auprès d'elle, pour pouvoir lui parler d'autres choſes que de mon amour, & rien dans cet inſtant n'en pouvoit authoriſer l'aveu. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé aux Thuilleries entre elle, & moi, l'indifférence avec laquelle elle avoit paru me revoir, cette

paſſion ſecrete dont par ſes propres diſcours je la ſoupçonnois, tout contribuoit à me gêner auprès d'elle. Je cherchois vainement à commencer la converſation, la ſombre rêverie dans laquelle je la voyois plongée, augmentoit ma timidité ; quoi me disois-je, j'ai pû penſer que c'étoit moi qui l'avois frapée, j'ai oſé croire que cet inconnu ſi dangereux pour ſon cœur, n'étoit autre que moi ? quelle erreur avec quelle indifférence, quel odieux [29] mépris, ne ſuis-je pas reçu d'elle ? ah ! cet inconnu quel qu'il ſoit, n'ignore plus ſon bonheur, il dit qu'il aime, il s'entend dire qu'il eſt aimé, leurs cœurs unis par les plus tendres plaiſirs, les goûtent ſans contrainte, & moi je nourris dans la douleur une funeſte paſſion privée à jamais de la douceur de l'eſperance ! par quelle cruelle bizarrerie, faut-il que ce moment où elle m'inſpire le plus violent amour, ſoit ce-

lui où naiſſe ſa haine !

Ces affreuſes idées m'accabloient, & ne me guériſſoient pas ; je m'en laiſſois penetrer, lorſqu'on annonça Madame de Senanges ; tout entier à ma triſteſſe, à peine la remarquai-je quand elle entra ; il n'en fut pas d'elle ainſi, elle me ſaiſit d'abord, & ſes yeux s'étoient promenés ſur toute ma perſonne, avant que j'euſſe ſeulement [30] entre-vû la ſienne.

Verſac que je quitte, dit-elle, à Madame de Lurſay, vient de m'apprendre que vous reſtiez chez vous ce ſoir, c'eſt un tems dont je veux profiter, vous le voulez bien, n'eſt-il pas vrai ? ne vous a-t'il pas dit, lui demanda Madame de Lurſay, que je vous faiſois bien des reproches de ce que je ne vous vois jamais ? c'eſt un étourdi, reprit-elle, il ne m'a rien dit de votre part, mais dites moi donc, Reine, ce que vous devenez qu'il n'eſt plus

poſſible de vous trouver nulle part.

Pendant ces complimens auſſi faux que fades, Madame de Senanges me regardoit avec complaiſance ; elle embraſſa Madame de Théville, qu'elle étoit, diſoit-elle, charmée de revoir, & qu'elle gronda de s'être enterrée ſi long-tems dans la [31] Province ; elle loüa les charmes d'Hortenſe ; mais en femme qu'ils ne ſatiſfaiſoient pas ; l'éloge fut court, & ſec, & fait avec un air diſtrait, & orgueilleux. Elle ne me dit rien ſur ma figure, mais elle la regardoit ſans ceſſe, & je crois que ſi elle avoit cru honnête de m'en faire compliment, il auroit été plus ſincere, & plus étendu que celui qu'elle fit à Mademoiſelle de Théville ; en me parlant, elle ne me perdoit pas de vûë, & l'expreſſion qu'elle mettoit dans ſes regards, étoit ſi marquée, que tout ignorant que j'étois encore, il ne me fut pas poſſible de m'y tromper.

Madame de Senanges à qui, comme on le verra dans la ſuite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation, étoit une de ces femmes philoſophes, pour qui le Public n'a jamais rien été. [32] Toujours au deſſus du préjugé, & au-deſſous de tout, plus connuës encore dans le monde par leurs vices que par leur rang, qui n'eſtiment le nom qu'elles portent que parce qu'il ſemble leur permettre les caprices les plus fols, & les fantaiſies les plus baſſes ; s'excuſant toûjours ſur un premier moment, dont elles n'ont jamais ſenti la puiſſance, & qu'elles veulent trouver par tout, ſans caractere comme ſans paſſions, foibles ſans être ſenſibles, cédant ſans ceſſe à l'idée d'un plaiſir qui les fuit toûjours, telles en un mot, qu'on ne peut jamais ni les excuſer, ni les plaindre.

Madame de Senanges avoit été jolie mais ſes traits étoient éffacés, ſes yeux lan-

guiſſans & abbatus, n'avoient plus ni feu, ni brillant. Le fard qui achevoit de fletrir les triſtes reſtes de ſa beauté, ſa parure outrée, ſon [33] maintien immodeſte, ne la rendoient que moins ſupportable ; c'étoit enfin une femme à qui de toutes ſes anciennes graces, il ne reſtoit plus que cette indécence que la jeuneſſe, & les agrémens font pardonner, quoiqu'il deshonore l'un, & l'autre, mais qui dans un âge plus avancé, ne preſente plus aux yeux qu'un tableau de corruption, qu'on ne peut regarder ſans horreur.

A l'égard de l'eſprit, elle en avoit, j'entends de celui qu'on trouve ſi communément dans le monde ; ce n'étoit rien que ce qu'elle disoit ; mais elle ne s'épargnoit rien, méditoit toûjours, & ne penſant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle penſoit. Elle avoit de ces tournures de Cour,

bizarres, negligées, & nouvelles, ou renouvellées : elle les aidoit d'un ton nonchalant, & traîné, [34] pareſſe affectée qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'eſt, à mon ſens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement ; malgré ces rares talens pour le frivole, elle en ſortoit quelquefois, diſſertoit opiniâtrément, & ſans juſteſſe, & ſans connoiſſance, ne laiſſoit pas de juger ; paitrie au reſte de ſentimens, & de probité, & toûjours étonnée à l'excès des déréglemens de ſon ſiécle, ſur leſquels elle gémiſſoit volontiers.

La reſpectable Sénanges, telle que je viens de la dépeindre, fut frappée à ma vûë. Ce moment qui décidoit, chez elle, les grandes paſſions, ce moment malheureux dont elle ne pouvoit jamais ſe ſauver parce que, comme elle le diſoit elle même, il étoit impoſſible d'y réſiſter, l'entraîna, & me la ſoumit. Ce n'eſt pas, elle me [35] l'a avoué

depuis, que j'euſſe bien préciſément tout ce qu'il falloit pour lui plaire, j'étois trop uni dans mes façons, je n'avois ni tons extravagans, ni manieres ridicules ; je paroiſſois ignorer ce que je valois, mais en ſentant tout ce qui me manquoit, elle fut flattée de la gloire de me le faire acquerir, elle ſe mit enfin en tête de me former. Terme à la mode qui couvre bien des idées qu'il ſeroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'eſprit, que ce ſeroit elle qui me formeroit, & malgré ſes mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle, qu'une coquette délâbrée, dont l'impudence même me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modeſtie, que l'on appelle dans le monde, ſottiſe, [36] & mauvaiſe honte, parce que s'ils y étoient encore des vertus, ou des agré-

ments, trop de perſonnes auroient à rougir de ne les point poſſeder.

Je ne ſçois ſi Madame de Senanges s'apperçut que ces regards avides qu'elle jettoit ſur moi, m'embarraſſoient, mais elle ne s'en contraignit pas davantage. Pour que je connuſſe bien tout le prix de ma conquête, elle m'étala toute ſa nonchalance, & toutes ſes graces, & joignit pour m'achever, tous les ridicules de ſa perſonne, à ceux de ſa converſation. Je me reprochai enfin de donner tant d'attention à quelqu'un qui ſe definiſſoit au premier coup d'œil, & quelque froideur que je trouvaſſe dans Melle. de Theville, je cherchai ſa vûë comme le contrepoiſon à celle de Madame de Senanges. Elle [37] l'écoutoit, & je crus remarquer à ſa rougeur, & à ſon air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi : cela ne me ſurprit pas. Je réflechiſſois avec étonnement ſur la diſtance

prodigieuſe qui étoit entre-elle & Madame de Senanges ; ſur ces graces ſi touchantes, ce maintien ſi noble, reſervé ſans contrainte, & qui ſeul l'auroit fait reſpecter : ſur cet eſprit juſte, & précis, ſage dans l'enjoüement, libre dans le ſerieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté, ce que la nature la plus perverſe, & l'art le plus condamnable, peuvent offrir de plus bas, & de plus corrompu.

Madame de Senanges qui pour ſe prouver ſon mérite, penſoit plûtôt au nombre de ſes amants, qu'au tems qu'ils avoient voulu demeurer dans [38] ſes chaines, étoit très-perſuadée que ſes charmes agiſſoient ſur moi comme il lui convenoit, & qu'elle ne s'en retourneroit pas ſans une déclaration en bonne forme.

Cette idée la rendoit d'une guayeté déteſtable, lorſque Verſac que ſon fracas annonçoit de loin, entra, ſuivi du Marquis de

Pranzi, homme à la mode, éléve, & copie éternelle de Verſac. Madame de Lurſay rougit en le voyant, & le reçut d'un air embarraſſé. Verſac qui avoit prévû cette réception, ne fit pas ſemblant d'appercevoir le trouble où la préſence de Pranzi jettoit Madame de Lurſay ; il ne remarqua d'abord que Madame de Senanges, & affectant un air étonné, elle, ici ! s'écria-t'il en regardant Madame de Lurſay, elle, ici ! mais eſt-ce que je me ferois [39] trompé ? que voulez-vous donc dire ? demanda-t'elle : Ah ! rien, répondit Verſac en baiſſant un peu la voix ; c'eſt ſeulement que j'ai cru que quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit intereſt, on n'imaginoit pas de le laiſſer voir à Madame de Senanges ; je ne la crois redoutable ici pour perſonne, repliqua-t-elle, eh oüi ! reprit-il, c'eſt ce qui fait que je me ſuis trompé.

Il auroit ſans doute pouſſé vivement Madame de Lurſay qu'il n'aimoit pas, ſi Mademoiſelle de Théville, qu'alors il enviſagea, ne lui eût donné d'autres idées ; il demeura un inſtant comme éblouï, ſurpris de ce qu'une beauté ſi rare avoit été ſi long-tems cachée pour lui, il la regardoit avec un air d'étonnement, & d'admiration ; il ſalua Madame de Théville, & elle, avec un reſpect [40] qui ne lui étoit pas ordinaire, & après les premieres politeſſes ; quel ange ? quelle divinité eſt donc deſcenduë chez-vous, Madame, demanda-t'il, tout bas à Madame de Lurſay ? quels yeux ! que de Nobleſſe ! que de graces ! & comment avons-nous pû juſques à préſent ignorer ce que Paris a vû de plus beau, & de plus parfait ? Madame de Lurſay lui dit tout bas qui elle étoit ; admirez-la, ſi vous voulez, ajouta-t'elle, mais je ne vous conſeille pas de l'ai-

mer : Eh ! pourquoi, s'il vous plait, repliqua-t'il ? c'eſt que vous pourriez n'y pas reuſſir. Ah parbleu, reprit il, c'eſt ce que je ſuis curieux de voir, & puis reprenant haut la converſation ; Madame, lui dit-il, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvois que je vous aye amené Monſieur de Pranzi, c'eſt une ancienne connoiſſance [41] pour vous, un vieux ami ; l'on revoit ces gens-la avec plaiſir, n'eſt-il pas vrai ? quand on a, pour ainſi dire, vû naître les gens, qu'on les a mis dans le monde, on a beau les perdre de vûë, on s'intereſſe à eux, on eſt toujours charmé de les retrouver ; il me fait honneur, répondit Madame de Lurſay d'un air contraint : eh bien ! reprit Verſac, vous n'imagineriez pas la peine que j'ai euë à le déterminer ; il ne vouloit pas venir, parce que, dit-il, il y a quelques années qu'il ne vous a rendu ſes reſpects : mauvois ſcrupule, car quand

on s'eſt une fois bien connu, l'on ſe met au-deſſus de ces frivoles bienſcéances.

L'air ricaneur, & malin de Verſac, & l'embarras de Madame de Lurſay me ſurprirent d'abord, moi qui n'étois au [42] fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le public avoit donné Pranzi, à Madame de Lurſay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raiſon de ſe deffendre d'avoir jamais pû faire un pareil choix, & ſi l'on peut juger le cœur d'une femme ſur les objets de ſes paſſions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lurſay, & de la rendre à jamais mépriſable que ſon goût pour Monſieur de Pranzi.

C'étoit un homme qui, noble à peine, avoit ſur ſa naiſſance, cette fatuité inſupportable, même dans les perſonnes du plus haut rang, & qui fatiguoit ſans ceſſe de la généalogie la moins longue que l'on connût

à la Cour. Il faiſoit avec cela, ſemblant de ſe croire brave ; ce n'étoit pas cependant, ce ſur quoi [43] il étoit le plus incommode, quelques affaires qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de ſon courage à tout le monde. Né ſans eſprit, comme ſans agrémens, ſans figure, ſans biens, le caprice des femmes & la protection de Verſac, en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignît à ſes autres deffauts, le vice bas de dépouiller celles à qui il inſpiroit du goût. Sot, préſomptueux, impudent, auſſi incapable de bien penſer, que de rougir de penſer mal ; s'il n'avoit pas été un fat, ce qui eſt beaucoup à la verité, on n'auroit jamais ſçu ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Mad. de Lurſay n'auroit pas cherché à enſevelir ſes foibleſſes, ſe ſouvenir que Monſieur de Pranzi lui avoit été

[44] cher. Ce n'étoit peut-être pas ce motif qui lui faifoit fupporter fi impatiemment fa prefence ; mais la mechanceté que Verfac lui faifoit, les difcours qu'il lui avoit tenus l'après-dinée, & les fujets qu'elle lui avoit donnés de fe plaindre d'elle, la faifoient frémir pour le refte de la journée. Elle ne pouvoit pas douter qu'il n'eût pénétré fon amour pour moi, & qu'il ne fût tout occupé du foin d'en inftruire le public, & de la perdre peut-être dans mon efprit. Verfac étoit un de ces hommes à qui l'on ne peut pas plus impofer filence, que leur confier un fecret ; qu'elle s'obfervât, ou non fur fa conduite avec moi, elle fentoit qu'il n'en feroit ni plus trompé, ni plus fage. Cette cruelle fituation la plongeoit dans un chagrin que l'on remarquoit [45] vifiblement, & le difcours de Verfac fur elle, & fur Pranzi, l'avoit jettée dans la dernière confufion. Je

l'en vis rougir ſans y répondre, & je conclus ſur le champ de ſon air humilié que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédéceſſeurs.

Verſac ne s'aperçut pas plutôt du ſuccès des coups qu'il portoit à Madame de Lurſay, qu'il réſolut de les redoubler, & continuant ſon diſcours, devineriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lurſay, d'où j'ai tire Pranzi aujourd'hui, où cet infortuné alloit paſſer ſa ſoirée ? eh ! paix, interrompit Pranzi, Madame connoit, ajoûta-t-il, d'un air railleur, mon reſpect, & ſi je l'oſe dire, mon tendre attachement pour elle. Je me ſouviens de ſes bontés, & je n'aurois [46] point réſiſté à Verſac, ſi j'avois pû croire, qu'elle me les eût conſervées : diſcours poli, dit Verſac, & qui ne détruit rien de ce que je voulois dire : en honneur, il alloit ſouper tête-à-tête avec la vieille Mad.

de *** Ah ! mon Dieu, s'écria Madame de Senanges, eſt-il vrai Pranzi, quelle horreur ! Madame de ** mais cela à cent ans ! il eſt vray, Mde reprit Verſac, mais cela ne lui fait rien, peut-être même la trouve-t-il trop jeune ; quoiqu'il en ſoit, ce que je ſçay & quelqu'autre auſſi c'eſt que vers cinquante ans, on ne lui déploit pas.

Pendant cette impertinente converſation, Verſac ne ceſſoit de regarder Mademoiſelle de Théville, mais avec une attention ſi particuliere, que je ne pus m'empêcher d'en fremir ; l'idée que je m'étois faite de [47] ce grand homme, authoriſoit mes craintes. Je croyois qu'il n'y avoit ni vertu, ni engagement, qui pût tenir contre lui, & qu'il le croyoit lui même : il ne douta donc pas un moment, malgré le pronoſtic de Madame de Lurſay, qu'il ne féduiſit promptement Mademoiſelle de Theville,

mais elle en avoit entendu dire tant de mal, que ſans compter ſa vertu, il la trouva prévenuë contre lui, il s'apperçut qu'elle étoit inſenſible aux agaceries des yeux, & qu'elle n'avoit pas été étonnée de ſa figure, cela le ſurprit. Vainqueur né des femmes, honoré de tant de triomphes, & dans ſon genre, le premier des conquerants, il ne pouvoit pas croire qu'il pût manquer un cœur ; mais quand ce cœur qu'il vouloit attaquer n'eût pas alors été rempli de la paſſion la plus vive, il [48] étoit vertueux : choſe que Verſac avoit trouvée ſi rarement, qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle éxiſtât.

L'indifférence de Mademoiſelle de Théville, ne le decouragea cependant pas ; il ſçavoit qu'elle étoit fille, titre gênant qui oblige celles qui le portent à mieux diſſimuler leurs deſirs que les femmes à qui l'uſage du monde, l'habitude, & l'exemple,

donnent moins de timidité. D'ailleurs, elle étoit devant ſa Mere, & cette Mere dont l'air étoit ſévere, & reſervé, devoit lui impoſer, & la contraindre ; ces refléxions, que vraiſemblablement il fit, le calmerent, il compta comme Madame de Senanges avoit fait qu'il ne ſortiroit pas ſans avoir, à peu de choſe près, arrangé cette affaire à ſa ſatisfaction ; encore rougiſſoit-il en lui même [49] du répi qu'il ſe voyoit forcé d'accorder ; pour tâcher de ſçavoir plûtôt encore à quoi s'en tenir, il étala ſes charmes, il avoit la jambe belle, il la fit valoir, rit le plus ſouvent qu'il put, pour montrer ſes dents, il prit enfin ſes contenances les plus déciſives, celles qui montrent le mieux la taille, & en developent le plus les graces.

Allarmé des deſſeins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de réſiſter, & commençant à avoir mauvaiſe opinion

des femmes auſſi ſottement que je l'avois eu bonne, j'examinois Mademoiſelle de Théville ; elle regardoit Verſac avec une froideur ſinguliere, & une ſorte de mépris qui ne laiſſerent pas de me raſſurer : pour Monſieur de Pranzi qui s'aviſa auſſi de lui donner des [50] marques d'attention, elle ne daigna pas ſeulement temoigner qu'elle s'apperçut de ſa préſence.

A peine Verſac s'étoit-il aſſis, que Madame de Senanges, toujours ne ſçachant que dire, & n'en parlant que plus, ſe mit à l'interroger ! peut on ſçavoir, lui demanda-t'elle, d'où vient le Verſac ? à quels divins amuſements il avoit deſtiné ſa journée ? quelle heureuſe belle a tout aujourd'hui poſſedé ce heros ? vous demandez tant de choſes, reprit-il, que je doute que je vous ſatiſfaſſe ſur aucune. Il devient diſcret, s'écria ſpirituellement Madame de Senanges, mais,

Madame ! ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela eſt admirable, pour moi j'en suis confonduë au poſſible ! dites nous donc, petit Comte, nous vous garderons [51] le ſecret ? voilà, dit Madame de Lurſay, une belle façon de l'encourager ! laiſſez-la parler, Comte, & ſoyez ſûr que tout Paris ſçaura demain ce que vous nous aurez conté ce ſoir.

En verité, s'écria Verſac, vous parlez de ma diſcrétion comme ſi elle devoit vous être indifferente à toutes deux ! vous ſçavez cependant qu'il y a des choſes dont je n'ai jamais parlé, on pourroit avec un peu de politeſſe me remercier… Eh ! de quoi ? répondit l'intrépide Madame de Senanges. Pourſuivez, Madame, reprit Verſac avec un ris mocqueur, ce courage-là vous ſied bien. Madame de Senanges, toute étourdie qu'elle étoit, connoiſſoit Verſac, & n'oſant pas le

défier ſur l’indiſcretion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu’elle [52] lui nomma. Moi, dit-il, je ne la connois pas ! beau myſtere, reprit-elle, pendant que tout Paris ſçoit que vous en êtes paſſionnément amoureux ! rien n’eſt plus faux, répondit-il, & Paris qui ſçoit tout, ne ſçoit pourtant pas cela ſi bien que moi. Le vrai de l’avanture, eſt que cette femme, qu’à peine je connois de vüë, s’eſt coëffée de l’idée que je l’aimerois un jour, & qu’en attendant que cela arrive, elle dit à tout le monde que nous ſommes bien enſemble. Cette impertinence a même pris de façon que pour peu que cela continuë, je ferai prier cette femme, mais très ſerieuſement, de ne me plus donner de ridicule. Mais il me ſemble, dit Madame de Lurſay, que c’eſt ſur elle, & non pas ſur vous que tombe le ridicule. Mon-Dieu, Madame, dit-il, [53] on voit bien que

vous ne ſentez pas toutes les conſéquences qu'un diſcours pareil entraine ! mais elle eſt jolie, reprit Madame de Senanges ? oüi ! elle eſt jolie, dit Pranzi, cela eſt vrai, mais cela eſt obſcur, c'eſt une femme de fortune, cela n'a point de naiſſance, ne convient pas à un homme d'un certain nom ; & il faut ſurtout dans le monde garder les convenances. L'homme de la Cour le plus deſœuvré, le plus oberé même, ſeroit encore blâmé, & à juſte titre, de faire un pareil choix. J'aime Pranzi, dit Verſac en raillant, il a des façons de penſer tout-à-foit nobles. En effet, ces femmes-là ne ſont bonnes qu'à ruïner, & lorſque, comme lui par exemple, ce n'eſt pas cette idée qui nous détermine, il ne faut pas permettre qu'elles ſe faſſent [54] une réputation à nos depens. Aſſurément, reprit Madame de Lurſay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu, s'écria

Verſac avec un air de dépit, c'eſt une choſe ſinguliere, oüi, que la perſécution de ces petites eſpeces ! encore avec elles, n'eſt-on pas ſûr du ſecret ; comme ce n'eſt que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en étes à peine aux pour parler, que votre affaire eſt auſſi publique que ſi vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je ſuis ſurpriſe, reprit Madame de Lurſay que vous qui n'avez jamais ſçu rien taire, vous vous plaigniez d'une indiſcrétion que vous auriez, ſi l'on ne l'avoit pas : vous ſçavez le contraire, Marquiſe, répondit-il, vous m'avez connu certaine affaire, dont je ne diſois rien, & ſur laquelle j'aurois [55] bien voulu que vous n'euſſiez point parlé plus que moi. Réellement, vous m'aviez déja fait tant de tracaſſeries que vous auriez fort bien pû vous diſpenſer de me faire celle-là.

Verſac qui n'étoit venu chez Madame de

Lurſay que pour ſe donner le plaiſir de la mortifier, n'auroit pas manqué une occaſion où elle s'enferroit d'elle même, ſi l'on ne fût venu dire qu'on avoit ſervi. Réſolu de la pourſuivre, il commença par avertir en ſecret Madame de Senanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lurſay faiſoit tout ce qui étoit convenable pour que nous fuſſions bien enſemble, il ne doutoit pas de l'uſage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en redoubleroit ſes agaceries. Ce ne fut pas tout, il pria Pranzi de vouloir bien [56] traiter familierement avec elle, & de faire, tout ce qui ſeroit poſſible honnêtement, pour que je ne pûſſe pas douter qu'elle l'avoit autrefois bien traité.

Nous nous mîmes à table, je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiſelle de Théville, ou pour éviter

du moins Madame de Senanges, rien de tout cela ne me fut poſſible. Madame de Senanges dont la réſolution étoit priſe, me mit d'autorité entre elle & Verſac, qui de ſon côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiſelle de Théville, que ſa Mere, & Madame de Lurſay, gardoient ſoigneuſement contre lui.

L'eſprit qu'on employe ordinairement dans le monde, eſt borné, quoi qu'on en diſe, & ce ton charmant qu'on appelle le ton de la bonne compagnie [57] n'eſt le plus ſouvent que le ton de l'ignorance, du précieux, & de l'affectation. Ce fut le ton de notre ſouper ; Madame de Senanges, & Monſieur de Pranzi parlant toujours, & laiſſant rarement à la raiſon de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjoüement de Verſac, le tems de paroître, & de briller.

Toute occupée qu'étoit Madame de Se-

nanges de ſon eſprit, elle me faiſoit des agaceries ſans ménagement ; ſoit que ce fût ſa coûtume, de ne ſe contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fît à deſſein de tourmenter Madame de Lurſay, à qui je m'apercevois qu'elles ne plaiſoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuité de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je fuſſe extrémement prévenu contre Madame de Senanges, mais j'étois comme tous les hommes du monde qu'une conquête de [58] plus, quelque mépriſable qu'elle puiſſe être, ne laiſſe pas de flatter ; d'ailleurs j'imaginois par là me venger de Mademoiſelle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indifference que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Senanges, Mademoiſelle de Théville tomba dans une rêverie

profonde. De tems en tems elle me regardoit, & quelquefois avec une ſorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment, je lui voulois plus de mal ; la ſeule choſe qui put m'en conſoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obſtinoit toûjours à faire de Verſac qu'un accident ſi extraordinaire mettoit preſque hors de lui. Madame de Lurſay tourmentée par la jalouſie que lui cauſoit Madame de Senanges, & les propos [59] indécens, équivoques, & familiers que lui tenoit Monſieur de Pranzi, étoit malgré ſon attention ſur elle-même, d'une triſteſſe mortelle : la perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, ſa réputation cruellement compromiſe, & entre les mains de deux étourdis, qu'elle voyoit conjurés contre elle, & qu'elle étoit forcée de ménager, pouvoit-il être pour elle de ſituation plus affreuſe ?

Jamois la converſation ne tournoit vers la médiſance, que craignant d'en devenir l'objet ; elle ne fît ſon poſſible pour la déranger ; mais la choſe étoit difficile avec Verſac, le malheur de ne pas plaire à Mademoiſelle de Théville, lui donna de l'humeur, & toutes les femmes en ſouffrirent.

Avez-vous oüi parler, demanda-t-il, de la conduite de Mad. de ** & en concevez-vous une [60] plus ſinguliere ? avoir pris à ſon âge, après avoir été dévote deux fois, le petit d * * * ? cela eſt plaiſant, dit Madame de Senanges, & en même temps très ridicule, très abſurde ; car enfin après s'être retirée du monde avec tant d'éclat, il y falloit du moins rentrer par une avanture plus ſérieuse. Qui que ce fût qu'elle prît, dit Madame de Théville, je ne vois pas qu'au fonds elle en eût été moins blâmable. Oh ! pardonnez-moi, Madame, répondit Verſac,

ſur ces ſortes de choſes le choix ne laiſſe pas d'être important. L'on eſt quelquefois moins blâmée d'un Magiſtrat que d'un Colonel, & pour une prude, par exemple, l'un eſt plus convenable que l'autre ; car à cinquante ans prendre un jeune homme, c'eſt ajouter au ridicule de la paſſion, celui de l'objet ; c'eſt qu'il y a, [61] reprit Madame de Senanges, des femmes qui ne ſçavent ce que c'eſt que ſe reſpecter : oüi, répondit Verſac d'un ton irronique, & en la regardant, cela eſt vrai, il y en a, & en vérité, les femmes… Oh point de theſes générales, interrompit-elle, elles ſont toûjours en droit de déplaire ; & moi je ſoûtiens le contraire, reprit-il, ce ſont celles qui ne doivent jamais fâcher : quoi, repliqua-t'elle, ſi vous dites, par exemple, que toutes les femmes ſont faciles à vaincre, ſi vous imputez à toutes les déreglemens dont quelqu'unes

ſeulement ſont capables, vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenſer ? ſans doute, reprit-il, je le crois, je crois plus encore, c'eſt qu'il n'y a préciſément que celles qui ſont dans le cas de ſe rendre promptement, qui n'aiment pas [62] à l'entendre dire, & qui s'en plaignent, je penſe comme vous : dit Madame de Théville, une femme raiſonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'eſt dit que pour une femme qui ne l'eſt pas, & pourvû que je ne me rende pas moi, il m'eſt fort indifférent qu'on diſe qu'aucune femme ne ſçoit réſiſter. Mais comptez-vous pour rien, Madame, dit Madame de Lurſay, l'opinion que de pareils diſcours peuvent donner de nous ? Eh ! oüi, ajoûta Madame de Senanges, & que ſur un auſſi faux principe, un homme en nous regardant ſeulement croie que nous ſommes ſubjuguées. Hélas, Madame, dit Verſac, c'eſt qu'il en eſt

malheureuſement tant d'exemples, qu'il y a plus de ſottiſe à ne le pas penſer, que de fatuité à le croire ! Eh que vous importe qu'on vous croie [63] ſubjuguée lorſque vous ne l'êtes pas, répondit Madame de Théville, que fait à votre vertu l'opinion d'un fat ? croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il ſçoit bien-tôt que les femmes ne ſont ni toutes vicieuſes, ni toutes vertueuse, & l'expérience lui apprend aiſement quelles ſont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela ſeroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lurſay, cela nous expoſe-t'il moins aux ſottes idées d'un jeune homme, qui en attendant l'uſage du monde & l'experience, commence toûjours par mal penſer de nous : & qui quelquefois, reprit Verſac, avec l'experience, & l'uſage, ne trouve pas de quoy changer d'avis. En vérité, Monſieur, dit Madame de

Senanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit [64] jamais vû que *mauvaiſe compagnie* ! avant que de vous répondre là-deſſus, je voudrois bien, Madame, lui dit il, que vous me diſiez ce que c'eſt que *mauvaiſe compagnie* ? Eh ! mais, répondit-elle, ce ſont des femmes d'une certaine façon ; vous conviendrez aiſément, reprit-il, que votre définition n'eſt pas juſte, puiſqu'en me ſervant du même terme, je puis rendre l'idée contraire, & vous dire que des femmes d'une certaine façon, ſont des femmes de *bonne compagnie* ; mais expliquons votre idée : par femmes de *bonne compagnie*, qu'entendez vous ? ſont-ce les femmes vertueuſes, ces femmes qui n'ont jamais eu la moindre foibleſſe à ſe reprocher ? ſans doute, reprit-elle ! ſans doute, s'écria Verſac, quoi vous mettrez au même rang une femme nottée par des avantures

infâmes, [65] ou celle qui n'aura eu qu'une foibleſſe, que par ſa façon de penſer, elle aura rendu reſpectable ! Ah Madame, je ſuis moins cruel, ce ne ſont pas ces femmes-là que j'appellerois *mauvaiſe compagnie*, & ſi vous les trouvez telles, je conviendrai avec vous, que je ne vois pas *bonne compagnie*, puiſque de toutes les femmes que je connois, j'en ſçai peu qui n'ayent pas été ſenſibles ; quand cela ne feroit pas, Monſieur, vous ne le croiriez point, reprit Madame de Lurſay, & vous penſez ſi mal de nous… il eſt vrai Madame, interrompit-il, il eſt des femmes dont je penſe on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manege avec mépris, & auſquelles enfin je ne connois nulle ſorte de vertu : qui n'ont pas des foibleſſes, mais des vices ; toûjours les premieres à crier ſur ce que l'on dit de leur [66] ſexe, parce qu'elles ont toûjours à cou-

vrir leurs intereſts particulier[s] de l'intérêt général : pour celles-la, ſans doute, le moindre troit eſt cruel, elles perdent tant à être connuës, & dans le fonds de leur cœur le ſçavent ſi bien, qu'elles ne peuvent ſupporter rien de ce qui les démaſque, ou les définit, ainſi quand je dirai, *les femmes ſe rendent promptement, à peine attendent-elles qu'on les en prie* ; ſi je fois un portroit deſavantageux de quelques unes, il me ſera permis de croire que celles qui s'élevent contre, penſent qu'ils [*sic*] leur reſſemble. Sans doute, Monſieur, dit Madame de Théville, & la colere ſur ces ſortes de choſes, prouve ſeulement qu'on penſe mal de ſoi-même. Eh bien, Madame, dit Verſac en s'adreſſant à Madame de Senanges, qui me faiſoit des mines, [67] concevez-vous à preſent pourquoi tant de femmes ſont fâchées, & pourquoi Madame de Théville ne

l'eſt point. Tout ce que je conçois, repondit-elle, c'eſt qu'il vous ſied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leur ridicule eſt de vous traiter comme elles font. C'eſt peut-être à cauſe de cela, reprit-il en riant, que j'en ai ſi mauvaiſe opinion. Ce qui m'outre de fureur, dit-elle, c'eſt que ce ton de mépriſer les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas juſqu'aux *Auteurs* qui ne l'ayent pris. Il me tomba entre les mains il y a quelques tems une premiere partie de je ne ſçai quoi, une brochure déteſtable où nous étions traitées à faire horreur ! auſſi ne l'achevai-je pas : en vérité, dit Madame de Lurſay, ces mauvois [68] petits livres là devroient bien être deffendus ! pourquoi donc Madame, repliqua Verſac ? les femmes font ce qu'il leur plaît, l'Auteur en écrit ce qu'il veut : il en dit du mal, elles en diſent de ſon livre, elles ne ſe

corrigent pas, ni lui non plus peut-être, jufques ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles on leva table, Verfac commençant à douter de la réüffite de fes projets, Madame de Senanges occupée à pouffer les fiens, & Madame de Lurfay défefperée des façons malhonnêtes de Mr. de Pranzi qui la preffoit affez haut de lui rendre des bontés qui, difoit-il, lui devenoient plus néceffaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils difcours lui cauffaffent, ils n'égaloit pas celui de m'avoir vû répondre à Madame de [69] Senanges, fur qui, malgré la contrainte qu'elle s'impofoit, elle jettoit de tems en tems des yeux d'indignation, & de mépris. Elle l'avoit entendu me parler fentiment pendant tout le fouper, & fe plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France, allant chez elle, je n'euffe pas encore fongé à m'y faire

prefenter. Elle la connoiffoit trop, pour ne pas fçavoir que les complimens les plus fimples, avoient toûjours chez elle un objet marqué ; on m'avoit trop interrogé fur l'état de mon cœur, pour que cette curiofité ne fût qu'indifférente. Madame de Senanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agiffoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & difpenfoit volontiers de l'amour, & de l'eftime, pourvû qu'elle infpirât des defirs. [70] Madame de Lurfay n'ignoroit pas à quel point nous en fommes fufceptibles, & même en me fuppofant extrêmement amoureux d'elle, ne doutoit pas que je ne me livraffe, pour le moment du moins, à une femme qui fçauroit malgré moi-même me le faire trouver ; & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de refpect, le peu de foin

que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois euë pour Madame de Senanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusse près de changer. Impatiente de connoître mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moien d'arranger un rendez-vous ? dailleurs [*sic*], comment après ce qui s'étoit passé entre nous me le proposer sans me donner [71] d'elle, les plus affreuses idées ? heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Senanges qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vû que je ne m'aidois presque pas, que les regards les plus marqués ne m'instruisoient point & qu'aux prieres pressantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences, qui ne décidoient pas son état, ne sçavoit plus comment me faire com-

prendre ce qu'elle exprimoit ſi bien. Il ne lui reſtoit plus pour me mettre au fait qu'un mot, mais toute irreguliere qu'elle étoit, elle n'oſa pas le prononcer, ſoit parce que je ne l'en preſſai point, ou ce qui eſt auſſi vraiſemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois beſoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuiſé à ſouper [72] ce qu'il y avoit de plus nouveau en médiſance ; ſans cette reſſource on ſoûtient difficilement la converſation, & devant Verſac & Madame de Senanges, la raiſon ne pouvoit point paroître long-tems. Bientôt nous ne ſçûmes plus que nous dire. Madame de Lurſay, que Monſieur de Pranzi continuoit à impatienter, propoſa de jouer. Nous y conſentîmes, & moi surtout qui espérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiſelle de Théville. Le ſort ne me ſervit cependant pas auſſi bien que je le déſirois. Madame

de Lurſay, qui connaiſſoit toute la mauvaiſe volonté de Verſac, & qui vouloit ſe donner en ſpectacle devant lui le moins qu'il lui ſeroit poſſible, me mit avec Madame de Théville contre Madame de Senanges et contre lui, & fit une repriſe d'hombre avec Hortenſe & Monſieur de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je penſai rompre la partie que je venois d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiſelle de Théville en face : pénétré du plaiſir de la regarder, je ne ſçus pas un inſtant ce que je faisois. Occupé d'elle ſans relâche, je ne m'attachois qu'à ſes mouvemens. Nous nous ſurprenions quelquefois à nous regarder, il ſembloit que nous euſſions le même intérêt à démêler ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs. La triſteſſe où je la voyois plongée m'en causoît à moi-même, & les réflexions qu'elle

me faiſoit faire me donnèrent des diſtractions ſi fréquentes, que Verſac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lurſay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire & de les faire remarquer à Madame de Senanges qui en hauſſa les épaules de pitié, ſans cependant en rien diminuer des eſpérances qu'elle avoit fondées ſur ma perſonne. Le jeu ne nous intéreſſoit pas aſſez pour nous tenir dans le ſilence. Verſac & Madame de Senanges donnoient de tems en tems, carriere à leur humeur médiſante, ce qui joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville, qui aimoit le jeu comme une femme qui n'aime point autre choſe. Verſac chantoit entre ſes dents des couplets nouveaux & fort méchants. Madame de Senanges, que la calomnie amuſoit ſous quelque forme qu'elle ſe préſentât, les demanda à Verſac qui répondit qu'il ne les

avoit pas & qu'il étoit aſſez malheureux pour ne les ſçavoir que par fragmens. — Je les ai, madame, lui dis-je, & sur-le-champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuser, & me pria seulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. — Les envoyer ! dit Verſac, d'un air d'étonnement. Vous n'y pensez pas ! Ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés si l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même ? C'est la règle. N'est-il pas vrai, demanda-t-il à Madame de Senanges, on porte soi-même ces sortes de bagatelles ? — Cela est plus poli, répondit-elle en souriant, mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je sentis bien que, par cette démarche, Madame de Senanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle, mais ne pouvant l'éviter sans une im-

politesse impardonnable, je pris le parti de me soumettre à la décision de Verſac, & de dire à Madame de Senanges que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle souhaitait, puisqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'assurance que je lui en donnais, & Verſac, qui mettoit si bien les affaires en train pour tourmenter Madame de Lurſay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Senanges. Nos parties finirent peu de temps après, à l'extrême satisfaction de Madame de Lurſay, qui, pour tâcher de dérouter Verſac, s'étoit sacrifiée non seulement en jouant avec un homme qu'elle détestait, mais encore en me laissant exposé aux empressements d'une femme qui devenoit ouvertement sa rivale. Cependant le temps de sortir de chez Madame de Lurſay approchait. J'allois perdre Mademoiſelle de Théville et, près de la quitter, je

sentis combien je désirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il se pouvait, attendre que le hasard m'en fît jouir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma mère, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle ; mais retenu par cette considération et craignant que Madame de Théville ne reçût pas convenablement pour moi la prière que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hasarder. Je m'étois approché de Mademoiſelle de Théville, & prenant pour texte de la conversation la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avait traitée. — Assez mal, me répondit-elle froidement. — Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. — À la façon dont vous jouiez, répliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous eussiez fixé la fortune, & si je ne me trompe,

je vous ai entendu reprocher vos distractions. — Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lurfay, & je ne crois pas que vous ayez été un moment à votre jeu. — C'est, répondit-elle en rougissant, que l'hombre m'ennuie. — Je ne sais, dit Madame de Théville, mais je lui trouve depuis quelque temps un fond de tristesse qui m'alarme & que rien ne peut dissiper. — Elle aime trop la solitude, dit Madame de Lurfay, & je veux que demain nous prenions ensemble des mesures pour la distraire. — Les plaisirs de ma cousine m'intéressent aussi, dis-je à demi bas à Madame de Théville. S'il me vient quelques idées, voudriez- vous me permettre d'aller vous en faire part chez vous ? — Je ne vous crois pas excellent pour le conseil, répondit-elle en riant, mais il n'importe, Monfieur, vous me ferez plaisir. — En ce cas, me dit Ma-

dame de Lurſay, mais d'un ton fort bas, si vous voulez vous rendre ici demain l'après-dînée, nous irons ensemble chez madame. J'acceptai avec transport cette proposition, si charmé de l'espérance de voir le lendemain ce que j'adorais, que je ne fis aucune réflexion, ni sur le lieu du rendez-vous, ni sur le véritable objet qu'il pouvoit avoir. Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit si nécessaire, Verſac, tout indisposé qu'il étoit contre Mademoiſelle de Théville, lui parloit sur sa mélancolie & sur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât assez sagement cette matière avec elle, il ne put en obtenir que des réponses froides et qui marquaient positivement le peu de cas qu'elle faisoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en ressentait, il fut cependant assez sensible pour n'y paraître pas indiffé-

rent, & je le voyois rougir malgré lui du peu d'attention que l'on marquait pour ses charmes. Cette conquête étoit en effet trop flatteuse pour en perdre l'espérance sans regret. Plaire à une femme ordinaire, la voir passer des bras d'un autre dans les siens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé et qu'il partageoit avec trop de gens, pour que sa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes qui toutes briguaient le bonheur de fixer un moment ses regards, peut-être n'en avait-il pas trouvé une qui pût flatter son orgueil : femmes perdues depuis longtemps de réputation, & qui voulaient finir par lui ; femmes insensées, dont un homme à la mode, quel qu'il soit, mérite les hommages, & qui se rendent à ses agréments moins encore qu'au plaisir d'entendre dire quelque temps qu'elles lui appartiennent, plus touchées de s'être pro-

curé une avanture qui les déshonore à jamais, que des plaisirs d'un commerce secret qui ne feroit point parler d'elles : voilà ce qu'il trouvait tous les jours. Objet de la fantaisie de toutes les femmes, ne régnant sur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes, il cédoit à leurs désirs sans les aimer, vivoit avec elles sans goût, & les quittoit sans les connaître plus que quand il les avait prises, pour se donner à d'autres qu'il ne connaîtroit ni n'estimerait davantage. Ce n'étoit pas que, de quelques attraits que Mademoiſelle de Théville fût pourvue, elle pût inspirer de l'amour à Verſac. Il n'étoit point fait pour connaître ces mouvements tendres qui font le bonheur d'un cœur sensible : mais celui de Mademoiſelle de Théville étoit aussi neuf que ses charmes, et, sans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu se le soumettre. Comme on ne

lui avoit jamais résisté que par coquetterie, il voulait, une fois du moins, s'amuser du spectacle d'une jeune personne vaincue sans le savoir, étonnée de ses premiers soupirs, tout entière à l'amour quand elle croit le combattre encore, qui ne respire, ne pense, n'agit que pour son amant, & pour qui rien n'est plaisir, peine et devoir, que tout ce qui tient à sa passion. La conquête de Mademoiſelle de Théville n'auroit sans doute, toute brillante qu'elle était, satisfoit que l'orgueil de Verſac, qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaisir à être tendrement aimé : plaisir qu'il n'étoit pas assez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ses faveurs. Il avoit compté sur les bontés de Mademoiſelle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un désagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé. Las du person-

nage qu'il jouait, il se détermina à prendre congé de Madame de Lurſay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne souhaitât que je restasse, mais il n'étoit pas question d'imaginer des expédients devant Verſac, qui joignit alors à sa finesse naturelle le désir de lui donner des travers. Madame de Senanges me supplia, en me quittant, de songer aux couplets que je lui avois promis, & Verſac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiète sur une affaire dont il faisoit la sienne. Monſieur de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortenſe. Je lui présentai la main, mais je n'eus pas sitôt touché la sienne, que je sentis tout mon corps trembler. Mon émotion devint si violente, qu'à peine pouvais-je me soutenir. Je n'osai ni lui parler, ni la regarder, & nous

arrivâmes tous deux à son carrosse, en gardant le plus profond silence. Verſac l'y attendait, pour lui faire la plus froide révérence qu'il pût imaginer : ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de sa conduite, ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Senanges m'accabla encore de ses cruelles agaceries, comme Mademoiſelle de Théville de sa froideur. Elles partirent, & je me hâtai d'autant plus de les suivre, que je craignais qu'il ne prît un remords à Madame de Lurſay. Je passe sur les sentiments qui m'occupèrent cette nuit-là. Il n'y a pas d'homme sur la terre assez malheureux pour n'avoir jamois aimé, & aucun qui ne soit par conséquent en état de se les peindre. Si la vanité seule avoit pu satisfaire mon cœur, il aurait sans doute été moins agité. Madame de Senanges, tout occupée du soin de me

plaire, Madame de Lurſay, de qui je n'avois plus de délois à craindre, me mettaient dans une situation brillante, la première surtout, qui, si elle ne s'attiroit plus par ses charmes l'attention publique, se la conservoit toujours par de nouvelles avantures. Peu flatté de me voir en même temps l'objet des voeux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui sembloit se refuser à mes désirs étoit le seul qui pût remplir le mien. Témoin de la tristesse d'Hortenſe, & de sa froideur pour moi, à quoi pouvais- je mieux les attribuer qu'à une passion secrète ? Les premiers soupçons que j'avois portés sur Germeuil se réveillèrent dans mon esprit. À force de m'y arrêter, ils s'accrurent. Je crus avoir vu mille choses qui d'abord m'avaient moins frappé, & qui toutes me convainquaient de leur ardeur mutuelle. Je fus incertain le lendemain si je dirois à Madame

de Meilcour que j'avois vu Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les désunissoit ne la portât à me défendre de la voir. J'étois si sûr en ce cas de lui désobéir que j'aurois voulu ne m'y pas exposer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches ; elle n'auroit pu les ignorer longtemps, & le mystère que je lui en ferois ne serviroit peut-être qu'à les lui faire observer avec plus de soin. Je crus donc que le parti le plus sage, non seulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devais, étoit de ne lui rien cacher. J'entrai chez elle, & en lui racontant, comme une chose indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vu Madame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignais. Elle me répondit froide-

ment qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fût à Paris. — Madame de Lurſay, qui soit que vous ne l'aimez pas, reprisje, a craint, sans doute, de vous en parler. — Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que son retour, répliqua-t-elle. L'éloignement que nous avons l'une pour l'autre ne nous rend pas ennemies. — Vous ne désapprouvez donc pas, lui dis-je, que je la voie ? — Au contraire, répondit-elle, elle a trop de vertus pour que son commerce ne vous soit pas infiniment utile. Mais, ajoutat- elle, on m'a dit que sa fille étoit belle. L'avez-vous vue ? Comment la trouvez-vous ? Je fus si embarrassé de cette question, toute simple qu'elle était, que je pensai lui répondre que je n'en savois rien. Je ne me remis de mon trouble que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je pensois de Mademoiſelle de Théville, l'amour me dicta

son éloge. — Si je l'ai vue ! & comment je la trouve ? m'écriai-je. Ah ! madame, vous en seriez enchantée ! Sa figure, son maintien, son esprit, tout plaît en elle, tout y attache. Ce sont les plus beaux yeux ! Les plus tendres ! Les plus touchants ! Si vous l'aviez seulement vue sourire !... — Vous la louez vivement, interrompit-elle, & vous aimeriez mieux, à ce que je vois, vivre avec elle, que moi avec sa mère. Je ne m'aperçus que dans cet instant, que j'en avois trop dit. — Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vue, et peut-être encore moins bien qu'elle n'est. Je vous avouerai cependant que je ne me suis pas trouvé de disposition à la haïr. — Je ne souhaite pas, dit-elle, que vous la haïssiez ; mais je voudrois que ses charmes vous fissent moins d'impression qu'ils ne

me paraissent vous en faire. — Eh ! que vous importerait, madame, quand je l'aimerais, répondis-je avec un soupir qui m'échappa malgré moi, en seraisje aimé ? — Eh ! si vous ne l'aimiez déjà, répliqua-t-elle, ses sentiments vous occuperaient-ils ? — Quoi ! madame, repris-je, pourriez-vous penser qu'en un moment que je l'ai vue elle eût pu m'inspirer de l'amour ?

— Elle est belle & vous êtes jeune, répondit ma mère : à votre âge, les coups de foudre sont à craindre, & moins on a d'expérience, plus on s'engage facilement. — Mais, madame, lui demandai-je, serait-ce un si grand mal que je l'aimasse ? — Oui, répondit-elle froidement, c'en seroit un, puisque cette passion ne vous rendroit pas heureux. — Peut-être, répondis-je, mes craintes sur son indifférence pour moi sont-elles sans fondement ? — Je se-

rois bien fâchée que cela fût, dit-elle, & sa sensibilité pour vous ne vous rendroit que plus à plaindre. Je suis bien aise de vous apprendre que j'ai des vues sur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiſelle de Théville pour objet : elle n'est pas faite pour occuper votre caprice, & je ne vous conseille pas, encore un coup, de lui rendre des soins bien sérieux. Je me flatte, ajoutat- elle, que je puis encore vous parler là-dessus, & que vous n'avez pas assez engagé votre cœur pour vous faire une peine des avis que je vous donne. — Madame, repris-je (en prenant tout sur moi pour ne lui pas montrer ma douleur), je ne vous ai parlé de Mademoiſelle de Théville que par la nécessité où vous m'avez mis de répondre à vos questions. Je l'ai trouvée belle il est vrai, mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je l'ai vue

sans émotion, & je la reverrai sans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, madame, ajoutai-je, maîtresse d'ordonner de mes démarches & je renonce à la voir jamais, si vous croyez que je le doive. Mon air tranquille en imposa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper. — Non, mon fils, répondit-elle, voyez-la. Quel que soit le but du commerce que vous vouliez lier avec elle, qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas je ne dois ni ne veux vous contraindre. Mes ordres, si vous l'aimez, ne détruiront pas votre passion, & si vous ne l'aimez point, je ne suis pas assez ridicule pour vous en faire naître le désir en vous interdisant sa vue. Cette conversation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer, & je pris congé de ma mère pour aller chez Madame

de Lurſay, qui devoit me conduire chez Hortenſe.

Je réfléchissois sur tout ce qui s'oppoſoit à mon amour, et moins je lui voyois d'espérance d'être heureux, plus je le sentais s'affermir dans mon cœur ; une mère qui, sur un simple soupçon, venoit de se déclarer contre moi ; une femme dont j'allois blesser la passion ou le caprice, chose également dangereuse, rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lurſay, rempli d'Hortenſe, et peu disposé à me souvenir de ce qui s'étoit passé la veille avec la première, que, depuis mes soupçons sur Monſieur de Pranzi, je méprisois plus que jamais. Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites de prendre des précautions contre moi, je la trouvai seule. Elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé : avec tendresse & familiari-

té. Ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarrassa. Des révérences, du respect, un air morne ; quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontés qu'elle me préparoit encore ! Comment accorder aussi peu d'amour & d'empressement avec les transports que je lui avois montrés ? Elle se croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit, & plus contraint que jamais, j'étois auprès d'elle, moins comme un amant qui est encore à favoriser, que comme qui se lasse de l'être. Je ne lui avois dit, en entrant, que des choses communes : jargon d'usage, proscrit entre deux personnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé si peu convenable, & ne l'ayant pas mérité de ma part, elle se

rappela Madame de Senanges, & ne douta point qu'une indifférence si subite ne fût causée par un nouveau goût qui me déroboit à sa tendresse. Cette idée, qui n'étoit pas sans fondement, la pénétra de douleur ; elle voyoit une femme sans moeurs, sans jeunesse, sans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mais de soins, et dans quel temps encore, & après quelles espérances ! Lorsqu'elle pouvoit se croire sûre de mon cœur, qu'elle avait vaincu ses scrupules, & qu'enfin j'avois surmonté mes préjugés. Je m'aperçus aisément, quoiqu'elle gardât le silence, de son mécontentement & de sa douleur ; mais je ne savois que lui dire. L'idée d'Hortenſe & les discours de ma mère me remplissaient tout entier, & me laissaient peu de pitié pour les maux que je faisois souffrir à Madame de Lurſay. Ennuyé cependant d'être si long-

temps seul avec elle, je pris mon parti. — Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville ? — Oui, Monſieur, répondit-elle sèchement, je vous attendais ; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devais vous y conduire. — Je n'ai pas, repris-je, d'aussi ridicules distractions. — Vous avez cependant, répondit-elle, un assez beau sujet d'en avoir, & je crois qu'il n'y a que Madame de Senanges que vous ne puissiez plus oublier. Cette Madame de Senanges qu'on m'accusoit de ne pouvoir plus oublier, existoit pourtant si peu dans ma mémoire, que je ne me souvins que dans cet instant de la visite qu'elle m'avait engagé à lui faire. La jalousie de Madame de Lurſay ne me déplut point. Il m'importoit qu'elle ne découvrît pas quel étoit le véritable objet de ma passion & je vis avec

joie Madame de Senanges devenue celui de ses craintes. Le plaisir de la voir se tromper me fit sourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'espèce, de reproche qu'elle me faisait, la piqua sensiblement. — Vous avez assurément fait un beau choix, continua-t-elle, voyant que je ne lui répondois rien. Vous ne pouviez pas débuter mieux : cela est respectable & doit vous faire honneur. — Je ne sais, madame, répondis-je froidement, de quoi vous me parlez. — Vous ne savez ! interrompit-elle d'un air railleur, cela est singulier. J'aurois cru, quoique votre défaut ne soit pas de deviner aisément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire, & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais si vous avez résolu d'être discret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'im-

portant secret de votre cœur. Après tout, Madame de Senanges n'exige pas tant de mystère, sa vanité veut un triomphe public, & vous la servirez bien mal si vous lui gardez le secret. — Vous me mettez mieux avec Madame de Senanges que je ne souhaite d'y être, madame, répondis-je, & je doute aussi qu'elle m'honore d'un sentiment particulier. — Vous en doutez ! reprit-elle. J'aime votre modestie : vous n'en paraissiez pas hier si rempli, & vous lui répondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ses intentions & ne s'éloignoit pas de s'y conformer. — Je ne sais, répliquai-je, quelles sont sur mon compte ses intentions, mais j'ai cru pouvoir répondre à ses politesses, sans que ce fût pour vous matière à reproches. — À l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire. L'amour ici pour-

roit seul les autoriser ; mais l'amitié peut donner des avis et, si vous imaginez davantage, vous m'entendez mal. Au surplus, vous me permettrez de vous dire que la politesse n'exige point qu'on fasse des mines à quelqu'un. — En vérité ! Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'est qu'une mine, & vous le savez bien. Madame de Senanges a eu sans doute des attentions pour moi mais je n'y ai dû remarquer rien de ce désir de me plaire que vous lui attribuez. Si en effet il existe, c'est un secret qu'elle s'est réservé, & qui n'a point passé jusqu'à moi. J'ai répondu à ce qu'elle m'a dit, mais elle ne m'a parlé que de choses générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pu, sans être un fat, à ce qu'il me semble, tirer de conséquence particulière. Vous savez vous-même que nous ne nous sommes pas parlé en secret. — Sans se parler en secret,

interrompit-elle, il y a bien des choses sur lesquelles on peut s'arranger, & vous ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. — J'ai promis simplement, répliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir, & je ne crois pas qu'en aucun sens cela puisse s'appeler un rendez-vous. — S'il ne l'est pas, reprit-elle brusquement, il le deviendra. Mais ne pouviez-vous pas lui laisser chercher ces vers ? Était-il nécessaire de vous vanter de les avoir ? — Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre, & sans Monſieur de Verſac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle malgré moi, je serois quitte aujourd'hui de cette visite qui me procure une querelle de votre part. — Une querelle ! dit-elle en haussant les épaules. Cette expression me paraît singulière. Eh ! non, Monſieur, je ne vous fois point de querelle. Je vous l'ai dit,

je vous le répète, ayez donc la bonté de m'en croire : je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet, que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Senanges ? N'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridicules qu'il vous plaira ? — Des ridicules ? repris-je. & à propos de quoi ? —À propos de Madame de Senanges seulement, réponditelle. On partage toujours le déshonneur des personnes à qui l'on s'attache : un mauvois choix marque un mauvois fonds, et prendre du goût pour une femme comme Madame de Senanges, c'est avouer publiquement qu'on ne vaut pas mieux qu'elle, c'est se dégrader pour toute la vie. Oui, Monſieur, ne vous y trompez pas, une fantaisie passe mais la honte en est éternelle, quand l'objet en a été méprisable. Nous sortirons à présent quand vous voudrez, ajouta-t-elle en se levant, je n'ai plus

rien à vous dire. Je lui donnai la main. Elle marchoit sans me regarder, & je m'aperçus qu'elle avoit sur le visage des marques du plus violent dépit. En effet, quoi de plus mortifiant pour elle que ce qui venoit de se passer entre nous deux ? Pouvais-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus insultante ? Est-ce ainsi qu'un amant se justifie ? Elle avoit trop d'esprit, trop d'usage, et en même temps trop d'amour pour ne pas sentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. jamais elle ne m'avoit mieux montré sa tendresse, & jamais je n'y avois aussi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faisoit des reproches, nous étions seuls, & je n'étois pas tombé à ses genoux ! Je n'avois pas foit de ce moment le plus heureux des miens ! Je la laissois sortir enfin ! Ignorais-je donc le prix d'une querelle ? Je ne sois si elle fit

ces réflexions, mais elle monta en carrosse d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente & que rien de gracieux ne lui remplissoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assurance que si elle eût eu tous les sujets du monde de se louer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle était fâchée, mais, loin de lui faire là-dessus la moindre politesse, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de faire servir Madame de Lurfay à la réunion de Madame de Théville & de ma mère, et, sans examiner si ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. — Ma mère, lui dis-je, soit que Madame de Théville est à Paris, que je l'ai vue chez vous, madame, & que vous voulez bien m'y présenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. — Madame, continuai-je, intime amie d'elles deux comme vous l'êtes,

je suis surpris que vous n'ayez pas encore pu gagner sur elles de se revoir, & d'autant plus que Madame de Meilcour ne me paraît pas s'en écarter. — Je ne crois pas, répondit-elle, sans me regarder, que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerais là-dessus. J'en ai même eu l'idée plus d'une fois, & je me flatterais d'autant plus aisément d'y réussir que je sois qu'elles s'estiment mutuellement. — Je puis répondre pour ma mère, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville, & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. — Des goûts différents forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle. Nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beaucoup de vertus, n'est point douce ; l'inflexibilité de son carac-

tère se retrouve partout dans la société : il faut la connaître extrêmement pour l'aimer, parce que les qualités de son âme ne se développent pas d'abord, & qu'elles sont cachées sous une dureté apparente, qui révolte assez pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus mais avec des dehors plus agréables, n'a pu s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine, & sans se haïr, elles ont depuis longtemps cessé de se voir. — Je sens ce que vous me dites, repris-je, & je conçois que sans le long séjour de Madame de Théville en province, cette antipathie auroit moins duré. — Mais, répondit-elle, on ne peut pas appeler cela de l'antipathie : ce qui les éloigne l'une de l'autre, est sans doute moins fort & plus facile à détruire. — Oserais-je, madame, lui dis-je, vous prier

d'employer vos soins pour les rapprocher ? Cela me paraît d'autant plus convenable qu'étant vos amies, elles peuvent se rencontrer chez vous, et s'y voir peut-être avec chagrin.

— Quand cela serait, répliqua-t-elle, elles ont du monde & de l'esprit, & ne se livreraient pas avec indécence à leurs mouvements, quelque violents qu'ils pussent être. C'est au contraire chez moi que je veux qu'elles se voient. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce seroit peut-être les y mal disposer, & il me suffit de les connaître toutes deux, pour ne pas craindre de faire une fausse démarche en les mettant à portée de se revoir. Comme elle finissoit ces paroles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir de penser que j'allois revoir Hortenſe me donna cette émotion que je sentois auprès d'elle, & j'en né-

gligeai plus encore Madame de Lurſay, que mes rigueurs mal placées avaient jetée dans un abattement inconcevable. Je l'avais entendue soupirer dans le carrosse. Chaque mot qu'elle m'avait dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colère, ou par la douleur : toutes choses dont elle avoit bien voulu que je m'aperçusse, que je vis en effet, mais sans paraître y prendre plus de part que si je ne les eusse pas causées. L'état où je la mettois flattoit cependant ma vanité : c'étoit un spectacle nouveau pour moi, mais qui m'amusoit sans m'attendrir, et qui cessoit même de me paraître agréable, quand je me souvenois qu'elle l'avoit donné à Monſieur de Pranzi ; sans compter encore ceux que je ne connaissois pas, & que je croyais innombrables : car la mauvaise opinion que j'avois d'elle était sans bornes. Nous entrâmes en-

semble chez Madame de Théville. Hortenſe étoit seule avec elle. Malgré sa grande parure, je lui trouvai l'air abattu, mais cette langueur ajoutoit encore à ses charmes. Elle tenoit un livre, qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut aussi bien que je pouvois le désirer, mais je ne trouvai dans Hortenſe, ni plus de gaieté, ni moins de contrainte avec moi, que je ne lui en avois vu la veille. C'étoit une chose assez simple, qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connaissoit aussi peu que moi, et, si je ne l'avais point aimée, je n'en aurois point pris d'alarmes ; mais dans l'état où je me trouvais, tout étoit pour moi matière à soupçon, tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois qu'elle me tînt compte d'un amour qu'elle n'avoit pas dû pénétrer : il me semblait qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvements qu'elle me faisoit éprou-

ver, que mon embarras & mes regards lui disaient assez combien elle m'avoit rendu sensible, & qu'enfin j'aurois été entendu, si j'avois dû être aimé. La conversation ne fut pas longtemps générale entre nous, et j'eus bientôt le temps d'entretenir Mademoiselle de Théville. Le livre qu'elle avoit quitté étoit encore auprès d'elle. — Nous avons, lui dis-je, interrompu votre lecture, & nous devons d'autant plus nous le reprocher, qu'il me semble qu'elle vous intéressait. — C'était, répondit-elle, l'histoire d'un amant malheureux. — Il n'est pas aimé, sans doute, repris-je. — Il l'est, répondit-elle. — Comment peut-il donc être à plaindre, lui dis-je ? — Pensez-vous donc, me demanda-t-elle, qu'il suffise d'être aimé pour être heureux, & qu'une passion mutuelle ne soit pas le comble du malheur, lorsque tout s'oppose à sa félicité ? — Je crois, répondis-

je, qu'on souffre des tourments affreux, mois que la certitude d'être aimé aide à les soutenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier ! Quelles douces espérances ne fait-il pas naître dans le cœur ! De combien de plaisirs n'est-il pas la source ! — mais considérez donc, reprit-elle, quel est l'état de deux amants dont tout contrarie les désirs ! — Ils souffrent sans doute, répondis-je, mais ils s'aiment : ces obstacles qu'on leur oppose, ne font qu'augmenter dans leur cœur un sentiment qui leur est déjà si cher ; & n'est-ce pas travailler pour eux, que de leur donner les moyens d'accroître leur passion ? Se voient-ils un moment ? Que ce moment a de charmes ! Peuvent-ils se parler ? Avec quel plaisir ne se rendent-ils pas compte de leurs plus secrètes pensées ! Sont-ils gênés par des jaloux, ou des surveillants ? Ils

savent encore se dire qu'ils s'aiment, se le prouver même, mettre de l'amour dans les actions qui paraissent le plus indifférentes, ou dans les discours qui semblent le moins animés. — Ce que vous dites peut être vrai, répondit-elle ; mais pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude et de douleur ! Souvent encore, la crainte de l'infidélité se joint aux tourments de l'absence. Le moyen qu'on se croie sûre d'un amant qu'on ne voit pas ? Ne peut-il pas se lasser, chercher d'abord des distractions, & finir par un autre attachement qui ne lui laisse pas même le souvenir du premier ? — Le malheur de perdre ce qu'on aime ne dépend pas toujours d'une passion contraire, & je crois, repris-je, que des amants qui jouissent en liberté du plaisir d'aimer, peuvent plus aisément encore se porter à l'inconstance.

— Je suis toujours surprise, répondit-elle, quand je songe combien il est difficile de conserver un amant, que l'on puisse jamois être tentée d'en prendre. — Nous pourrions dire la même chose d'une maîtresse, & je n'imagine pas que le cœur des femmes se fixe plus facilement que le nôtre. — J'aurais, reprit-elle en souriant, de quoi vous prouver le contraire : mais je vous laisse volontiers cette idée. Je ne trouve pas que nous y perdions assez, pour la combattre. — Je ne pense pas de même, lui répondis-je, & si je pouvais vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. — Cela seroit difficile, répondit-elle, en rougissant. — Ah ! je ne le sais que trop, m'écriai-je, & c'est un bonheur dont je ne me flatte pas. — Celui de me faire changer d'opinion, reprit-elle avec un extrême embarras, seroit si peu pour vous, que je ne sais pour-

quoi vous le souhaitez. Je suis fort attachée à la mienne, & je doute que l'on puisse jamais la détruire. — Vous ne la garderez cependant pas toujours. — Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler : je suis plus opiniâtre que vous ne croyez, & si sûre d'ailleurs que le bonheur de ma vie dépend de ce que je pense là-dessus, que rien au monde ne peut me faire changer. — Avec autant de raison de craindre que vous en pouvez avoir vous-même, je ne me sens pas, répondis-je, autant de fermeté que vous, & j'en aurais, s'il se pouvait, davantage, qu'un seul de vos regards suffiroit pour m'en priver à jamais. Emporté par ma passion, j'allois sans doute la découvrir tout entière à Mademoiselle de Théville, si Madame de Lurſay, qui venoit de finir une lettre que Madame de Théville lui avait donnée à lire, ne se fût pas rappro-

chée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortenſe combien je l'aimais, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pu deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes sentiments ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux émus en nous parlant, mais je n'avois pas trouvé de colère dans ses yeux, & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je pusse tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penser qu'elle eût pour moi cette aversion dont jusque-là je l'avois soupçonnée. — Il me semble, lui dit Madame de Lurſay, que vous vous querelliez ? — Pas tout à fait, répondit-elle en riant, mais pourtant nous n'étions pas d'accord. — C'est votre faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moyen de terminer la dispute. — De quoi s'agit-il donc ? demanda Madame de Lurſay. — De presque rien, madame, reprit-elle. Monſieur de Meilcour vouloit me faire

prendre une opinion que je lui promettais de n'avoir jamais. — Si c'est une des siennes qu'il veut vous donner, je ne trouve pas que vous ayez tort de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lurſay d'un ton aigre, car il n'en a que de singulières, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il ne conserve qu'avec plus de plaisir. — Quelque entêté que vous puissiez me croire, madame, lui répondis-je, je cédois à ma cousine, & elle peut vous dire que c'étoit sans regret & de bonne foi. — Ce n'est pas, reprit Hortenſe, ce dont je suis persuadée. — & vous avez raison, ajouta Madame de Lurſay, car avec l'air simple que vous lui voyez, il ne laisse pas d'avoir de la fausseté. Je m'aperçus aisément que Madame de Lurſay vouloit se servir de cette occasion pour me faire une querelle particulière ; mais, quelque sensible qu'il me fût d'être accusé de fausseté devant Hor-

tenſe, j'aimai mieux ne pas lui répondre que de lui donner le plaisir d'une explication : sûr d'ailleurs que si je pouvais accoutumer Hortenſe à m'entendre, je la persuaderais bientôt de ma sincérité. Mon silence acheva de piquer Madame de Lurſay. Un regard qu'elle lança sur moi m'avertit de sa fureur, mois je ne m'occupois plus de ce qu'elle pouvoit penser. Rempli des commencements de ma passion, je ne songeois qu'à ce qui pouvoit la faire réussir. Aussi prompt à me flatter du succès que je l'avois été à en désespérer, je n'osois plus douter qu'Hortenſe ne devînt pas sensible. Que dis-je ! à peine doutais-je qu'elle ne le fût pas déjà. J'oubliais, dans les douces illusions dont je repaissais mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit causé les plus grandes

alarmes. À peine enfin avais-je parlé qu'il me semblait qu'elle m'avoit répondu. Je la regardais, & il me paraissoit qu'elle ne fuyoit pas mes regards. Cette tristesse, que tant de fois en moi-même je lui avois reprochée, que j'avois attribuée à l'absence de quelqu'un qu'elle aimait, n'étoit plus à mes yeux que cette voluptueuse mélancolie où se plonge un cœur tout occupé de son objet, celle enfin que je sentois depuis que je l'avois vue. Ces charmantes idées ne me séduisirent pas longtemps. On annonça Germeuil. Je frémis en le voyant entrer & l'étonnement que parut lui causer ma présence augmenta la jalousie que me donnoit la sienne. L'air familier qu'il prit, l'extrême amitié que Madame de Théville lui marqua, la joie qui se répandit sur le visage d'Hortenſe, tout réveilla mes soupçons, tout me déchira le cœur. Ciel ! me dis-je, avec fu-

reur, j'ai pu croire que je serais aimé ! J'ai pu oublier que Germeuil seul pouvoit lui plaire ! Comment, avec cette certitude qu'ils m'ont donnée de leur amour, s'est-il effacé de ma mémoire ? Plus je m'étois flatté, plus le coup que me portoit Germeuil étoit affreux. Je me sentais, en le regardant, des transports de rage que j'avois une peine extrême à contraindre. Je n'en eus pas moins à le saluer, mais je ne pus prendre assez sur moi pour répondre convenablement aux choses obligeantes qu'il me dit. Il alla avec empressement auprès de Mademoiselle de Théville et l'aborda avec cette politesse animée qu'on a pour les femmes à qui l'on veut plaire. Une douce satisfaction éclatoit dans ses yeux ; je crus même y lire de l'amour, mais un amour paisible, et tel qu'il est quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choses fines & ga-

lantes, qui me firent frémir pour ce qu'il pouvait lui dire quand ils étaient sans témoins : c'étoit des expressions tendres & vives, qu'il me sembloit qu'on ne devoit trouver que pour ce qu'on aime éperdument, & que je n'imaginois moi-même que pour Hortenſe. Il lui lançoit de ces regards que j'aurais désirés d'elle. De son côté, elle lui souriait, l'écoutoit avec complaisance, se pressoit de lui répondre, & ne daignoit pas contraindre le plaisir que lui donnoit sa vue. Un spectacle aussi cruel pour moi acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis que je n'aimois plus Mademoiſelle de Théville & je sentais augmenter mon amour à chaque protestation d'indifférence que je lui faisais. Chaque fois que je voyois ses beaux yeux, pleins de douceur & de feu, s'arrêter sur Germeuil, que ses lèvres charmantes s'entrouvraient pour lui sou-

rire, enivré de plaisir, en frémissant, je m'y laissois entraîner. À peine pouvais-je me souvenir qu'un autre régnoit sur ce cœur pour qui j'aurois tout sacrifié, & que je ne devois qu'à mon rival la satisfaction de la voir si belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre quand ces mouvements se ralentissaient, pour que mon malheur ne me pénétrât pas de rage, & ce sentiment douloureux me faisoit jeter sur eux, de temps en temps, les regards les plus sombres. Errant dans la chambre où nous étions, plein de mon désespoir & de mon amour, je ne pouvois ni m'approcher d'eux, ni prendre part à leur conversation. Germeuil m'adressa la parole plus d'une fois : je ne lui répondois qu'à peine, & toujours si peu de chose, qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru, à voir la conduite de Mademoiſelle de Théville, qu'elle n'avait de-

viné mes sentiments que pour avoir sans cesse la barbare joie de les mortifier. De moment en moment, elle parloit bas à Germeuil, se penchoit familièrement vers lui, & ces choses qui, toutes simples qu'elles sont en elles-mêmes, ne me le paraissaient pas alors, achevaient de me désespérer. Tant de mouvements différents, & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver, m'accablèrent. La tristesse où je me plongeais devint si forte que je ne pus plus la dissimuler. Madame de Lurſay, qui s'aperçut de l'altération de mes yeux, & de la pâleur subite qui se répandit sur mon visage, me demanda si je me trouvais mal. À cette question Mademoiſelle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le temps que je répondois à Madame de Lurſay qu'en effet je ne me trouvois pas bien, et m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. — Ah, Made-

moiſelle, lui dis-je en soupirant, je crains qu'elle ne me soit inutile, & ce dont je me plains n'est pas ce que vous pensez. Elle ne me répondit rien. Je crus seulement remarquer qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée & son empressement à voler vers moi me causèrent un instant de plaisir. Je la regardai fixement, mais, mon attention la gênant sans doute, elle baissa les yeux en rougissant & me quitta. Je retombai dans ma première douleur ; j'eus du dépit de lui avoir parlé ; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui se portaient sur elle trop tendrement, ne lui eussent donné le sens de mes paroles. Madame de Lurſay, qui ne connaissoit pas les intérêts secrets de mon cœur & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avais avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Senanges le chagrin que je marquais. Cette passion, qui

lui paraissoit aussi prompte que ridicule, ne laissoit pas de l'inquiéter extrêmement. Elle jugeoit par son progrès de sa vivacité, & cette affaire, à ce qu'il lui semblait, se poussoit trop rapidement des deux côtés pour qu'elle y pût apporter des obstacles. Elle ne doutait pas que je ne revisse le soir même Madame de Senanges et que je ne fusse à jamais perdu pour elle. Surtout elle craignait Verſac, qui se feroit un point d'honneur de conduire une intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Senanges & pour moi, que dans le dessein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remède difficile à trouver ; elle avoit perdu par sa lenteur le droit d'acquérir de l'empire sur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir en me faisant espérer des faveurs que je ne sollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendrois le ton

sur lequel elle me parlerait, elle n'osoit en hasarder aucun. Celui de l'amour ne séduit qu'autant qu'il est employé sur quelqu'un qui aime, & devient ridicule partout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant que ce seroit le seul qui pût me ramener, puisque les airs ironiques & méprisants n'avaient point paru seulement me donner à penser. Elle vint donc s'asseoir auprès de moi. Madame de Théville, qui écrivait, lui laissoit le loisir de me parler. Elle me regarda quelque temps, et, me voyant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde : — Y songez-vous ? me dit-elle fort bas. Que voulez-vous qu'on pense ici de la mine que vous faites ? — Ce qu'on voudra, madame, répondis-je, d'un ton chagrin. — Il semble à voir, reprit-elle doucement, que vous y soyez malgré vous. Quelque chose vous a-t-il déplu ? mais non, ajoutat- elle en soupi-

rant, j'ai tort de vous interroger sur ce que je ne sais que trop bien. Ma présence seule vous afflige, & l'intérêt que je prends à vous commence à vous devenir insupportable. Vous ne répondez rien : voudriez-vous donc que je le crusse ? — Vous vous impatientez aisément, répliquai-je, & je crains que la querelle que vous me faites à présent ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. — mais quand il seroit vrai que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, répondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire, mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé à ce que vous m'avez répété tant de fois, loin de vous plaindre de moi, vous me remercieriez sans doute. Eh ! quel est donc mon crime ? Je vous ai dit que je vous soupçonnois non d'aimer Madame de Senanges, vous pensez trop bien pour être capable

d'un goût aussi peu fait pour un honnête homme, mais de vous être livré trop étourdiment à ses agaceries dont vous ne sentiez pas la conséquence. Je sois mieux que vous-même ce qu'une femme de cette espèce peut prendre sur vous : ce ne seroit point le sentiment qui vous conduiroit auprès d'elle : mais, en la méprisant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le satisfaisant, ne devînt pas pour vous une passion violente ? Malheureusement, les objets les plus méprisables sont presque toujours ceux qui les inspirent. On se repose sur le peu de goût que d'abord on prend pour eux, on n'imagine pas qu'ils puissent jamais être à craindre ; mais, sans qu'on s'en aperçoive, l'imagination s'échauffe, la tête se frappe, on se trouve amoureux de ce qu'on croyoit dé-

tester, et le cœur partage enfin le désordre de l'esprit. Que me restera-t-il donc, je ne dis pas des sentiments que si je vous en crois je vous ai inspirés, mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, si je ne puis vous donner des conseils sans vous révolter ? Quand il seroit vrai que, plus sensible en effet que je n'ai voulu vous le paraître, je craignisse en secret de vous perdre, qu'enfin je fusse jalouse, serait-ce pour vous une raison de me haïr ? — Mais je ne vous hais pas, madame. — Vous ne me haïssez pas ! répliqua-t-elle. Ah ! la plus cruelle indifférence pourrait-elle s'exprimer avec plus de froideur ? Vous ne me haïssez point ! Vous me le dites, & vous ne rougissez point de me le dire. — Que voulez-vous que je vous réponde, madame ? lui dis-je. Rien de ma part ne vous satisfait, tout vous irrite, tout est crime à vos yeux. Je vois chez vous une

femme que je ne cherchois pas, pour qui je n'ai rien marqué, vous trouvez cependant que je l'aime. Je suis rêveur ici, parce que je me sens un mal de tête affreux : c'est l'ennui que vous me causez, qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires, nous serons, à ce que je prévois, souvent mal ensemble. — Non, Monſieur, répondit-elle, indignée de mes discours, vous prévoyez mal. Je ne suis pas assez bien payée de mes soins pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur, et l'estime ce qu'il vaut. Peut-être serez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien. En achevant ces paroles, elle se leva brusquement & moi, impatienté de ses reproches & de la présence de Germeuil, & ne pouvant plus soutenir l'un & l'autre, je pris congé de Madame de Théville, qui fit, mais vainement,

tous ses efforts pour me retenir. J'étois trop piqué des procédés d'Hortenſe pour vouloir lui paraître content d'elle, & je lui témoignai, en la quittant, une extrême froideur, que, de son côté, elle me rendit sans ménagement. J'avois ordonné, malgré Madame de Lurſay, que mon carrosse suivît le sien, & j'y montai, désespéré d'avoir laissé Hortenſe avec mon rival, & sur le point de rentrer chez elle, ce que j'aurois fait sans doute, si j'avois imaginé quelque chose qui eût pu justifier cette démarche. Livré à moi-même, & l'esprit dans la situation du monde la moins tranquille, je ne sus d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux fois inutilement où je voulois aller. Je craignois la solitude, & ne me sentois pas en état de voir du monde. Enfin, irrésolu encore sur ce que je voulais faire, je dis à tout hasard, & pour gagner du

temps, qu'on me menât chez Madame de Senanges. Mon dessein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déjà assez tard pour que je pusse espérer de ne la pas trouver, & je comptais, en me faisant écrire, & laissant les couplets qu'elle m'avoit demandés, être débarrassé d'elle pour longtemps. J'arrivai, mais je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux. Madame de Senanges étoit chez elle. Son carrosse, que je vis dans la cour, me fit connaître qu'elle étoit près de sortir & qu'heureusement ma visite ne seroit pas longue. Je montai, fort inquiet du tête-à-tête que j'allois avoir avec elle : je ne savois pas encore l'art de les rendre courts quand ils ennuient, & de les remplir quand ils doivent amuser. L'idée que j'allois voir une femme qui étoit prévenue de goût pour moi me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurais

en effet été le seul homme à qui Madame de Senanges eût pu inspirer de la crainte, si ce n'est pourtant qu'on eût celle de lui plaire un peu plus qu'on n'auroit voulu, ce qui auroit été très pardonnable. Je ne connaissois pas assez le péril où je m'exposais pour le craindre beaucoup. Je savois bien que naturellement elle étoit fort tendre, mais j'avois trop peu d'expérience pour porter là-dessus mes idées bien loin. J'entrai. Quoique la journée fût déjà fort avancée, Madame de Senanges étoit encore à sa toilette ; cela n'étoit pas bien surprenant : plus les agréments diminuent chez les femmes, plus elles doivent employer de temps à tâcher d'en réparer la perte, & Madame de Senanges avait beaucoup à réparer. Elle me parut comme la veille à peu près, si ce n'est qu'au grand jour je lui trouvai quelques années de plus, et quelques

beautés de moins. Comme elle pensoit aussi bien d'elle que tout le monde en pensoit mal, elle ne s'aperçut pas de l'impression désavantageuse qu'elle faisoit sur moi. Elle croyait d'ailleurs m'avoir conquis le soir précédent & se flattoit que ma visite n'avoit pour objet que de régler entre nous certains préliminaires, qui, avec la disposition qu'elle apportoit à finir, devaient vraisemblablement être peu disputés. Elle fit un cri de joie en me voyant. — Ah, c'est vous, me dit-elle familièrement. Vous êtes charmant d'être régulier. Je craignois qu'on ne vous retînt, je n'osais presque plus vous espérer : je vous attendois pourtant. — Je suis au désespoir, madame, lui dis-je, d'être venu si tard, mais des affaires indispensables m'ont arrêté plus longtemps que je n'aurois voulu. — Des affaires ! Vous ? interrompitelle. À votre âge, en connaît-on d'autres

que celles de cœur ? En serait-ce par hasard une de cette espèce qui vous auroit retenu ? — Non, je vous jure, madame, répliquai-je. On laisse mon cœur assez tranquille. — Vous me surprenez, reprit-elle, & ce n'est pas ce que j'aurois imaginé. mais le croyez-vous fait pour cet abandon-là, madame, demanda-t-elle à une femme qui étoit chez elle, & que jusque-là j'avois à peine remarquée. Ce qu'il dit ne vous étonnet- il pas comme moi ? L'autre ne répondit que par un geste d'approbation. — mais vous n'êtes pas sincère, continua Madame de Senanges, ou l'on ne vous dit pas tout ce qu'on pense de vous. — Ah ! madame, repartis-je : & qu'en pourrait-on penser qui me fût si favorable ? — Je n'aime point, répondit-elle, les gens qui pensent trop bien d'eux-mêmes. Mais, en vérité, il y a une justice qu'il faut se rendre. Quand on est fait d'une

certaine façon, il me semble qu'il est ridicule de l'ignorer à un certain point, & vous êtes au mieux. N'est-il pas vrai, madame ? mais c'est qu'on voit fort peu de figures comme la sienne. On en admire toute la journée qui n'en approchent pas. Je vois les femmes s'entêter sans qu'elles sachent pourquoi, mettre à la mode de petits riens qui ne sont point faits seulement pour être regardés. Ne diriez-vous pas que c'est quelquefois le règne des atomes ? Avec le plus beau visage du monde, il est fait merveilleusement : je l'ai dit, & cela est vrai, ajoutat-elle affirmativement, on n'est pas mieux. Pendant qu'elle me louoit avec cette maussade indécence, ses regards aussi peu mesurés que ses discours m'assurèrent qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me disait. Elle me regardait, je ne dirai pas avec tendresse, ce n'étoit pas là l'expression de ses yeux ;

mais qui pourroit peindre ce qu'ils étaient ? Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faisoit : — Voilà, madame, lui dis-je, les chansons que vous me demandâtes hier. — Ah ! oui, je vous en remercie, elles sont charmantes. Puis me tirant à part : Savez-vous bien, me dit-elle, que si Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort sérieusement d'être venu si tard, & que le plaisir que j'ai à vous voir ne m'empêche pas de sentir que si vous l'aviez voulu, je vous aurais vu plus tôt ? Mais, pour m'en dédommager, je veux que vous veniez avec nous aux Tuileries. Cette proposition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en défendre, mais elle m'en pressa tant que je fus obligé de lui céder. En descendant, je lui donnai le bras. Elle s'appuya familièrement dessus, me sourit, & me donna enfin toutes les marques d'attention

& de bontés que le temps & le lieu lui permettaient.

Plus embarrassé que flatté de ce qu'elle faisoit pour moi, chaque moment augmentoit l'aversion qu'elle m'avoit inspirée. Quelque prévenu que je fusse contre Madame de Lurfay, je ne laissois pas de sentir toute la distance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lurfay n'avoit pas toutes les vertus de son sexe, elle en avoit du moins. Ses faiblesses étaient cachées sous des dehors imposants, elle pensoit & s'exprimoit avec noblesse, & rien ne dédommageoit en Madame de Senanges des vices de son cœur. Faite pour le mépris, il sembloit qu'elle craignît qu'on ne vît pas assez tôt combien on lui en devait ; ses idées étaient puériles, et ses discours rebutants. jamais elle n'avoit su masquer ses vues, et l'on ne sauroit dire ce qu'elle pa-

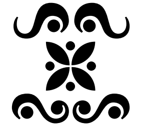
raissoit dans les cas où presque toutes les femmes de son espèce ont l'art de ne passer que pour galantes. Quelquefois cependant elle prenoit des tons de dignité, mais qui la rendaient si ridicule ! Elle soutenoit si mal l'air d'une personne respectable, que l'on ne voyoit jamais mieux à quel point la vertu lui étoit étrangère, que quand elle feignoit de la connaître. L'air sérieux avec lequel je recevois ses attentions, ne lui donna pas d'inquiétude, & ma tristesse ne lui paraissant causée que par l'incertitude où je pouvois être encore de lui plaire, elle ne s'en crut que plus obligée à me remettre l'esprit sur des craintes qui ne lui semblaient pas naître à propos. À tout ce qu'elle employa pour me rassurer, je dus croire qu'elle ne jugeait pas ma peur médiocre, & je descendis aux Tuileries avec elle, comblé de ses faveurs, & accablé d'ennui.

Troisième partie

LES
EGAREMENS
DU COEUR
ET DE L'ESPRIT,
OU
MEMOIRES
DE
Mr DE MEILCOUR.

TROISIÈME PARTIE.

Le prix eſt de trente ſols.



A LA HAYE,
Chez Gosse & Neaulme.

MDCC. XXXVIII.

LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr DE MEILCOUR.

TROISIÈME PARTIE.

L'HEURE du Cours étoit paſſée quand nous entrâmes dans les Thuilleries ; le Jardin étoit rempli de monde. Madame de Senanges, qui ne m'y menoit que pour me montrer, en fut charmée, & réſolut de ſe comporter ſi bien, qu'on ne pût pas douter que je ne lui appartinſſe. Je n'étois pas en état de m'oppoſer à ſes projets ; & quoique fâché de lui plaire, je ne ſçavois ni comment recevoir les ſoins qu'elle marquoit

pour moi, ni le moïen de m'y dérober. Ce que j'avois vû chez Mademoiſelle de Theville m'avoit rempli le cœur d'une triſteſſe que les objets les plus agréables n'auraiont pas diſſipée, et que les deux femmes avec qui je me trouvois augmentoient à chaque inſtant.

Madame de Mongennes, ſurtout me déplaiſoit. Elle avait une de ces figures, qui, ſans avoir rien de décidé, forment cependant un tout déſagréable, et auſquelles le déſir immodéré de plaire, ajoûte de nouvelles diſgrâces. [3] Avec beaucoup trop d'embonpoint & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aiſée, elle cherchoit les airs legers. A force de vouloir ſe faire un maintien libre, elle étoit parvenue à une impudence ſi déterminée et si ignoble, qu'il étoit impoſſible, à moins que de penſer comme elle, de n'en être pas révolté.

Jeune, elle n'avoit aucun des charmes de la jeuneſſe, & paraiſſoit ſi fatiguée, & si flétrie, qu'elle m'en faisoit compaſſion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaiſoit : & ſes vices lui tenoient lieu d'agrémens dans un ſiécle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer juſques où elle portait l'extravagance et le déreglement.

Loin qu'elle me touchât, le ſot orgueil que je liſois dans ſes yeux, & ſes graces forcées, m'indignoient contr'elle. Je ne lui [4] faiſois pas injuſtice dans le fonds, mais je doute que, ſans ſes airs dédaigneux, j'en euſſe d'abord auſſi mal penſé. Témoin de tout ce que Madame de Senanges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas ſemblé m'en eſtimer davantage. Cette inattention me déplut & me la fit examiner moi-même avec une ſéverité qui ne lui pardonna rien, & me la montra même un peu plus mal qu'elle

n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas plus mal avec elle pour paroître ne la pas séduire au premier coup d'œil, & que souvent elle affectoit cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher : car, ainsi que je le lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle, & une vertu qui ne relâche jamais rien de sa séverité, sont deux choses également à craindre pour une femme. Ce [5] fut apparemment pour se conformer à cette sage maxime qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vû.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les spectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'adresser la parole ; mais en approchant de la grande allée, je vis changer sa physionomie. Ses façons devinrent vives, elle me parla sans cesse, & avec une familiarité déplacée, & que sans de grands

deſſeins on n'a jamais à la premiere vûe. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéreſſé davantage, je continuois avec elle ſur le ton que d'abord elle ſembloit m'avoir marqué. Madame de Senanges ne s'aperçut pas plûtôt des nouvelles idées de Madame de Mongennes, [6] qu'elle en conçût des allarmes : elle jugea, & je crois avec raiſon, que ſi elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penſer qu'elle me plaiſoit. L'inſulte étoit la même pour Madame de Senanges, qui peut-être auſſi était moins flattée de ma conquête, que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entrepriſes de Madame de Mongennes allant directement contre ſes intentions, elle prit avec elle un air ſérieux & ſec. L'autre y répondit un peu plus ſéchement encore, & j'eus la gloire, en

commençant ma carriere, de déſunir deux femmes auſquelles je ne penſois pas.

Sans comprendre alors ce qui cauſoit entr'elles le froid que j'y remarquois depuis un inſtant, leurs regards me firent juger qu'elles ſe tenoient pour brouillées. Elles s'examinoient mutuellement [7] avec un œil railleur, & critique ; &, après quelques momens d'une extrême attention, Madame de Senanges dit à Madame de Mongennes, qu'elle ſe coëffoit trop en arriere pour ſon visage. Cela ſe peut, madame, répondit l'autre, le ſoin de ma parure ne m'occupe pas aſſez pour ſçavoir jamais comme je ſuis. En vérité, Madame, repliqua Madame de Senanges, c'eſt que cela ne vous ſied pas du tout, & je ne ſçai comment j'ai juſques ici négligé de vous le dire. Pranzi même qui, comme vous ſçavez, vous trouve aimable, le remarquoit auſſi la derniere fois.

M. de Pranzi, répondit-elle, peut faire des remarques ſur ma perſonne, mais je ne lui conſeillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc ? Madame, reprit Madame de Senanges. Qui voulez-vous, ſi ce n'eſt pas notre ami [8] qui nous diſe ces ſortes de choſes ? Ce n'eſt point que vous ne ſoïez fort bien, mais c'eſt que fort peu de perſonnes pourroient ſoutenir cette coëffure-là ; c'eſt vouloir de gaïeté de cœur gâter ſa figure, que de ne pas conſulter quelquefois comme elle doit être, ou plûtôt, ajouta-t-elle avec un ris malin, c'eſt vouloir penſer qu'on la croit faite pour aller avec tout, & cela ne feroit pas une prétention modeſte. Eh ! mon Dieu, Madame, répondit-elle, qui eſt-ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne ſe croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne se coëffe pas à cinquante ans, comme je le fais à vingt-deux ?

Ce difcours tomboit fi vifiblement fur Madame de Senanges, qu'elle en rougit de colere ; mais la difcuffion là-deffus lui pouvoit être fi défavantageufe, qu'elle [9] crut à propos de n'y pas entrer : ce n'étoit d'ailleurs ni le lieu, ni le tems de fe livrer à de petits intérêts ; auffi ne s'occupa-t-elle que de l'objet qui feul alors la remuoit vivement. Il s'agiffoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, et tout le refte ne lui paraiffoit rien.

Nous ne nous étions pas plûtôt montrés dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis fur nous. Les deux Dames avec qui je me promenois n'étaient pas affûrément un objet nouveau pour le Public, mais j'en devenois un digne de fon attention & de fa curiofité. On les connaiffoit trop pour croire que je ne fûffe-là pour aucune d'elles, & le foin que toutes deux pre-

noient de me plaire empêchoit qu'on ne pût bien ſçavoir à laquelle j'appartenois. Madame de Senanges, que cette [10] irréſolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la choſe en ſa faveur : chaque fois que ſa rivale vouloit me regarder, un coup d'éventail donné à propos, interceptoit le regard et le rendoit inutile : elle ajoutoit à cela toutes les minauderies qui lui avaient autrefois réuſſi, me parloit bas, avoit des airs ſi tendres, ſi languiſſants, ſi abandonnés, qu'à cette indécence ſi ſupérieurement employée, il fut impoſſible au Public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette victoire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour elle de triompher de Madame de Mongennes, ſi je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me com-

bloit. Inattentif, & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations [11] fréquentes dont elle ne cessoit de me fatiguer. Versac l'avait si positivement assûrée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle sentoit que, sans s'exposer aux railleries de Madame de Mongennes, elle ne pouvoit point paroître douter de mon amour ; cependant elle desiroit de me faire parler. Elle se souvint en ce moment que Versac lui avoit dit que Madame de Lursay avoit des vues sur moi, & qu'il lui avoit semblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que sans se compromettre, il lui seroit aisé d'éclairer ses doutes, & me demanda d'un air négligent, s'il y avoit long-tems que je connoissois Madame de Lursay. Je lui répondis que depuis fort long-tems elle étoit amie de ma mere.

Je la croïois pour vous plus [12] nouvelle connaiſſance, dit-elle, on m'avoit même aſsûrée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi ! madame, m'écriai-je, je vous jure qu'elle n'y a jamais penſé. Peut-être, répondit-elle, n'avez-vous pas voulu le voir, n'eſt-il pas vrai ? Cela vous aura échappé ? Peut-être auſſi l'avez-vous aimée : il eſt un âge où tout plaît, c'eſt un malheur. On prend quelqu'un ſans ſçavoir pourquoi, parce qu'il le veut, parce qu'on eſt trop jeune auſſi pour ſçavoir dire qu'on ne le veut pas : qu'on est preſſé d'avoir une affaire, & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On eſt amoureux quelque tems, les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, on s'ennuïe de l'avoir, on en rougit, et l'on quitte, & voilà comme vous aurez eu Madame de Lurſay. Elle [13] a, je

crois, répondis-je, beaucoup d'amitié pour moi ; mais... Eh oui, interrompit-elle, vous allez être difcret, & ce ne fera que par vanité. Je ne crois pas, dit alors Madame de Mongennes, que ce foit-là fa raifon. Il feroit trop d'injustice à Madame de Lurfay, s'il penfoit d'elle auffi mal, et je la trouve assez aimable pour n'être pas furprife qu'elle eût pu lui plaire. Vous le trouvez ! Madame, reprit-elle, d'un ton de pitié, c'est un goût qui vous eft particulier, elle a peut-être plû jadis, mais perfonne d'aujourd'hui n'étoit de ce temp-là. Il n'est pourtant pas fi éloigné que vous ne pûffiez vous en fouvenir, répliqua Madame de Mongennes, moi, qui vous parle, je l'ai vu, ce temps. Eh bien ! Madame, répondit-elle, vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croïe jeune.

[14] Comme elles en étoient là, et qu'une aigreur polie fe mettoit dans leurs

difcours, nous apperçûmes Verfac. Madame de Senanges l'appela, il vint à nous ; mais fans cet air libre que j'admirois en lui, et que je cherchois vainement à prendre. Il fembloit que la vûe de Madame de Mongennes le gênât, & qu'elle eût fur lui cette fupériorité qu'il avait fur toutes les autres femmes.

Ah ! venez, Comte, lui dit Madame de Senanges, j'ai befoin de vous contre Madame, qui me foutient depuis deux heures des chofes inouies. Je le croirois bien, répondit-il férieufement. Avec un efprit fupérieur, il n'y a rien de bizarre & même d'abfurde, qu'on ne puiffe foutenir avec fuccès : eh bien, quel était l'objet de la difpute ? Vous connaiffez Madame de Lurfay, lui [] demanda-t-elle ? Exceffivement, Madame, répondit-il ; c'est afsûrément une perfonne refpectable, et dont tout le monde connaît les agrémens, & la vertu. Madame foutient,

reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lurſay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de généroſité & de grandeur d'ame. C'est ce que je dis, répartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'un de l'âge de Madame de Lurſay, ſans ſe faire un tort conſidérable. Cela eſt exactement vrai, repartit-il, mais du premier vrai. Il y a mille belles actions comme celles-là qu'on ne ſçauroit faire ſans ſe commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh ! que dites-vous, dit Madame de Mongennes ? on excuſe tous les jours des goûts extraordinaires, plus ils ſont bizarres, plus on s'en fait [16] honneur, & vous voudriez..... Oui, Madame, interrompit-il, non-ſeulement on les tolère ; on fait pis, on les approuve, & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves : mais le Public n'est pas toujours auſſi complaiſant que

je l'ai trouvé : il eſt des goûts qu'il s'obſtine à proſcrire.

Il ſeroit, comme vous le dites, peu complaiſant, reprit-elle, & j'ajoûte qu'il ſeroit fort injuſte ſi l'on ne pouvoit aimer Madame de Lurſay ſans qu'il y trouvât à redire : je conviens qu'elle n'eſt plus de la première jeuneſſe ; mais combien ne voit-on pas de femmes, beaucoup moins jeunes qu'elle, inſpirer encore des ſentimens, ou du moins chercher à les faire naître ? Cela n'eſt pas douteux, dit Verſac, mais auſſi ne le souffre-t-on pas tranquillement. Ah ! pour cela, dit Madame de Senanges, on en voit fort [17] peu : il est un âge où l'on ſçait qu'il faut ſe rendre juſtice. Oui, reprit Verſac, mais il me ſemble qu'il n'arrive pour perſonne, & que communément on meurt de vieilleſſe en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont

vieilli beaucoup, extrêmement, qui par conséquent ſont devenues laides, & ne s'en doutant ſeulement pas, & qui croyent, de la meilleure foi du monde, avoir encore tous les charmes de leur jeuneſſe, parce qu'elles en ont conſervé ſoigneusement tous les travers. Ah ! que c'eſt bien Madame de Lurſay, s'écria-t-elle, des travers qu'on prend pour des charmes ! il est inconcevable combien cela eſt frappant ! cela eſt d'un lumineux particulier ! & combien de gens cela ne peint-il pas ? pour moi, j'y reconnois mille perſonnes. Pas encore toutes [] celles à qui cela reſſemble, dit Madame de Mongennes ; & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'eſt point fait : car, en vérité, Madame de Lurſay n'est ni vieille, ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, répliqua Madame de Senanges, il me pique : laiſſons là ſes ridicules, ils ſont prou-

vés ; mais enfin, quel âge a-t-elle donc ? Eh bien ! Madame, dit Verſac, elle n'a véritablement que quarante ans : mais je ſoutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas aſſez pour permettre qu'elle n'ait que ſon âge. Aſſûrément vous vous trompez, repliqua-t-elle aigrement ; quarante ans ! il eſt impoſſible qu'elle n'ait que cela. Je me souviens…, Madame, interrompit-il, en pouſſant cela juſqu'à la calomnie, elle en a quarante-cinq, mais je ne ſçaurois aller plus loin. Au reſte, [19] voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante diſſertation sur Madame de Lurſay ?

Vous le voïez bien, dit-elle ; ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle avoit inſpiré, l'on ne ſçait comment, à M. de Meilcour. Ah ! Madame, répondit-il d'un air myſtérieux, pour peu qu'on eſtime les gens, on ne dit point ces choſes-là tout haut, on

ne devroit pas même les penſer ; mais la foiblesse humaine ne permet pas une ſi grande perfection. Je ne connois perſonne qu'un fait pareil, s'il étoit avéré, ne perdît à jamais dans le monde. Monsieur de Meilcour a ſans doute pour Madame de Lurſay de l'eſtime, du reſpect, de la vénération même, ſi vous voulez ; mais il ſeroit trop dangereux pour lui qu'on le soupçonnât ſeulement du reſte. Vous le défendez mieux que lui-même, [20] reprit-elle. Vous voïez qu'il s'en laiſſe accuſer ſans répondre et que ce propos l'embarraſſe. Peut-être auſſi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer et j'en ſerois peu ſurpris. À l'égard de ſon embaras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Être embaraſſé de l'accuſation, n'est pas être convaincu du crime. Il eſt bien vrai que Madame de Lurſay a pour lui d'aſſez tendres ſentimens ; mais qui, dans le monde, est à l'abri

de ces accidens-là ? Répond-on de toutes les paſſions qu'on inſpire ? Et, pourvu qu'on les mépriſe, qu'on les rende bien infortunées, quand il n'est pas de la dignité de s'y prêter, que reſte-t-il au Public à dire ? Je ſuis, pour moi, très-certain que Monsieur de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-deſſus la moindre complaiſance à ſe reprocher. Tant pis si cela est vrai, dit Madame [21] de Mongennes. Je ne vois pas qu'il puiſſe mieux faire, ou du moins, je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal. Malgré l'extrême et malheureuſe déférence que j'ai pour tout ce que vous penſez, Madame, répondit Verſac, je ne ſçaurais être de votre avis. Pour vous, madame, continua-t-il en parlant à Madame de Senanges, je ſuis ſurpris que vous soïez aſſez mal inſtruite de ſon choix pour avoir encore Madame de Lurſay à lui reprocher. Moi ! lui dit-elle, je ſuis,

je vous jure, dans la bonne foi. Il ne m'a point encore fait de confidences. Qu'importe, Madame ? Vous à qui j'ai vû deviner tant de chofes plus obfcures que ne l'eft le fecret de fon cœur, ne pourriez-vous pas vous fervir encore de votre pénétration ? Par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela [22] ne feroit pas convenable : quand il m'aura confié fes tourmens, je verrai ce qu'il fera à propos de lui répondre. Allons, Monfieur, me dit Verfac, confiez, vous êtes trop heureux : mais, ajoûta-t-il, en me voïant interdit, ces fortes de confidences fe font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'est-ce donc que ce fecret ? Je ne l'imagine pas. J'en fuis fâché, Madame, répondit-il, car fi vous ne paraiffez pas avoir deviné quelque chofe, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame de

Mongennes, que ce ſecret ſi merveilleux ne peut vous échapper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à préſent, dit Verſac, que nous ne riſquons plus rien à vous l'apprendre. Mais où ſoupez-vous aujourd'hui ? au Fauxbourg ? Oui, répondit-elle, mais ce n'est pas chez moi : nous allons toutes deux chez la Maréchale de ***, vous devriez bien y venir. Je ne ſçaurois, dit-il. Il y a aussi un Fauxbourg où je ſoupe, mais ce n'eſt pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient ſans doute ? Tendre, reprit-il, non. Eſt-ce toujours la petite de *** ? Il ſeroit un peu difficile, repartit-il, que ce fût toujours elle. Je ne l'ai jamais eûe. Ah ! quelle folie, s'écria Madame de Mongennes, nier une affaire auſſi publique, et dont tout le monde ſe tue de parler depuis deux mois ! Je voudrois bien, madame, lui dit-il, que vous fuſ-

ſiez quelquefois perſuadée que je ne prends pas toujours ni toutes les femmes, ni tous les travers qu'on me donne. Eſt-ce, dit Madame de Senanges, une vieille affaire ? Non, [24] dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on ſçavoir qui vous attache à préſent ? qui, la plus nouvelle ? oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez ! reprit-il, il eſt ſingulier que vous ne ſçachiez pas qui c'eſt ; on ſe tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reſte : j'imaginois pourtant que le fait étoit déjà public. Cela s'eſt commencé très-vivement à l'Opéra, continué ailleurs, & cela s'achève aujourd'hui dans ma petite Maiſon. Elle est charmante ! ajoûta-t- il, ma petite Maiſon, je prétends au premier jour vous y donner une Fête. Cela eſt galant au poſſible, dit Madame de Mongennes ; est-ce… ? Oui, Madame, interrompit-il, c'eſt toujours la même. Eh bien ! acceptez-vous ma pro-

poſition ? Une Fête dans une petite Maiſon, dit Madame de Senanges, vous n'y penſez pas ; voilà de ces [25] parties qui ne sont pas décentes, & qu'on a raison de blâmer.

Mais quel conte ! reprit Verſac ; et quand il ſeroit vrai qu'on les blâmât, ſeroit-il juste de s'en contraindre ? cachez-vous, le Public vous devine-t-il moins ? quelques égards que vous vouliez avoir pour lui, il eſt ſûr qu'il parle ; & d'ailleurs, je ne connois moi rien de plus décent qu'une petite maiſon, rien qui vous expoſe moins à ces diſcours qu'il ſemble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienſéances, plus encore que la néceſſité, les a miſes à la mode.

N'eſt-ce pas dans une petite maiſon qu'on ſoupe ſans ſcandale tête à tête ? & peut-on, sans cette reſſource, former aujourd'hui un engagement ? n'en fait-elle

pas même un des premiers articles ? Une femme qui ſe reſpecte, [26] c'eſt-à-dire, qui, avec le cœur tendre ou l'eſprit libertin, veut cacher ſa faibleſſe ou ses ſotiſes, peut-elle en impoſer ſans le ſecours d'une petite maiſon ? Eh ! quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaiſirs qu'on y goûte ? Tous deux ſouſtraits à une pompe embaraſſante, arrachés de ces appartemens ſomptueux où l'amour querelle, ou languit ſans ceſſe, c'eſt dans une petite maiſon qu'on le réveille, ou qu'on le retrouve : c'est ſous ſon humble toit que l'on ſent renaître ces déſirs étouffés dans le monde par la diſſipation, & qu'on les ſatiſfait ſans les perdre.

Ah ! Comte, dit Madame de Senanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maiſon eût cette dernière vertu, qui voudroit en habiter une grande ? Je ne vous dirai pas

bien poſitivement qu'on [27] ne les y perde pas, reprit Verſac, mais il eſt ſûr qu'on les y amuſe davantage. C'eſt toujours y gagner, répondit-elle ; mais en attendant qu'on accepte la Fête que vous propoſez, vous feriez bien de ſouper tous deux chez moi à mon retour de Verſailles, qui ſera dans fort peu de jours : je vous le manderai, Verſac. À moi ! s'écria-t-il, vous connoiſſez mes diſtractions, j'oublierai peut-être de le faire avertir : écrivez-lui, cela ſera plus ſûr & plus honnête, & il voudra bien m'inſtruire du jour que vous aurez choiſi. Je le veux bien, dit-elle, c'eſt un Billet ſans conſéquence : oh ! vous êtes inſoutenable auſſi avec vos ménagemens ſur les bienſéances ; je ne vois perſonne les pouſſer auſſi loin que vous, vous en deviendrez ridicule à la fin, reprit-il. Il eſt bon de s'obſerver ; mais une [28] trop grande exactitude eſt gênante : je

meurs de peur que vous ne deveniez prude. Non, répondit-elle, pour prude, je ne crois pas que je le devienne, cela n'eſt pas de mon caractere ; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Etre indécente est une chose qui me révolte, & que je ne pardonne pas. On ne ſçauroit penſer autrement quand on eſt auſſi bien née que vous l'êtes, répondit-il d'un air ſérieux ; mais raſſurez-vous ſur ce Billet, tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez-vous, Monſieur ? me demanda-t-elle. Je déſire aſſurément de le pouvoir, Madame, répondis-je ; mais je ne ſçai ſi je ne vais pas à la campagne avec ma mere, avant votre retour. Non, Monſieur, me dit Verſac, non, vous n'irez pas à la campagne, ou vous en reviendrez : ce n'est pas dans une ſituation auſſi [29] charmante que la vôtre qu'on s'embarque dans de ſemblables parties.

Quelque choſe que pût dire Verſac, mon

air mécontent lui prouvoit qu'il ne me perſuadoit pas, et je m'apperçus que Madame de Senanges s'allarmoit de l'obſtacle que j'apportois à ce ſouper. Verſac, qui avoit réſolu de m'enlever à Madame de Lurſay, m'engagea ſi poſitivement qu'il me fut impoſſible de ſonger davantage à me défendre, & je promis, très décidé à manquer à une parole que je donnois aussi forcément.

Je rêvois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faiſoit, & je me confirmois plus que jamais dans l'idée que Madame de Senanges, malgré ſes diſcours contre l'indécence, n'étoit que ce qu'au premier coup d'œil elle m'avoit paru. [30] Elle ne s'en flatta pas moins que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je ſuis ſatiſfaite de votre complaiſance ! me dit-elle tendrement, vous êtes charmant ! cela eſt vrai, vous êtes

charmant ! Mais, dites-moi donc que vous ſerez bien-aiſe de me revoir ? Oui, Madame, répondis-je froidement. Je ne ſçai, continua-t-elle, ſi je devrois vous dire que je penſerai à vous avec plaiſir : je crains que vous ne vous intéreſſiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là-deſſus. Pourquoi, Madame ? répondis-je. Ah ! pourquoi, reprit-elle ? voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant… ; mais quel uſage ferez-vous de ce que je vous dirai ?

Excédé d'impatience, & d'ennui, j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorſque au détour de l'allée, je vis [31] Madame de Lurſay, Hortenſe & ſa mère, qui venaient vers nous. Le déſordre où cette vue inopinée me plongea, fut extrême. Sans croire que je fuſſe aimé d'Hortenſe, j'étois déſeſpéré qu'après l'avoir quit-

tée ſi bruſquement, elle me retrouvât avec Madame de Senanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lurſay ne m'occupât plus, ſa préſence ne laiſſoit pas de m'embaraſſer. Le reproche de fauſſeté qu'elle m'avoit fait devant Hortenſe, & la derniere querelle que nous avions eue enſemble m'avoient aigri contr'elle au dernier point, & m'éloignoient d'un raccommodement dont je craignois les ſuites ; mais je redoutois ſes diſcours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler ſur mes liaisons avec Madame de Senanges, ſçachant même, à cet égard, ſe couvrir du maſque le plus noble, [32] elle pouvoit faire penſer à Hortenſe qu'elles n'étoient pas innocentes, & ſi elle n'alloit pas à me détruire dans ſon cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble ; il étoit peint

dans toutes mes actions, & dans mes yeux : je n'osois les lever ſur Hortenſe, et ne pouvois pas en même tems les porter ailleurs ; un charme secret et invincible les arrêtoit ſur elle malgré moi.

Madame de Lurſay me parut pénétrée de douleur ; mais, accoutumée à prendre ſur elle, ſon viſage changeoit à meſure qu'elle approchoit de nous ; & elle répondit en ſouriant, & de l'air du monde le plus libre, & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortenſe, que j'examinois avec ſoin, elle ne marqua, en me voïant ni [33] trouble, ni plaiſir. J'entendois cependant de tous côtés ſe récrier ſur ſes charmes, & j'en ſentois augmenter mon amour, & ma douleur. Nous paſsâmes ſans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes, en regardant Madame de Lurſay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que

par généroſité ? Il ſeroit ſingulier aſſurément qu'avec autant d'agrémens, elle ne pût pas faire une paſſion. Hélas ! oui, Madame, répondit Madame de Senanges, elle a préciſément ce malheur-là, & votre étonnement ne le fera pas ceſſer. Eh bien ! Monſieur, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi, rien ne pourra-t-il vous tirer de votre rêverie ? est-ce Madame de Lurſay qui la cauſe ? Je vous ai déjà dit Madame, interrompis-je, qu'elle ne prend rien ſur mon cœur ; une autre idée que la ſienne [34] l'occupe trop vivement pour qu'il puiſſe être partagé : et dût cette paſſion cauſer tous les tourmens de ma vie, je ſens avec plaiſir qu'elle ne peut jamais être effacée.

L'amour dont j'étois pénétré me donnoit une expreſſion de ſentiment à laquelle Madame de Senanges ſe méprit. Je vis ſes yeux s'animer. Vous, malheureux ! me dit-

elle ; eh, pourquoi le ſeriez-vous ? devez-vous ſeulement imaginer que vous puiſſiez l'être ; & fait-on quelque choſe qui doive vous le faire craindre ? Soïez conſtant, mais que ce ne ſoit que pour être toujours heureux ! Je reconnus ſa mépriſe, & la lui laiſſai. Il m'importoit aſſez peu qu'elle me crût amoureux d'elle, & j'étois ſûr qu'elle ne pourroit pas le croire long-tems.

Verſac, qui s'amuſoit à contredire [35] Madame de Mongennes, repaſſa dans cet inſtant de notre côté. N'eſt-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleverſé ſes idées, demanda-t-il ? Elle veut que Madame de Lurſay ſoit belle, & n'imagine ſeulement pas que Mademoiſelle de Théville puiſſe l'être. Mais ſur la derniere partie de ce qu'elle penſe, je ſerois aſſez de ſon avis, répondit Madame de Senanges, Mademoiſelle de Théville a

plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille, c'eſt en tout une perſonne à paſſer fort vîte. Pour moi, qui m'y connois, dit Verſac, je ne lui trouve qu'un défaut, c'eſt d'avoir l'air trop modeſte : elle s'en défera dans le monde vraiſemblablement ; & plût au Ciel que je fuſſe le premier à l'en corriger ! Donnez-lui, ſi vous pouvez auſſi, l'air ſpirituel, dit [36] Madame de Mongennes ; défaites-la de ces grands yeux inanimés, dont il paroît qu'elle ne ſçait que faire ; jettez-y de l'intention, & du feu, ce sera un d'autant plus bel ouvrage, que ſûrement il n'eſt pas facile. Si vous le trouviez plus aisé, repartit-il, il le feroit bien moins ; & la façon dont vous parlez d'elle, m'aſſure qu'elle n'a rien à acquerir.

Indigné de la baſſe jalouſie qui régnoit dans les diſcours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faisoient de la beau-

té de Mademoiselle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Verſac, elle eſt trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts ; il est plus ſûr de louer Madame de Lurſay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air mépriſant avec lequel je parlois ne devoit pas plaire à [37] Madame de Mongennes, mais je lui aurois dit des choses plus déſobligeantes, qu'elle ne s'en feroit pas offenſée : ſes deſſeins ſur moi étoient moins détruits, que diſſimulés ; et quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit allarmé Madame de Senanges, & que le déſir qu'elle avoit de m'engager, fût extérieurement moderé, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit, aux façons froides que j'avois pour Madame de Senanges, que je ne l'aimois point ; & trop ſotte pour n'être pas exceſſivement vaine,

elle ne doutoit point que je ne lui cédaſſe aussitôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ſes eſpérances par ses attentions, & de certains regards dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvaſſent pas plus ſenſible.

Depuis que j'avois rencontré [38] Mademoiſelle de Théville, j'avois ſenti redoubler l'ennui que m'inſpiroit Madame de Senanges ; mais la crainte de lui faire penſer que j'étais impatient de retrouver Madame de Lurſay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureuſement, ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'inſtants après, en me priant de ſonger à elle, & en m'aſſurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à son retour de Verſailles. Je me ſéparai d'elle, & de Verſac, réſolu de chercher l'un avec autant de ſoin que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plûtôt libre que je cherchai Mademoiſelle de Théville. Quelque choſe que je ſouffriſſe de ſa froideur, je ſouffrois encore plus de son abſence ; il ſembloit, quand je ne la voïois pas, que ma jalouſie me tourmentât plus violemment ; j'imaginois [39] qu'elle penſoit ſans diſtraction à Germeuil, & que ſon cœur jouiſſait trop tranquillement d'une idée que je lui croïois si chere ; j'eſpérois que du moins ma préſence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois ; enfin, & ſans tous ces motifs, je voulois la revoir, dûſſai-je encore être témoin de ſon amour pour mon rival.

Enfin, je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lurſay rougit à ma vûe ; mais, peu inquiet de ſes mouvemens, ce fut dans les yeux d'Hortenſe que je cherchai ma deſtinée. Il me parut qu'elle me

voïoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penſer qu'il lui étoit égal que je fuſſe auprès de Madame de Senanges, ou auprès d'elle ; & les nouvelles preuves que je recevois de son indifférence acheverent [40] de me percer le cœur.

Madame de Lurſay, pendant le tems que j'emploïois à examiner Hortenſe, me regardoit fixement, & d'un air railleur, dont enfin je m'apperçus, et qui redoubla l'averſion que je commençois à ſentir pour elle. Je ſçavois tout ce qu'elle avoit à me dire, et les idées qu'elle s'étoit faites sur Madame de Senanges. Ce qui s'étoit paſſé entre elle & moi étoit encore trop ſecret pour que ce fût une raison de ſe contraindre. Elle pouvoit, ſans ſe ſacrifier, parler librement du nouvel amour dont elle me croïoit occupé, & j'étais preſque certain qu'elle l'avoit fait : si nous

avions été ſeuls, j'aurois été moins embaraſſé d'une explication où j'aurois pû lui montrer qu'il ne me restoit pour elle pas plus d'eſtime que d'amour ; mais la préſence de Madame de Théville, & d'Hortenſe, lui [40] donnoit ſur moi un avantage que, ſans renoncer à toutes bienſéances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien ! Monſieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête ſi violent n'a pas, ce me ſemble, été de longue durée ? En effet, répondis-je, la promenade l'a diſſipé. Seroit-ce seulement à la promenade qu'il faudroit, répliqua-t elle, attribuer une guériſon ſi prompte, et Madame de Senanges y ſera-t-elle comptée pour rien ? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fût elle que j'en dûſſe remercier. Inſtruit par vos bontés de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoiſ-

ſance. Elle vous en donnera ſans doute des ſujets plus importans, répondit-elle, & je la crois perſonne à ne pas borner ſes bienfaits à ſi peu de choſe. Elle eſt fort noble ! Madame [42] de Senanges ; mais comment êtes-vous reſté ici ſans elle ? Apparemment, répartis-je avec une aigreur qui commençoit à me ſurmonter, qu'il ne m'a pas été poſſible de la ſuivre, mais la certitude de la revoir bien-tôt adoucit extrémement le regret que j'ai de ſon abſence.

Madame de Lurſay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne, & ſans rien dire, nous nous exprimâmes avec force toute la colére que nous reſſentions. Elle ne s'en tint pas aux regards, & croyant me mortifier d'avilir Madame de Senanges, elle employa tout ſon eſprit à peindre, avec les traits les plus marqués, ſes vices, & ſes ridicules. Elle ne pou-

voit pas en penſer plus mal que moi-même ; mais, loin de l'en laiſſer médire à son gré, je me crus obligé de la défendre, [43] & je le fis avec tant d'ardeur, & ſi peu de ménagement, qu'il ne fut plus poſſible à Madame de Lurſay de douter de la nouvelle paſſion, dont auparavant, elle ne faiſoit que me soupçonner. Aveuglé par ma colère, je ne crus pas que ce fût aſſez que je paruſſe eſtimer Madame de Senanges, & j'en parlai comme ſi je l'euſſe trouvée jeune, jolie & ſpirituelle, & avec cet enchantement où nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus, à la douleur de Madame de Lurſay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques instants le plaiſir de la vengeance. Ce fut trop tard que je ſentis ce qu'il m'alloit couter. Occupé du déſir de la tourmen-

ter, j'avois oublié qu'Hortenſe m'écoutoit, & que je ne pouvois perſuader l'une de mon amour [44] pour Madame de Senanges, ſans donner à l'autre la même idée. Cette réfléxion que je fis enfin, m'accabla. Avant une ſi cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortenſe ; mais comment lui oſer parler de ma tendreſſe, après avoir avoué que Madame de Senanges avoit fait ſur moi la plus vive des impreſſions ? Devois-je lui confier les raiſons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme ſi digne de mépris ? Pouvois-je moi-même, ſans mériter le sien, me juſtifier aux dépens de Madame de Lurſay, & ſacrifier le ſecret de ſon cœur ? moi ! à qui l'honneur impoſoit ſi sévèrement la loi de ne le laiſſer même jamais pénétrer !

Plus je me voyois condamné à garder

le ſilence, moins j'eſpérois pouvoir ſortir de l'embaraſſante ſituation où je m'étais mis. Quelque peu d'intérêt qu'Hortenſe eût paru prendre à mes diſcours, je ne ſçais quelle idée, que je trouvois ſans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes eſpérances. Preſque certain que je serois un jour obligé de me juſtifier auprès d'elle, je préparois déja tout ce qui pouvoit détruire dans ſon eſprit, une prévention qu'elle auroit priſe avec d'autant plus de juſtice que j'avois travaillé moi-même à la lui donner. Sa triſteſſe augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état auſſi ſingulier que le ſien ne pouvoit guéres être attribué qu'à une paſſion ſecrette & malheureuſe ; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois crû, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cauſe de ſa mélancolie ? Quand je les

avois [46] quittés, aucun nuage ne paroiſſait devoir s'élever entr'eux ; ſon abſence avoit-elle pu faire naître un ſi violent chagrin ? On s'attriſte quand on perd pour longtems ce qu'on aime ; ne fait-on que le quitter pour quelques inſtans, on penſe à lui, l'on s'en occupe, mais cette rêverie eſt plus tendre que douloureuſe ; Germeuil n'étoit donc pas l'objet de ſes peines dans le fond ; je ne pouvois le croire mon Rival, que parce qu'il eſt aſſez naturel que, quand on en craint un auprès d'une femme, ce ſoit l'ami qu'elle paroît aimer le plus tendrement, qui nous cauſe le plus d'inquiétude.

Le moyen le plus ſimple de me délivrer des miennes, étoit ſans doute de m'expliquer avec Hortenſe, & je le ſentois bien ; mais convenir que cette explication m'étoit néceſſaire, n'étoit [47] pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoyois rien qui pût me

conduire ſûrement à l'éclairciſſement que je souhaitois, & m'aider à découvrir ſi Germeuil étoit cet inconnu que je ſçavois aimé, ou si je n'avois pas à craindre quelque autre que lui.

Abſorbé dans cette confuſion d'idées & de ſentimens, les parcourant toutes, les éprouvant tous, ſans m'arrêter sur aucun, je marchois auprès d'Hortenſe dans un état peu différent du ſien. Je voulois interrompre ſa rêverie, et ne trouvois rien à lui dire. Ce fut auſſi vainement que je cherchai à fixer ſes yeux sur moi, & nous arrivâmes à la porte sans qu'il lui fût rien échappé de tout ce qui pouvoit m'inſtruire, ou me satiſfaire.

Madame de Lurſay qui, depuis le panégyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame [] de Senanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vû partir Madame de

Théville & Hortenſe, me demanda, mais avec une douceur extrême, ſi je voulois qu'elle me ramenât chez moi, ou qu'elle me conduisît chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit cauſé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortenſe, m'éloignoient également de ce qu'elle me propoſoit, & je lui répondis ſéchement que je ne pouvois faire ni l'un ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit conſternée de ma réponſe, & de la profonde & ſérieuse révérence dont je l'avois accompagnée ; cependant elle inſiſta. Je lui ſoutins, avec moins de ménagement encore, que des raiſons invincibles s'oppoſoient à ce qu'elle déſiroit, & nous nous ſéparâmes enfin, tous deux triſtes, & mécontens l'un de l'autre.

[49] Je rentrai chez moi, l'eſprit et le cœur trop tourmentés pour vouloir y voir perſonne, & je paſsai toute la nuit à faire sur

mon aventure les plus cruelles et les plus inutiles réflexions.

On connoît aſſez les ſonges des Amans, leurs incertitudes, leurs différentes réſolutions, pour concevoir tous les mouvemens dont je fus agité tour à tour, & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience, on voit trop par ce récit combien je lui devois d'idées fausses, pour avoir beſoin de m'arrêter ſur ce ſujet plus longtems.

Je ne ſçavois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorſqu'on entra chez moi. Je reçus en même temps ce billet de la part de Madame de Lurſay.

Si je ne conſultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous [50] *écrire, mon ſilence ſans doute m'épargneroit de nouveaux affronts ; plus tendre que je ne ſuis vaine, je ne crains pas de m'y expoſer encore. Je vais aujourd'hui à la campagne pour deux*

jours, vous ne mériteriez pas que je vous en avertiſſe, beaucoup moins que je vous priaſſe de m'y accompagner, cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part ne vous rendra peut-être que plus ingrat ; mais il me ſera doux de vous confondre par mes bontez, ſi je ne puis vous y rendre ſenſible. Je ſuis d'ailleurs curieuſe de ſçavoir ſi vous trouvez à Madame de Senanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous penſez ſur ce ſujet. Songez que je puis ne le pas vouloir longtems. Adieu, je vous attens à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colère contre Madame de Lurſay, [51] avec qui je ne voulois point d'explication ; ainſi, ſans réfléchir ſur cette partie de campagne ſi ſubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniére froideur, qu'il m'étoit impoſſible de

faire ce qu'elle défiroit, & que j'avois pris, la veille, des engagemens que je ne pouvois rompre. Dans la fituation où nous étions enfemble, cette réponfe étoit impertinente, mais plus je le fentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit, de tous mes projets, le feul qui me fût refté conftamment dans l'efprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus, qui, felon toutes les apparences, affuroit, & avançoit notre rupture.

La haine que je reffentois alors pour Madame de Lurfay ne me l'avoit pas feule dictée. J'avois [52] craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortenfe, que je ne voulois pas quitter dans des circonftances où il m'était important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins sur mes rivaux. Je paffai à m'occuper de fon

idée tous les momens où il ne m'était pas encore permis de la voir, & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bien-tôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lurſay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite, & l'impoſſibilité de la réparer me deſeſpera. Je ne pouvois plus douter qu'Hortenſe ne fût de cette partie que j'avois refuſée. La hauteur avec laquelle j'avais écrit à Madame de [53] Lurſay que je ne pouvois en être ne me permettoit pas de ſonger à la renouer avec elle, & ne la diſpenſoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lurſay pâlit à ma vûe, & il me parut qu'elle lui cauſoit autant de colére que

d'étonnement. Quoique je méritaſſe toute sa haine, je ne laiſſai pas de m'offenſer autant de ce qu'elle m'en marquoit, que ſi elle m'eût fait injuſtice. Je ne m'arrêtai pas longtems à cette idée, Hortenſe qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la ſurpriſe qu'elle marqua en me voyant, & sa rougeur ſubite, étoient pour moi des objets qui anéantiſſoient tous les autres dans mon eſprit, & me donnoient ſeuls à rêver.

[54] Vous venez sans doute avec nous, Monſieur ? me demanda Madame de Théville. Non, Madame, répondit vivement Madame de Lurſay, je l'en avois prié, mais il a des engagemens qu'il ne ſçauroit rompre. Je crois que vous les devinez. Quelle folie ! s'écria Germeuil ; je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je ſçais le contraire poſitivement, reprit-elle d'un air

ſec ; mais l'heure nous preſſe, & il voudroit, ſans doute, d'autant moins retarder notre départ, que ſûrement nous retardons ſes plaiſirs. Adieu, Monſieur, me dit-elle en ſouriant, je ſerai peut-être plus heureuſe une autre fois, ou vous ſerez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me préſenta la main d'un air auſſi libre que s'il n'eût été queſtion de rien entre nous ; & mourant de rage, je fus obligé de la conduire [55] juſques à son caroſſe.

Il ſeroit cependant ſingulier, me dit-elle tout bas, en deſcendant, que vous fuſſiez fâché de la réponſe que vous m'avez faite ; mais non, vous ne ſçavez qu'offenſer, & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah ! de graces, Madame, répondis-je, ceſſons de pareils diſcours, le tems en est paſſé pour vous, & pour moi. Je connois, reprit-elle, votre obligeante façon de

répondre, mais je veux bien ne m'y pas arrêter, vous m'avez accoutumée à être indulgente. Que je ſçache ſeulement ſi, comme vous ne penſez pas long-tems la même choſe, il ne vous auroit pas pris un remords ? Ne craignez pas de me l'avouer, ſeroit-il vrai que vous vouluſſiez venir ? C'eſt, Madame, répartis-je, une queſtion à laquelle j'ai répondu dès ce matin. Il [] ſuffit, reprit-elle, & je vous ſupplie de vouloir bien oublier que j'ai oſé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes que je ſçavois si bien lui faire quelquefois. Je voulois en vain déguiſer mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortenſe, & penſer que dans la ſolitude de la campagne, il trouveroit mille momens pour lui dire les choſes les plus tendres, étoit un ſupplice que je ne pouvois supporter ; ſur-

tout quand je me ſouvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis en les voyant près de partir, de cette fauſſe honte à laquelle je venois de ſacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lurſay, & je crus qu'il ne me ſeroit pas difficile d'obtenir d'elle, une choſe qu'elle m'avoit paru déſirer vivement. [] Je pris enfin aſſez sur ma ſotte vanité pour eſſayer de me faire parler encore de cette partie que je ne voyois faire ſans moi qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plus tôt, Madame, dis-je à Madame de Lurſay, vous ne m'auriez pas trouvé engagé. Oh ! je le crois, répondit-elle ſans me regarder. Si vous le vouliez même, continuai-je… Non, aſſurément, interrompit-elle, je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des ſacrifices que vous voudriez me faire, & n'en accepte-

rai aucun. Vous penſiez différemment tout à l'heure, repris-je, & j'ai cru pouvoir... Eh bien ! interrompit-elle encore, je penſois fort mal, & je m'en suis corrigée. A ces mots, elle me quitta, et me laiſſa d'autant plus piqué que je croyois m'être compromis, en la priant d'une choſe qu'un moment [58] auparavant j'avois refuſée d'elle, & que j'avois vainement abaiſſé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'euſſe à ne point quitter Hortenſe, j'imaginai qu'il falloit le faire céder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin ; ainſi, ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lurſay lieu de penſer qu'elle me mortifioit, je les laiſſai partir, deſeſpéré qu'Hortenſe, qui n'avoit ſeulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernières démarches auprès de Madame de Lurſay,

& qu'elle pût attribuer mes refus, à mon amour pour Madame de Senanges.

Ils étoient déja loin que je n'étois pas encore ſorti du trouble où cette ſituation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi, [59] méditer profondément ſur des minuties, penſer faux ſur tout ce qui m'arrivait, & m'affliger juſques au retour d'Hortenſe.

Quoique je ſçusse qu'elle devoit être deux jours à la campagne, j'envoyai le lendemain ſçavoir si elle n'étoit pas revenue. Tourmenté par mon impatience, & ma jalousie, le jour d'après j'y allai moi-même, &, ne la trouvant pas, je fus cent fois tenté d'aller la joindre ; mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lurſay que je ne pouvois ſupporter ſon abſence, l'emporta, & malgré mes terreurs, me fit reſter.

J'étois à peine rentré, qu'on m'annonça Verſac. Quelque occupé que je fuſſe de mon amour, la ſolitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens [60] ſçavoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aie parcouru ſans vous y rencontrer. Je ſuis, répondis-je, de la plus mauvaiſe humeur du monde. Les Amans heureux ont-ils du chagrin, me demanda-t-il ? Je ne ſuis pas fâché de vous voir ſenſible à l'abſence de Madame de Senanges, mais vous devez être ſi ſûr d'être aimé... Ah ! ciel ! m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à ſon tour, eſt-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit ? Non aſſurément, répondis-je, il n'y a que deux jours qu'elle eſt partie, & vous ſçavez qu'elle ne doit m'écrire qu'à ſon retour ici. Cela

est vrai, repartit-il, mais je n'en ſuis pas moins surpris que vous n'ayez encore entendu parler de rien. Avant-hier on vous demanda la permiſſion de vous [61] écrire, & dans toutes les règles vous auriez dû recevoir quelques billets. C'eſt une femme charmante que Madame de Senanges ! on n'a jamais avec elle, ni ſottes réflexions, ni lenteurs affectées à craindre. En un inſtant, ſon esprit a tout aperçu, ſon cœur a tout ſenti. Ce ne seroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indéciſion, quand il s'agit du choix d'un Amant, ſied, je crois, mieux à une femme que cette précipitation dont vous ſçavez ſi bon gré à Madame de Senanges. Autrefois, dit-il, on penſoit comme vous, mais les tems ſont changés. Nous parlerons là-deſſus plus à loiſir ; revenons à Madame de Senanges. Après les eſpérances que vous lui

avez données, & les foins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. Moi ! m'écriai-je, je lui ai [62] donné des efpérances ? Mais fans doute, répondit-il froidement, quand un homme de votre âge va chez une femme comme Madame de Senanges, paroît en public avec elle, et laiffe établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait fes raifons. Communément on ne fait point ces chofes-là fans idée. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit m'importe peu, repris-je, je fçaurai la détromper. Cela ne fera pas honnête, repartit-il, & vous la mettez en droit de fe plaindre de vos procédez.

Il me femble, répondis-je, que je fuis plus en droit de me plaindre des fiens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur ? Votre cœur ! dit-il, jargon de Roman. Sur quoi fuppofez-vous qu'elle

vous le demande ? Elle eſt incapable d'une prétention ſi ridicule. Que [63] demande-t'elle donc, répondis-je. Une Ryan ſorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive qui reſſemble à l'amour par les plaiſirs, ſans en avoir les ſottes délicateſſes. C'eſt, en un mot, du goût qu'elle a pour vous, et ce n'est que du goût que vous lui devez. Je crois, répliquai-je, que je le lui devrai long-tems. Peut-être, dit-il. La raiſon vous éclairera sur une répugnance ſi mal fondée ; Madame de Senanges ne vous inſpire rien à préſent, mais vous ne pouvez pas empêcher qu'inceſſamment elle ne vous paroiſſe plus aimable. Ce ſera malgré vous, mais cela ſera, ou vous renoncerez à toutes ſortes de bienſéances & d'uſages.

Je ſuis, quoi que vous en diſiez, répondis-je, très-certain que cela ne ſçauroit être. On penſera de moi ce qu'on voudra, il eſt

décidé que je n'en veux [64] point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il, il ne vous reste ſeulement qu'à examiner ſi vous avez raiſon de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous ? Si j'étois, dit-il, aſſez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je puſſe faire autrement, & par mille raisons cependant je pourrois m'en diſpenſer. Eh ! pourquoi pourrois-je m'en diſpenſer moins que vous ?

Vous êtes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Senanges. Pour vous, c'eſt un devoir ; si je la prenois, moi, ce ne ſeroit que par politeſſe. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célébres. Cela ſeul doit faire la différence de votre choix, & du mien.

Permettez-moi [65] une queſtion, lui dis-je, ne ſoyez même pas ſurpris ſi, dans le cours de cette converſation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choſes qui me ſont trop nouvelles, pour que je les faiſiſſe d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, auſſi ſouvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous inſtruire, je me ferai toujours un vrai plaisir d'éclairer vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets, qui, par leur étendue & leur variété, pourront nous mener loin, je voudrois que nous allaſſions chercher quelque promenade ſolitaire, où nous puſſions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir [66] à notre

deſſein. J'approuvai ſon idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choſes indifférentes, et ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une converſation, qui n'a que trop influé ſur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curioſité, lui disje, voudriez-vous la ſatisfaire ? N'en doutez pas, répondit-il, je ſerai charmé de vous inſtruire. Il y a des choſes qu'on ne peut ignorer long-tems ſans une ſorte de honte, parce qu'elles renferment la ſcience du monde, & que, ſans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obſcurité, tournent ſouvent contre nous. Je ſçais que cette ſcience n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ſes principes bleſſent l'honneur, & la raiſon ; mais en [67] la mépriſant,

il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoiſſances moins frivoles, puiſque, à notre honte, il eſt moins dangereux de manquer par le cœur, que par les manieres.

Vous rêvez déja, continua-t-il. Ce n'eſt pas, répartis-je, que je ne vous prête une extrême attention, mais ce ton ſérieux me paroît si peu fait pour vous que je ne puis revenir de la ſurpriſe qu'il me cauſe. Je vous trouve Philoſophe, vous !... ceſſez de vous en étonner, interrompit-il ; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper long-tems, & le beſoin que vous avez d'être inſtruit, m'a contraint de vous montrer que je ſçais penſer, & réflechir. Je me flatte, au reſte, que vous ſçaurez me garder le ſecret le plus inviolable ſur ce que je vous dis, & ſur ce que je vais vous dire. Quoi ! lui dis-je [68] en riant, vous pourriez être fâché que je dîſſe : *Verſac ſçait penſer* ?

Sans doute, repliqua-t-il fort ſérieuſement, & vous ſçaurez bientôt pourquoi il m'est important que vous ne le diſiez pas. Revenons à vous.

Je me ſuis apperçu avec ſurpriſe, en mille occaſions, que le monde vous étoit abſolument inconnu. Quoique vous ſoïez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conſerver juſques à préſent, les préjugés que je vous trouve. Je ne puis ſur-tout m'étonner aſſez que vous connoiſſiez ſi peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites ſur elles, pourront vous être utiles. Ce n'eſt pas cependant que je me flatte que vous puiſſiez marcher ſûrement d'après mes ſeuls préceptes, mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient long-tems vos lumieres, ou vous [69] empêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque néceſſaire que vous ſoit la con-

noiſſance des femmes, elle n'eſt cependant pas la ſeule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des uſages, des goûts, & des erreurs de votre ſiécle, doit partager vos ſoins, avec cette différence qu'il vous ſera facile de vous former des femmes, l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connaîtrez peut-être jamais le reſte parfaitement.

C'eſt une erreur de croire que l'on puiſſe conſerver dans le monde cette innocence de mœurs, que l'on a communément quand on y entre, et que l'on y puiſſe être toujours vertueux & toujours naturel, ſans riſquer ſa réputation, ou ſa fortune. Le cœur & l'eſprit ſont forcés de s'y gâter, tout y eſt mode, & affectation. [70] Les vertus, les agrémens, & les talents y ſont purement arbitraires, & l'on n'y peut réuſſir qu'en ſe défigurant ſans ceſſe. Voilà des principes que vous ne

devez jamais perdre de vûe ; mais ce n'est pas aſſez de ſçavoir que, pour réuſſir, il faut être ridicule, il faut étudier avec ſoin le ton du monde où notre rang nous a placés, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux, en un mot, qui ſont en crédit, & cette étude exige plus de fineſſe et d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit ? J'entends, reprit-il, ceux qui dépendant du caprice, ſont ſujets à varier, n'ont comme toutes les modes, qu'un certain tems pour plaire, & qui, pendant qu'ils ſont en régne, effacent tous les autres. C'eſt dans le temps de leur vogue qu'il faut les ſaiſir ; ſouvent [71] il y a auſſi peu de fruit à les prendre, lorſqu'on commence à s'en dégoûter, que de riſque à les garder, lorſqu'ils ſont abſolument proſcrits. Mais quand on ſçait, lui dis-je, que ce

régne eſt un ridicule, comment peut-on se réſoudre à le prendre ?

Bien peu de gens, répondit-il, ſont aſſez en état de réfléchir, pour ſçavoir ce qui en eſt ; & ceux qui penſent, ſe livrent ſouvent, même par réflexion, aux erreurs, qu'intérieurement ils condamnent de plus. Vous dirai-je davantage ? c'eſt preſque toujours à ceux d'entre nous qui raiſonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions abſurdes qui font honte à l'eſprit, & ce maintien affecté qui gâte, & contraint la figure. Moi, par exemple, qui ſuis l'inventeur de preſque tous les travers qui réuſſiſſent, ou qui du moins les perfectionne, penſez-vous que je [72] les choiſiſſe, les entretienne, & les varie uniquement par caprice, & ſans que la connoiſſance que j'ai du monde régle & conduiſe mes idées là-deſſus ? Sans ſçavoir, répondis-je, toutes les

raiſons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginez des ridicules, que parce que vous les croyez des moïens de plaire dans la ſociété.

Oui, je le crois, repliqua-t-il, la façon dont j'ai pris dans le monde, eſt, je penſe, une aſſez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ce n'eſt qu'en ſuivant mes traces qu'on peut parvenir à une auſſi grande réputation. Ne ſoïez point, au reſte, arrêté par le nom que je donne aux choſes qui sont en poſſeſſion de ſéduire : tant qu'un ridicule plaît, il eſt grâce, agrément, eſprit, & ce n'eſt que quand pour l'avoir uſé on s'en laſſe, qu'on lui donne [73] le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à vieillir ? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'eſt, je crois, une étude bien pé-

nible, que celle que vous me prefcrivez, répondis-je. Non, reprit-il, l'on peut réduire l'art de plaire, aujourd'hui, à quelques préceptes affez peu étendus, & dont la pratique ne fouffre aucunes difficultés. Je fupofe d'abord, & avec affez de raifon, ce me femble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre fon nom célèbre. Le moïen le plus fimple, & en même tems le plus agréable pour y parvenir, est de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vûe, de croire qu'il n'y a d'agrémens que ce qui les féduit, & que le genre d'efprit qui leur [74] plaît, quel qu'il foit, est en effet le feul qui doive plaire. Ce n'eft qu'en paraiffant foumis à tout ce qu'elles veulent, qu'on parvient à les dominer. Je puis aifément vous faire convenir de cette vérité ; mais avant que de vous parler des femmes,

j'ai quelques conſeils à vous donner ſur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde. Conſeils fondés, au reſte, ſur ma propre expérience.

Il faut d'abord ſe perſuader qu'en ſuivant les principes connus, on n'eſt jamais qu'un homme ordinaire, que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant : que les hommes n'admirent que ce qui les frappe ; & que la ſingularité ſeule produit cet effet ſur eux. On ne peut donc être trop ſingulier, c'eſt-à-dire qu'on ne peut trop affecter de ne reſſembler à perſonne, ſoit par les idées, ſoit [75] par les façons. Un travers que l'on poſſéde ſeul fait plus d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'eſt pas tout ; vous devez apprendre à déguiſer ſi parfaitement votre caractere, que ce ſoit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à

l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer ; que vous cherchiez toujours, ſous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils ſont en effet. C'eſt auſſi un grand deffaut pour le monde, que de vouloir ramener tout à ſon propre caractère. Ne paroiſſez point offenſé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir dérobés. Il vaut ſouvent mieux donner mauvaiſe opinion de ſon eſprit, que de montrer tout ce qu'on en a ; cacher ſous un air inappliqué, & [76] étourdi, le penchant qui vous porte à la réflexion, & ſacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguiſons jamais avec plus de ſoin que devant ceux à qui nous croïons l'eſprit d'examen. Leurs lumieres nous gênent. En nous mocquant de leur raiſon, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans

nous corriger, ils nous forcent à diſſimuler ce que nous ſommes, & nos travers ſont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes, que ce ſoit moins pour prétendre à les inſtruire, que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paraiſſons quelquefois leurs imitateurs, pour être plus ſûrement leurs juges ; aidons-les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à ſe développer devant nous, & que notre eſprit ne nous [77] ſerve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſe livrer ſoi même à l'impertinence, qu'il n'échappe rien de celle d'autrui.

Vous me ſemblez vous contredire, interrompis-je, ce dernier précepte détruit l'autre : ſi je deviens imitateur, je ceſſe d'être ſingulier.

Non, reprit-il, cette ſoupleſſe d'eſprit

que je vous conſeille n'exclut pas la ſingularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous est pas moins néceſſaire que l'autre ; ſans la premiere, vous ne frapperiez perſonne, ſans la ſeconde, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les obſervations que vous feriez. D'ailleurs, on n'eſt jamais moins à portée de deviner ce que vous êtes, que lorſque vous paroiſſez être tout ; & un génie ſupérieur [78] ſçait embellir ce que les autres lui fourniſſent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une choſe encore extrêmement néceſſaire, c'eſt de ne s'occuper jamais que du ſoin de ſe faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lû, que celui de faire valoir les autres eſt plus convenable : mais il me ſemble qu'on peut s'en repoſer ſur eux ; et, pour moi, je n'ai encore vû per-

ſonne, quelque modeſtie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de tems le ſecret de m'apprendre à quel point il s'eſtimoit, & combien je devois l'eſtimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réuſſir le moins à celui qui la pratique, c'eſt la modeſtie. Ne ſoïons pas intérieurement prévenus de notre mérite, je le veux, mais paraiſſons l'être : qu'une certaine [79] confiance ſoit peinte dans nos yeux, dans nos tons, dans nos geſtes, & juſques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien, de nous-mêmes : ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite ſupérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit, que parce qu'ils ne ceſſent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur, & de dégoût

avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vûe. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous ne le fait que parce que vous ne lui laiſſez pas toujours le tems de parler de lui : plus modeſte, vous ſeriez martyr de ſa vanité. Je ne ſçais d'ailleurs ſi quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, eſt plus blâmable que celui [] qui, en ſe taiſant ſur lui-même, penſe qu'il fait un ſacrifice à la ſociété, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à ſe croire obligé d'être modeſte.

Quoi qu'il en ſoit, il est plus ſûr de ſubjuguer les autres que de leur immoler sans ceſſe les intérêts de notre amour propre. Le trop grand déſir de leur plaire ſuppoſe le beſoin qu'on en a. Ils ne ſont jamais plus portés à nous juger avec ſévérité que lorſqu'ils nous voïent chercher ſervilement à

nous les rendre favorables. C'eſt avouer que nous croyons qu'un homme nous est ſupérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons, l'enhardit à nous trouver des deffauts, ſur leſquels ſans nos ménagemens pour lui, il n'auroit peut-être jamais [81] oſé porter ſes yeux : il eſt vrai qu'il veut bien s'y prêter, mais la bonté avec laquelle il les excuſe, eſt une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pouſſe la facilité juſques à vouloir bien nous raſſurer, qui en blâmant nos vices, nous eſtime aſſez peu pour ne plus nous diſſimuler les ſiens, ſe ſeroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, ſi nous n'avions pas cru avoir beſoin de la ſienne.

Ce n'eſt pas là le ſeul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétends pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'uſage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'eſprit, & la figure que pour peu d'inſtans ; mais de cette timidité qui naiſſant, ou du peu de connoiſſance que nous avons de nos avantages, ou du [] trop de cas que nous faiſons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins, des gens que la nature a placés au-deſſous de nous.

Vous ne ſçauriez donc trop préſumer de vos forces, ni vous affoiblir aſſez celles des autres. Gardez-vous ſur-tout de vous faire du monde une trop haute idée : n'imaginez pas que, pour y briller, il faille être doué d'un mérite ſupérieur : ſi vous le croïez encore, examinez-moi, voïez (car je vais me

donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois) voïez ce que je deviens quand je veux plaire : que d'affectations, de grâces forcées, d'idées frivoles ! dans quels travers enfin, ne donnai-je pas ?

[83] Penſez-vous que je me ſois condamné ſans réflexion au tourment de me déguiſer ſans ceſſe ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en ſaiſis aiſément le faux. J'y vis les qualités ſolides proſcrites, ou du moins ridiculiſées, & les femmes, ſeuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions ſur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, ſans me perdre, vouloir réſiſter au torrent, je le ſuivis. Je ſacrifiai tout au frivole ; je devins étourdi, pour paroître plus brillant, enfin, je me créai les vices dont j'avois beſoin pour plaire : une conduite ſi ménagée me réuſſit.

Je ſuis né ſi différent de ce que je parois, que ce ne fut pas ſans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'eſprit. Je rougiſſois quelquefois de mon impertinence : je ne médiſois qu'avec [84] timidité. J'étois fat, à la vérité, mais ſans graces, ſans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette ſupériorité qu'en ce genre depuis je me ſuis acquiſe.

Il eſt ſans doute aiſé d'être fat, puiſque quelqu'un qui craint de le devenir a besoin de veiller ſans ceſſe ſur lui-même, & que cependant, il n'y a perſonne qui n'ait ſa ſorte de fatuité ; mais il n'eſt pas ſi facile d'acquérir celle qu'il me falloit : cette fatuité audacieuſe, & ſinguliere, qui, n'aïant point de modelle, ſoit ſeule digne d'en ſervir.

Car quels que ſoient les avantages de la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle ſeule réuſſiſſe, & qu'un homme qui eſt fat de bonne

foi, & ſans principes, aille auſſi loin que celui qui ſçait raiſonner ſur ſa fatuité, & qui, occupé du ſoin de ſéduire, & en pouſſant [85] l'impertinence auſſi loin qu'elle peut aller, ne s'enyvre point dans ſes ſuccès, & n'oublie point ce qu'il doit penſer de lui-même. Un fat dont l'eſprit eſt borné, & qui ſe croit véritablement tout le mérite qu'il ſe dit, ne va jamais au grand. Vous ne ſçaurez imaginer combien il faut avoir d'eſprit pour ſe procurer un ſuccès brillant & durable, dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une ſeule femme, ſuffit ſouvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir pour ſaiſir le caractére d'une femme que vous voulez attaquer, ou, (ce qui est infiniment plus flatteur, & ne laiſſe pas d'arriver quelquefois) que vous

voulez réduire à vous parler la premiére ! de quelle juſteſſe ne faut-il [86] pas être doué, pour ne pas se tromper à la ſorte de ridicule que vous devez expoſer à ſes yeux, pour la rendre plus promptement ſenſible ! de quelle fineſſe n'avez-vous pas beſoin pour conduire tout à la fois pluſieurs intrigues que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié ! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'eſprit, bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & ſans contrainte, du caractére que l'inſtant où vous vous trouvez, exige de vous ; tendre avec la délicate ; ſenſuel avec la voluptueuſe, galant avec la coquette. Etre paſſionné ſans ſentiment, pleurer ſans être attendri, tourmenter ſans être jaloux, voilà tous les rôles que vous devez jouer, voila ce

[87] que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'uſage du monde pour voir une femme telle qu'elle eſt, malgré le ſoin extrême qu'elle apporte à ſe déguiſer, & ne croire pas plus à la fauſſe vertu que souvent elle oppoſe, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorſqu'elle s'eſt rendue.

Ce détail eſt étonnant, lui dis-je, il m'effraye, je ſens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, reprit-il, qu'il n'eſt pas fait pour tout le monde, mais j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même, & je ne doute pas que je ne vous voye bientôt partager avec moi l'attention publique, Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous : à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins néceſſaire ; c'eſt qu'en général, vous [88] ne pou-

vez aſſez vous emparer de la converſation. L'eſſentiel dans le monde n'eſt pas d'attendre pour parler que l'imagination fourniſſe des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir. L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de penſées. J'ai vû beaucoup de ces gens ſtériles, qui ne penſoient, ni ne raiſonnoient jamais, à qui la juſteſſe & les graces ſont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choſes mêmes qu'ils connoiſſent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent auſſi ſouvent qu'ils racontent, l'emporter ſur des gens de beaucoup d'eſprit, qui modeſtes, naturels & vrais, mépriſoient également le menſonge et le jargon. Souvenez-vous donc que la modeſtie anéantit les graces & les talens ; qu'en ſongeant à ce que l'on a à dire, on perd [89] le temps de parler, & que pour perſuader, il faut étourdir.

Je me ſouviens, lui dis-je, d'avoir vû quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre ; mais, loin qu'ils plûſſent, il me ſemble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit auſſi inſupportables qu'ils le ſont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même ; mais que malgré cela, ils ne plûſſent pas, l'expérience y eſt totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'eſt de ſéduire, & d'entraîner les perſonnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui régnent aujourd'hui, le fracas eſt celui qui en impoſe le plus généralement, & ſur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vrayes paſſions que celles qui commencent [90] par les enlever à elles-mêmes. Ces attachemens que l'habitude de ſe voir, forme quelquefois, ne

leur paroiſſent preſque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croyent devoir s'occuper que médiocrement. L'impreſſion qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais ſur elles avec vivacité. Il faut, pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne ſçachent pas ce qui les a déterminées à la tendreſſe. On leur a dit qu'une paſſion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême, & il y a trop longtems qu'elles le croyent, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'eſt plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette yvreſſe de vous-même, qui vous faiſant tout hazarder, anime les graces de votre [91] perſonne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchante, & parce qu'elle ſe refuſe à la réfléxion, croit que ce ſont vos charmes qui ne lui en laiſſent pas le

temps. Si par hazard elle ſonge à la réſiſtance qu'elle pourroit vous faire, ce n'eſt que pour mieux ſe perſuader qu'elle ſeroit inutile, et qu'on n'en doit point employer contre quelque choſe d'auſſi fort, d'auſſi imprévu, d'auſſi extraordinaire, enfin, qu'un coup de ſympathie. Prétexte aſſez bien imaginé, dans le fond, pour ſe rendre promptement, ſans donner mauvaiſe opinion d'elles ; puiſqu'il n'y a point d'homme qui ne ſoit plus flatté d'inſpirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par degrés.

Quels que ſoient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence ſans bornes, [92] je doute que je puiſſe jamais adopter un ſyſtême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, eſt parfaitement beau

quant à la morale, reprit-il ; mais le monde & elle, ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus ſouvent, on ne réuſſit dans l'un qu'aux dépens de l'autre. Il vaut mieux encore un coup, prendre les erreurs de son ſiécle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroîtroient étrangéres, ou ne ſeroient pas du bon ton.

Du bon ton ! repris-je. Vous ne ſçaurez peut-être pas encore ce que c'est ? repartit-il, d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a ſouvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pû me le [93] définir. Ce ton de la bonne compagnie, ſi célébré, en quoi conſiſte t'il ? Les gens qui le veulent par tout, & le trouvent à ſi peu de perſonnes, & dans si peu de choſes, l'ont-ils eux-mêmes ? Qu'eſt-ce enfin que ce ton ?

Cette queſtion m'embaraſſe, répondit-il.

C'eſt un terme, une façon de parler dont tout le monde ſe ſert, & que perſonne ne comprend. Ce que nous appelons le ton de la bonne compagnie, nous, c'eſt le nôtre, & nous ſommes bien déterminés à ne le trouver qu'à ceux qui penſent, parlent, & agiſſent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définiſſe mieux, je le fais conſiſter dans la nobleſſe, & l'aiſance des ridicules ; & je vais, en vous diſant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger ſi ma définition est juſte.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille juſques à l'indécence, & paſſe chez nous, ce qu'on appelle aiſance, & liberté. Tons, & maniéres affectés, ſoit dans la vivacité, ſoit dans la langueur. L'eſprit frivole, & méchant, un diſcours entortillé, voilà ce qui, ou je me trompe fort, com-

poſe aujourd'hui le ton de la bonne compagnie : mais, ces idées ſont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire ſouvent des choſes penſées : quelque naturellement qu'il les exprime, quelque peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvenient, non qu'il a [95] de l'eſprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'eſt à la médiſance uniquement que ſe rapporte aujourd'hui l'eſprit du monde, on s'eſt appliqué à lui donner un tour particulier, & c'eſt plus à la façon de médire qu'à toute autre choſe, que l'on reconnoît ceux qui poſſédent le bon ton. Elle ne ſçauroit être ni trop cruelle, ni trop pré-

cieuſe. En général, & même lorſqu'on ſonge le moins à railler, ou qu'on en a le moins de ſujet, on ne peut avoir l'air trop ricaneur, ni le ton trop malin. Rien n'embaraſſe les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement, & de votre eſprit. Que votre ſourire ſoit mépriſant, qu'une fade cauſticité régne dans tous vos propos. Avec de pareils ſecours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on ſe diſtingue, parce qu'on ſe fait craindre, [96] & que, dans le monde, un ſot qui ſe tourne vers la méchanceté, eſt plus reſpecté qu'un homme d'eſprit, qui, trop ſupérieur à ces vils objets pour deſcendre juſqu'à eux, rit en ſecret des travers de ſon ſiécle, & les mépriſe aſſez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les maniéres, quelque récommandable qu'elle

ſoit, eſt peu de choſe ſans celle de l'eſprit. Les gens du bon ton laiſſent au vulgaire, & le ſoin de penſer, & la crainte de penſer faux. Perſuadés, d'ailleurs, que plus l'eſprit eſt cultivé, moins il conſerve de naturel, ils ſe ſont volontairement bornés à quelques idées frivoles, ſur leſquelles ils voltigent ſans ceſſe ; ou, ſi par hazard, ils ſçavent quelque choſe, c'est d'une façon ſi ſuperficielle, ils en font eux-mêmes ſi peu de [97] cas, qu'il ſeroit impoſſible de leur donner des ridicules là-deſſus. Comme rien n'eſt plus ignoble à une femme que d'être vertueuſe, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton, que de paſſer pour ſçavant. L'extrême ignorance à laquelle l'uſage ſemble le condamner, eſt cependant d'autant plus ſinguliére, qu'il eſt en même temps établi, qu'il ne doit héſiter ſur aucune déciſion.

En effet, repris-je, cela ne laiſſe pas d'être embarraſſant. Moins que vous ne croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modeſtie, feroit à la vérité fort incommode, mais avec une extrême préſomption, je puis vous aſſurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement, pour être ſi inquiet ſur ce que vous dites ? S'il eſt du ton de la bonne compagnie de décider [98] toujours, il n'en eſt point de juſtifier jamais ſa déciſion, & la bonne opinion que l'on a de ſoi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien. Ne rien voir, quelque choſe que ce puiſſe être, qu'on ne mépriſe, ou ne loue à l'excès. Se croire également capable du ſérieux, & de la plaiſanterie, ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être ſans ceſſe ; mettre de la fineſſe dans ſes tours, & du puérile dans ſes idées, prononcer des abſurdi-

tés, les ſoutenir, les recommencer, voilà le ton de l'extrémement bonne compagnie.

Une choſe m'embaraſſe, interrompis-je. Comment des perſonnes qui n'ont rien appris, ou ſe ſont crues dans l'obligation de tout oublier, peuvent-elles ſe parler sans ceſſe ? Il faut néceſſairement avoir l'eſprit bien fécond pour ſoutenir, ſans les reſſources que fourniſſent les diverſes connoiſſances, [99] une converſation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas ?

C'eſt qu'on n'y a pas de fonds à épuiſer, repliqua-t'il. Vous avez remarqué qu'on ne tariſſoit point dans le monde, ne vous ſeriez-vous pas apperçu auſſi qu'on s'y parle toujours ſans ſe rien dire ? que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, de fades ſouris, de petits airs fins, y tiennent lieu de

tout ? Mais on y differte fans ceffe ! repris-je. Eh bien ! Oui, répondit-il, on y differte fans raifonner, & voilà ce qui fait le fublime du bon ton. Eft-ce que l'on peut, sans s'appéfantir, fuivre une idée ? On peut la propofer, mais a-t'on jamais le tems de l'établir ? N'eft-ce pas même bleffer la bienféance que d'y fonger ? Oui. La converfation, pour être vive, ne fçauroit [100] être affez peu fuivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, fe laiffe interrompre par une femme qui veut parler fentiment. Que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un fujet fi noble, & qu'elle poffède fi bien, fe taife pour écouter un couplet galamment obfcéne : que celui, ou celle qui le chante, céde, au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de morale, qu'on fe hâte d'interrompre, pour ne rien perdre d'une hiftoire médifante, qui, quoique écoutée avec

un extrême plaiſir, bien ou mal contée, eſt coupée par des réflexions uſées ou fauſſes, ſur la Muſique ou la Poëſie, qui diſparoiſſent peu à peu, & ſont ſuivies par des idées politiques ſur le gouvernement, que le récit de quelques coups ſinguliers arrivés au jeu, abrègent dans le tems [101] qu'on y compte le moins, & qu'enfin un Petit-maître, après avoir long-tems rêvé, traverſe le cercle et dérange tout pour aller dire à une femme qui eſt loin de lui, qu'elle n'a pas aſſez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un Ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en eſt pas moins reſſemblant, repliqua-t-il. Au reſte, il peut vous prouver qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe trouver dans ſa vanité, ou dans la ſtérilité d'autrui, de quoi ſentir moins le peu qu'il vaut, & ſe faire en dépit de la nature même, une ſorte de mérite qui

le mette au niveau de tout le monde. Mais, vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie ? Aſſurément, reprit-il, je le mépriſe, mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'oſe parler devant perſonne comme [102] je viens de le faire avec vous ; & quand je vous ai prié de me garder ſur tout ce que je vous dirois, un ſecret inviolable, c'eſt qu'il m'eſt d'une extrême conſéquence qu'on ne ſçache pas ce que je ſuis, & à quel point je me déguiſe. Je vous conſeille encore un coup de m'imiter. Sans cette condeſcendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un eſprit dur, & peu fait pour la ſociété. Plus vous refuſerez de vous prêter aux travers, plus on s'empreſſera à vous en donner. Je ne ſuis pas le ſeul qui ai ſenti, que pour ne point paſſer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs

qu'on ne croit, & quelques-uns de ceux qui ſemblent s'y livrer le plus, ne laiſſent pas d'être perſuadés avec moi que, pour avoir le ton de la vraiement bonne compagnie, il faut avoir [103] l'eſprit orné ſans pédanterie, & de l'élégance ſans affectation, être enjoué sans baſſeſſe, & libre sans indécence.

À préſent, ajouta-t'il, nous pourrions en venir aux femmes, mais la converſation que nous venons d'avoir enſemble, a été d'une longueur ſi énorme, qu'avec plus d'ordre, & des idées plus approfondies, elle pourroit preſque paſſer pour un Traité de Morale. Remettons-en le reſte à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous inſtruire, nous ſçaurons aiſément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la queſtion que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous beſoin qu'une femme nous

mette dans le monde ? Quelque ſimple que cette queſtion vous paroiſſe, elle tient à tant de choſes, que je ne ſçaurois y répondre ſans m'engager [104] dans des détails immenſes, repliqua-t-il ; je me ſuis plû à l'étude des femmes, je crois à préſent les connoître, je vous en parlerois trop longtems. Eh bien ! lui dis-je, effleurons la matiére, quelque autre jour, nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en couteroit tout autant, & vous ne ſeriez pas bien inſtruit. C'eſt un ſujet qu'il faut traiter de ſuite, & qui mérite une attention particuliére.

Pour moi, lui dis-je, il me ſemble que ce n'eſt pas travailler pour ſes plaiſirs, que de chercher tant à connoître les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vûe, occupe l'eſprit dans les tems mêmes où le ſentiment ſeul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop ſur ce qu'on

aime, que de l'examiner avec tant de févérité. Vous fuppofez apparemment, repliqua-t-il, [105] que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois fi peu les femmes, répondis-je, qu'il feroit peu convenable de me décider fur ce que j'en dois penfer ; mais je crois en même tems qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'inftruifiez, penfer auffi mal que je voudrai. Ne me laiffez-vous point, par exemple, le champ libre fur Madame de Senanges ? Oh ! oui, répondit-il ; mais vous ferez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque tems après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injuftement. Vous rendrez, malgré vous, juftice à fes charmes, & qui fçait fi ce n'eft point par amour propre que vous diffimulez ac-

tuellement, l'impreſſion qu'elle vous [106] a faite ? Qui ſçait enfin, ſi dans le tems que vous paroiſſiez ſi content de ſon abſence, & du ſilence qu'elle garde avec vous, vous ne ſoupirez pas après ſon retour, ou ne mourez pas de douleur de ſa négligence ? Si cela eſt ainſi, repris-je, il faut avouer que les tourmens de l'amour sont bien aiſés à ſoutenir ; car on ne peut pas être moins occupé de quelque choſe, que je ne le ſuis de Madame de Senanges. Je vous avouerai cependant que je ſuis ſurpris qu'entre deux femmes, qui me paroiſſent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable. Madame de Mongennes.... je ne m'y oppoſe aſſurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conſeiller de la prendre ; & ſans entrer dans les raiſons que j'ai pour cela, & qui [107]

à préſent nous meneroient trop loin, je vous dirai ſimplement que Madame de Senanges vous convient mieux que Madame de Mongennes : celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire ; l'autre ne croiroit jamais pouvoir aſſez s'en faire honneur, & à l'âge où vous êtes, c'eſt à la plus reconnoiſſante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en caroſſe, & nous emploïâmes le tems que nous avions encore à être enſemble, lui, à tâcher de me convaincre du beſoin que j'avois de prendre Madame de Senanges, & moi, à lui perſuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plûtôt rentré, que ſans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Verſac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire. [108] Rêver à Hortenſe, m'affliger de ſon

départ, & ſoupirer après ſon retour, étoient alors les ſeules choſes dont je puſſe m'occuper.

Ce jour ſi vivement déſiré, vint enfin. J'allai chez Hortenſe, & j'appris qu'elle, & Madame de Théville étoient revenues, et ſorties. Je crus, je ne ſçais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lurſay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduiſoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir, & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le tems, & par les réflexions que, malgré moi-même, j'avois faites ſur mon injuſtice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lurſay, mais je n'y trouvai pas Hortenſe. L'eſpérance de l'y voir arriver, & la certitude qu'au milieu d'un cercle [109] ſi nombreux, Madame de Lurſay ne trouveroit pas un moment pour me parler, mo-

dérerent mon chagrin, & me firent refter. Elle jouoit quand j'arrivai, & fans paroître ni troublée, ni émue de ma préfence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vûes, lorfqu'il n'étoit encore queftion de rien entre nous deux.

Après les premieres politeffes qu'elle me fit dans toutes les régles, fans embaras & fans affectation, elle fe rendit à fon jeu. J'étois auprès d'elle, & quelquefois elle me parloit fur les coups finguliers qui lui arrivoient, mais d'un air fi détaché, elle avoit tant de guaïté dans les yeux, je lui trouvois l'efprit fi libre, que je ne pûs pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raifons que j'avois de fouhaiter fon indifférence me firent [110] recevoir avec une extrême joie, tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne fçavois pas comment

lui dire que je ne l'aimois plus. Le refpect qu'elle m'avoit infpiré, étoit en moi comme ces préjugés d'enfance, contre lefquels on fe révolte long-tems, avant que de pouvoir les détruire.

Quelques chofes que j'en penfaffe dans ce moment, l'eftime que j'avais eue pour elle me tyrannifoit encore et me forçoit à lui déguifer mes fentimens. Je redoutois furtout une explication qui ne pouvoit m'être jamais que défavantageufe, puifqu'il n'y avoit eu, dans ses procédés, rien qui pût juftifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voïois prendre étoit donc [111] le feul qui pût me convenir ; il nous faifoit rompre fans éclat, fans altercation, fans lenteurs, & nous délivroit, l'un & l'autre, de ces converfations funeftes, qui brouillent fouvent les Amans qui fe quittent, plus encore que

leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de ſujets de joie, je ne ſçais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire auſſi promptement. Je craignis, à ce qu'il me ſembla, que ſa froideur ne fût affectée, & que je ne la dûſſe qu'à la contrainte que le monde qui était chez elle lui impoſoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup ; qu'on peut dans un violent accès de jalouſie, former le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas ; que ſouvent on ſe déguiſe [112] ſes ſentimens, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître, mais que cette diſſimulation coute trop pour durer long-tems, & qu'on ne sort souvent de cette feinte tranquilité que pour éclater avec moins de ménagement. De ce

raiſonnement, je concluois que Madame de Lurſay pouvoit bien n'être pas auſſi libre qu'elle me le paroiſſoit, et que j'étois peut-être aſſez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec ſoin, et plus, par l'examen que j'en faiſois, je trouvois de quoi m'aſſurer que ſon changement étoit réel, plus je ſentois diminuer la joie que d'abord il m'avoit cauſée. Sans pénétrer la cauſe du trouble qui ſe répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur, et me croïant toujours charmé d'avoir [113] perdu Madame de Lurſay, je ceſſai cependant de lui ſçavoir ſi bon gré de son inconſtance.

Je me demandai enfin quelle étoit la ſorte d'intérêt qui m'attachait aux mouvements d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même jamais aimée. En ef-

fet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté ſon cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé ?

Ce que je me disois là-deſſus étoit ſenſé, & à force de me le redire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas ſans deſſein que Madame de Lurſay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus ſans ſuccès.

Sa partie finit : elle me propoſa de jouer avec elle, j'acceptai. Mon oiſiveté m'ennuïoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui [114] commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une diſtraction extrême, & n'oſant preſque jamais regarder Madame de Lurſay dont l'air aſſuré & tranquille ne ſe démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voïoit que je faiſois ſur elle.

Jufque-là, je pouvois croire fimplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penfer qu'elle en aimât un autre.

Le Marquis de *** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude ; elle commença à lui fourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin, de ces agaceries qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent décifives.

Sans fe compromettre au point [115] de lui donner des efpérances et de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embaraffée, elle en fit affez pour me faire croire que non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à fe confoler de ma perte, & que c'étoit affurément un commencement d'avanture. Je ne la regardois jamais que je ne trouvaffe

ſes yeux attachés ſur le Marquis, & elle ne s'appercevoit pas plûtôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment ſur ſes cartes, comme ſi c'eût été à moi ſur-tout qu'elle eût voulu cacher ſes ſentimens.

Ce manége à la fin, m'impatienta ; ce n'étoit pas qu'il intéreſſât mon cœur, mais il me ſembloit que je jouois-là un rôle déſagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me ſentois pour elle un mépris ! elle [116] m'inſpiroit une indignation, qu'à peine je pouvois diſſimuler !

Verſac ne m'a pas trompé, me disois-je, & je ne ſçai pas comment on ne donne que le nom de coquette à une femme de cette eſpéce. Jamais on n'a agi avec moins de ménagements. Qu'elle ait ceſſé de m'aimer, cela eſt ſimple, ſon changement m'oblige, & à Dieu ne plaiſe que je veuille le lui repro-

cher ! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Senanges, que ſans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, ſans que ma préſence la contraigne, ſans être ſûre même que je ne l'aime plus, elle ſe livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'eſt, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais oſé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je, je n'ai été, comme [117] Pranzi et mille autres, que l'objet de ſon caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui ſera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaiſir de lui voir un ſucceſſeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon ſi peu flatteuſe pour elle, je ne ſongeai point à m'obſerver, & mon air froid, & bruſque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui se paſſoit dans mon cœur. Il m'échappoit des mouvemens d'impatience

qu'elle ſçavoit bien qu'ordinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejetter ſur lui. Je regardois ma montre à chaque inſtant, & comme ſi ce n'eût pas été aſſez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je conſultois encore celle des autres. Madame de Lurſay m'interrogea deux fois ſans pouvoir tirer de moi, rien qui répondît à [118] ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu ſtupide, & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que tout cela ſe paſſoit dans mon cœur pour une femme, à qui le moment d'auparavant, j'aurois dit avec joie, rompons, ne nous ſoïons plus rien l'un à l'autre, dont le changement m'étoit néceſſaire, & dont la ſeule idée m'étoit importune ; & qu'enfin, ce cœur que ſon inconſtance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie ! & nous oſons reprocher aux femmes leur vanité ! Nous ! qui

ſommes ſans ceſſe le jouet de la nôtre ; qu'elle fait paſſer à ſon gré de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine, & qui nous fait ſacrifier la maîtreſſe la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que ſouvent nous mépriſons le plus.

[119] Telle étoit à peu près ma ſituation. Je cédois inſenſiblement à Madame de Lurſay ſans le ſçavoir. J'étois outré qu'elle eût pu ſi-tôt ſonger à un autre engagement, & ce qui, ſi j'avois ſçu penſer, auroit dû me détacher d'elle pour toujours, étoit ce qui la rendoit pour mon cœur, plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inſpiroit fût de l'amour : j'étois entraîné par des mouvemens que je ne connaiſſois point, & que je n'aurois pas pu me définir : ils étoient violens sans être tendres,

aucun déſir ne s'y mêloit, & j'étais piqué ſans être amoureux. Qu'elle eût paru ſenſible un inſtant, que je l'euſſe revû jalouſe, emportée, qu'elle eût fait des efforts pour me ramener, le charme ſe feroit diſſipé : ma vanité contente de l'humiliation où je l'aurois vûe, [120] mon cœur n'auroit plus retrouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être mépriſé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lurſay ſçavoit combien il feroit dangereux pour elle de me détromper : elle n'avoit pas beſoin de m'étudier pour démêler ce qui ſe paſſoit dans mon ame. J'aurois été le premier ſur qui ſon ſtratagême, tout uſé qu'il étoit, auroit été ſans puiſſance ; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le pouſſer juſques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas ſi-tôt finie, que, dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle ; mais d'un air ſi contraint, qu'elle ſentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire reſter.

[121] Où voulez-vous aller ? me dit-elle gaïement. Quelle folie ! Il eſt ſi tard ! J'ai compté ſur vous. Vous me déſobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous déſobligerois bien plus d'y reſter, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'eſt, reprit-elle, ſans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaiſir à vous voir. Je ne conçois pas ſur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On eſt accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être ſurpris, je dois l'être toute la premiere, de vous voir au-

jourd'hui faire des façons ſi long-tems bannies d'entre-nous. Je les crois à préſent, Madame, répartis-je, plus néceſſaires que jamais.

Quelle idée ! répondit-elle en [122] hauſſant les épaules. Que vous êtes déraiſonnable ! Ah ! que je le ſuis peu, Madame, repliquai-je, & que vous ſçavez bien..... Enfin, (interrompit-elle en ſe levant comme ſi elle eût craint d'entrer dans le moindre détail), vous êtes le maître, je ne prétends pas vous gêner. Reſtez, vous me ferez plaiſir. Partez, ſi ce que je vous propoſe, ne vous en fait pas.

Je crus voir à ſon air froid qu'elle avoit dans le fond envie que je partîſſe, & qu'elle deſtinoit, ſans doute, l'après ſouper au Marquis. Je me fis un plaiſir ſecret de les gêner par ma préſence, & de me donner, d'ailleurs, la douce ſatiſfaction de voir Ma-

dame de Lurſay ſe dégrader de plus en plus à mes yeux, & juſtifier tout le mépris que je croïois avoir pour elle.

Peu de temps après on ſervit. [123] Sans y penſer, à ce que je croïois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lurſay. Elle s'en apperçut ; & loin de paroître m'en ſçavoir gré, elle arrangea les choſes de façon, que ce fût le Marquis, que je regardois toujours comme mon ſucceſſeur, qui ſe mit à la place où je déſirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit ſur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échappa pas, & j'en reſſentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il eſt conſtant que je ne l'aurois pas priſe : mais je ne pûs, ſans colere, la voir remplir par un autre.

Bien-tôt le ſouper s'anima. Madame de Lurſay qui, après avoir mortifié ma vani-

té, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réuſſir. Cette ſéduiſante coquetterie, plus puiſſante ſur [124] nous que la beauté même, ces airs agaçans que nous mépriſons quelquefois, & auſquels nous cédons toujours, les ſoûris les plus tendres, les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement, emploïé. Perſuadé que le ſeul déſir d'engager mon rival lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contr'eux. Son enjouement me parut contraint, ſon eſprit apprêté, & les grâces dont elle venoit de s'embellir, me ſemblerent peu faites pour ſon âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquile du côté de l'amour. Du moins, tout entier à la haine que m'inſpiroit Madame de Lurſay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos déſirs, ils

agiſſent trop ſenſiblement ſur nous pour qu'ils puiſſent [125] échapper à la femme même la moins habile. Madame de Lurſay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir ſe méprendre à mes mouvemens, connut à la froideur de mes regards, qu'elle ne faisoit pas ſur moi une auſſi vive impreſſion qu'elle auroit déſiré. Il eſt à croire qu'elle craignit de m'avoir trop laiſſé penſer qu'elle ne ſongeoit plus à moi, puiſque, ſans quitter abſolument son premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vûe juſques-là.

Elle en faiſoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas riſquer davantage. Quand elle m'auroit ſéduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une ſéduction momentanée que mes réflexions [126] auroient détruite, ou qui ſe feroit diffi-

pée d'elle-même avant qu'elle pût la ſaiſir, & qui, peut-être, pour avoir été précipitée, m'auroit uſé l'imagination inutilement, & moins diſpoſé à être ſenſible, quand il lui importeroit le plus que je le fuſſe ?

Elle étoit aſſez ſage pour faire ces réflexions, & ſans doute elle les fit. Le ſouper continua ſans qu'elle parût avoir pour moi, plus que ces ſoins d'uſage dans la ſociété, & que les femmes ont pour les hommes qui leur ſont le plus indifférens, quand elles vivent avec eux. Ses diſcours furent auſſi meſurés que ses regards, & elle ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit ſérieuſement rompu avec moi, & qu'elle ſongeoit même à s'engager avec un autre, je dûs en ſortant de table, eſpérer ſeulement qu'il [127] ne ſeroit pas impoſſible de la faire reſſouvenir qu'elle m'avoit ai-

mé, & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain comme je l'étois, il fût naturel que je songeaſſe à la rengager, & que les déſirs duſſent être la ſuite de mes mouvemens, ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lurſay, & je ne la regrettois pas. Peu de temps même après le ſouper, aïant preſque perdu de vûe l'objet qui m'avoit déterminé à reſter chez elle, je fus prêt à ſuivre quelques perſonnes qui en ſortoient.

Qu'elle reſte, me dis-je, avec cet heureux amant qui me succéde. Qu'ils paſſent ensemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaiſirs, pour vouloir les troubler ? Je n'aime [] pas ; pourquoi ſerois-je jaloux ?

En conſéquence de ce raiſonnement, je me levois lorſque le Marquis, à qui je sup-

posois une ſi grande impatience de ſe trouver ſeul avec Madame de Lurſay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce diſcours me ſurprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir ; mais, après lui avoir repréſenté froidement qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laiſſa partir, ſans prendre ſeulement avec lui, jour pour le revoir.

Une ſi grande indifférence, après ce qui s'étoit paſſé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne penſoient pas l'un à l'autre, & que mes ſoupçons étoient mal fondés, je crus au contraire, comme ils s'étoient long-tems parlé bas, & que, pendant cette converſation, elle avoit eu un air myſtérieux, & [129] embarraſſé, que leurs arrangemens étoient pris, que cette prompte retraite du Marquis n'étoit que ſimulée, & qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lurſay, l'au-

roit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanefque, & je pouvois l'avoir fans bleffer la vraifemblance, & nos ufages. Je penfai auffi qu'il y auroit autant de fineffe à troubler Madame de Lurfay dans fon rendez-vous, qu'il y en avoit eûe à la deviner. Je me fis une joie maligne de refter fi long tems chez elle que le Marquis s'en impatientât, & pût même penfer que, fans avoir été heureux, ou fans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun au point où je me promettois de le lui paroître.

À tant de raifons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas infenfible, [130] & qui, plus que toutes les autres, me porta à defirer une converfation particuliere avec Madame de Lurfay. J'étois perfuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fauffeté d'avoir voulu me paroître

refpectable. Il me sembloit que, ne voulant plus la revoir fur le pied où nous avions été enfemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois inftruit, & à lui ôter le plaifir de croire que je confervois pour elle, toute l'eftime qu'elle fe flattoit de m'avoir infpirée ; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, faifir un meilleur tems que celui, où malgré cette rigide vertu, dont par trois mois de foins je n'avois pas pû triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui, peut-être, n'avoit eu ni le tems, ni le defir de lui en demander. Je me faisois [131] enfin un tableau fi touchant de la confufion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impoffible de m'en refufer le fpectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir rem-

plies ; il vint enfin. Je fis ſemblant de ſortir avec tous les autres, & je dis adieu à Madame de Lurſay d'un air ſi naturel, qu'elle m'en parut choquée. Je reſtai quelque tems dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire ; & tous les équipages ſortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lurſay sur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fuſſe armé, je ne me vis pas plûtôt ſeul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que j'euſſe bien voulu n'avoir pas imaginé [132] que j'avois tant de choſes à lui dire. Toutefois la néceſſité de me tirer heureuſement d'une avanture où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que ſa vue m'inſpiroit, & le plaiſir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi ! c'eſt vous, me dit-elle avec étonnement. Oſerois-je vous demander pour-

quoi vous revenez ? Que voulez-vous qu'on penſe de vous voir reſter ici ? Je crois, Madame, répondis-je d'un air railleur, que ce n'eſt pas de ce qu'on en peut penſer que vous êtes inquiète, & qu'un ſoin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, répliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me ſouciois pas d'apprendre ; ainſi ſans vous interroger ſur le ſens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai ſimplement de vouloir [133] bien ne pas reſter chez moi à l'heure qu'il est. Je ſçais repris-je, combien je vous obligerois de partir, mais il n'eſt qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permiſſiez d'en paſſer encore quelques-unes auprès de vous. La propoſition eſt ſans doute fort honnête, répondit-elle en contre-faiſant le ton poli dont je lui parlois, & je suis ſincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le

pouvez, Madame, repris-je, & j'ai peut-être aſſez de choſes à vous dire pour vous faire paſſer ſans ennui, le tems que je vous ſupplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les inſtans que vous prenez pour cela, n'en ſeroient pas mieux choiſis ; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choſes à me dire, ſans qu'elles aient de quoi me [134] plaire : car, entre nous, & ſans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que juſques ici vous m'ayez amuſée beaucoup. Vous ſerez ce soir plus contente de moi, Madame, répondis- je, & la certitude que j'en ai m'a fait hazarder une demande que je ne ſuis pas ſurpris que vous trouviez indiſcrète. Je n'ignore aucune des raiſons qui vous la font paroître telle. Je ſçais que je remplis des momens que vous aviez deſtinés à des plaiſirs plus doux que

celui de m'entendre, & que, ſans compter l'impatience que je vous cauſe, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être, en gémiſſant de l'obſtacle que j'apporte à ſes plaiſirs, ne vous croit pas abſolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà ſans contredit, s'écria-t-elle, une belle phraſe ! elle eſt d'une élégance, d'une obſcurité, & [135] d'une longueur admirables ! il faut, pour ſe rendre ſi inintelligible, furieuſement travailler d'eſprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je ſerai plus clair. Oh ! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'oſe même vous en prier. Je ne ſerai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent : elles doivent être rares. Mais pardonnez-moi, Madame. Ces idées que vous croïez rares sont aſſez généralement répandues. Le préambule m'excéde, Monsieur, reprit-elle bruſquement,

venons au fait ; venons-y donc, répondis-je en rougiſſant de colère.

Vous avez cru long-tems, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en impoſer toujours, & que ſur la belle réſiſtance qu'il vous a plû de me faire, j'eſtimerois votre conquête aſſez pour croire que j'aurois été le ſeul qui l'eut [136] faite et pour vous en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, et vous aviez raiſon… Aſſeyez-vous, Monſieur, interrompit-elle tranquillement, ce début m'annonce quelque choſe de long, & je ſerai charmée que vous ſoyez à votre aiſe.

Je m'aſſis vis-à-vis d'elle, & quoiqu'un peu déconcerté par ſon air ironique, je pourſuivis ainſi :

Je vous diſois, Madame, que vous aviez raiſon de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeuneſſe,

& le peu d'ufage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité, & fi j'avais été plus inftruit, vous auriez dû compter moins fur elle. Vous n'avez pas eu befoin de beaucoup d'artifice ; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait, & c'étoit penfer de moi trop avantageufement, que de croire qu'il [137] fallût, pour me tromper, tout le manége dont vous vous êtes fervi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous refpectois trop aveuglément pour ofer douter un inftant que vous ne fûffiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'euffiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fuffe le premier qui eût pu le rendre fenfible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle ; mais il me femble que, penfant avantageufement de moi, vous n'aviez pas mauvaife

opinion de vous-même. Ce n'étoit aſſurément pas vous eſtimer peu, que de vous croire fait pour ſéduire une femme, qui, juſques à vous, avoit ſi bien réſiſté. Eh bien ! enſuite d'une idée auſſi modeſte, que penſâtes-vous ?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, [] vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'oſe douter que vous euſſiez été ſatiſfaite de ne m'avoir inſpiré qu'un goût faible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenſer.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, durent vous apprendre que j'avois peu d'eſpérance de vous plaire, & vous prouver tout le reſpect que vous m'aviez fait naître.

À votre âge, dit-elle, qu'on refpecte ou non une femme, on eft de même auprès d'elle, & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tînffe compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécilité qu'au refpect que vous aviez pour moi.

[] Quelle qu'en fût la caufe, repris-je, mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable, & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'infpirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaifir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les chofes ridicules n'amufent pas long tems. Pourfuivez. Eh bien ! Vous ne deviez pas m'eftimer autant que vous avez fait, & vous vous en repentez, n'eft-il pas vrai ? Après.

On m'a détrompé, Madame, j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, &

je ne me consolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, ſi le plaiſir de me les voir, ne vous en avoit pas couté d'autres.

Oui, répartit-elle avec un extrême ſang froid, je ne diſconviens pas qu'elles ne m'ayent fait jouer plus d'une fois un aſſez [140] mauvais perſonnage, mais c'étoit préciſément par cette raiſon qu'elles ne pouvoient pas m'amuſer.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je d'un ton menaçant.

Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout auſſi-bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrémement tendre ? Vous ſçavez ſans doute toutes mes avantures, pourrois-je eſpérer de vous, la complaiſance de me les raconter ?

Je craindrois d'abuſer de votre patience,

répondis-je, fort embarraſſé des impertinences que je lui diſois, & du peu de cas qu'elle ſembloit en faire.

Ce n'eſt là qu'un mot, répartit-elle, & un mot auſſi mauvais qu'il eſt impoli ; mais je vous le [141] pardonne. Vous ignorez avec les femmes juſques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'eſt mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaiſant. Paſſons.

Sans vouloir, repris-je outré de fureur, entrer dans un détail qui ſeroit fort inutile, je puis vous dire ſimplement qu'on m'en a aſſez appris pour me faire ſentir votre fauſſeté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'eſt pas de ma fineſſe que vous avez été la dupe, c'eſt de votre peu d'expérience. Pourquoi

voulez-vous m'imputer vos bévûes ? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaiſiez, & vous dire, moment à moment, l'impreſſion que vous faiſiez ſur [142] moi ? Ce ſoin, de ma part, eût ſans doute été fort obligeant, mais m'auriez-vous pardonné de le prendre ? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & ſaiſir mes mouvemens ? Eſt-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échappé ? Et quelqu'un avant vous, s'eſt-il jamais aviſé de faire des reproches auſſi ridicules que ceux que vous me faites ? Eſt-ce ici du moins qu'ils finiſſent ?

Il ne me reſte plus, répliquai-je confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter ſur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi : ſur le ſecret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorſqu'il ne me restoit pas le tems de m'arran-

ger pour vous y ſuivre ; & enfin ſur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un [143] recoin de votre cabinet, & qui, ſans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les inſtans de ſon bonheur, aſſez pour ne devoir plus y mettre d'obſtacle, & je vais.... Non, Monſieur, interrompit-elle, je vous ai ſi patiemment écouté, que je dois croire que vous voudrez bien m'accorder la même grace. J'en demande pardon au Marquis, mais dût-il s'impatienter d'une converſation ſi peu faite pour lui, je ne ſçaurois me refuſer le plaiſir de vous répondre. Ce n'eſt pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut à votre âge, juger ſainement de rien, & moins encore des femmes que de toute

autre chofe. Vous n'êtes fait ni [144] pour être écouté, ni pour être cru, & vous pouvez, fans tirer à conféquence, penfer auffi mal de moi, que vous penfez bien de vous-même. Ce n'eft pas fur vos difcours que le Public me jugera ; ainfi ma juftification, n'eft pas ce qui m'intéreffe, c'eft le plaifir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaife foi, & vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous même.

Je vais, continua-t'elle, commencer par vous parler de moi, vous ne pourrez pas croire que ce foit par amour propre. Je fuis forcée de rappeler des faits qui m'aviliffent, & vous m'avez mife dans le cas de ne pouvoir jetter les yeux fur moi-même, fans me méprifer des erreurs dans lefquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoiffez depuis long-tems. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre,

je vous ai aimé [145] avant que je ſçuſſe ſi vous méritiez de l'être, avant que vous ſçuſſiez vous-même ce que c'eſt que d'être aimé, & ſans que je pûſſe imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire où j'oſe enfin avouer que je ſuis.

Eh ! quelle apparence en effet que je dûſſe craindre de vous trop aimer ? Quand j'aurois pû prévoir que vous penſeriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez ſenſible, & qu'un événement ſi peu vraiſemblable, dût un jour, être compté parmi ceux de ma vie. Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi, ne vous auroit pas craint davantage, & à ne conſidérer que votre âge, & le mien, (je laiſſe à part ma façon de penſer), ma ſécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc, non-ſeulement [146] ſans craindre pour moi-même, mais encore ſans

faire la moindre réfléxion ſur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos ſoins plus marqués, vos viſites plus fréquentes, & plus longues, & le plaiſir qu'il ſembloit que vous priſſiez à me voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout ſimple que vous me cherchaſſiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me diſiez ſur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre eſprit sur d'autres matiéres, ne furent à mes yeux que les ſuites de la curioſité d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer ſur un ſentiment qui commence à troubler ſon cœur, [] ou ſur des idées qui occupent ſon imagination. Vos regards ne m'inſtruiſirent pas mieux, & je déſirois ſi peu de vous plaire

que je ne pus jamais penſer que je vous plaiſois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de ſçavoir ce qui vous agitoit, & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéreſſée pour moi-même dans vos ſecrets. Vous devez vous ſouvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaiſie qui me paroiſſoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeuneſſe, une ſorte de pitié, m'empêcherent de vous impoſer ſilence auſſi durement que j'aurois dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuſer de la façon dont un cœur qui en eſt à ſa premiére paſſion, la ſent, & la conduit. Cet amuſement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux [148] que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vue me faisoit sentir des mouvemens qu'avant que vous m'euſ-

ſiez parlé, je ne connaiſſois pas. Je reconnus alors la néceſſité de vous fuir, mais je ne le pouvois plus. Un je ne ſçais quel charme, trop foible dans sa naiſſance pour que je crûſſe avoir beſoin de le combattre, m'attachoit à vos diſcours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaiſir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord ſi ſenſiblement frappée, diſparut à mes regards. Chaque jour que nous paſſions à nous voir, me ſembloit vous donner des années, ou, m'ôter des miennes. L'amour ſeul pouvoit [149] m'aveugler à ce point ; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre était une preuve trop ſûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le diſſimuler encore, je ne craignois pas de m'examiner, & quoique ce

que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas ſans reſſource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déja. Convaincue enfin de l'extrême tendreſſe que vous m'aviez inſpirée, je cherchai du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte, & le danger de la derniére foibleſſe. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet, & je jouiſſois du plaiſir de vous voir amoureux, d'autant plus paiſiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'est donc pas extraordinaire, [150] Monſieur, ajouta-t'elle, que je ne vous aye pas dit que je vous aimois, lorſque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'eſt point davantage qu'après que mes ſentimens pour vous, m'ont été connus, j'aye fait ce que j'ai pû pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâ-

cher de les découvrir, & si je puis vous le dire, c'eſt à vous, & non à moi, *qu'il a plû de faire une belle réſiſtance.*

Mais, Madame, répondis-je en begayant, je n'ai pas, à ce qu'il me ſemble, eu tort de vous le dire, vous convenez vous-même que vous m'avez réſiſté, & vous concevez bien que… Vous héſitez ! interrompit-elle, achevez. Que voulez-vous que je vous diſe, Madame, repliquai-je, plus déconcerté que jamais, l'expreſſion dont je me ſuis ſervi a pû vous choquer, je ſuis fâché certainement qu'elle vous ait déplu, [151] je…. mais, ajoutai-je, voyant que je ne ſçavois ce que je lui disois, il est tard, & vous voulez bien que je prenne congé de vous. Non, Monſieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore ne peut ſe remettre, & les articles qui me reſtent à traiter avec vous ſont les plus importans pour

moi.

Je me remis sur mon ſiége, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (ſans raiſon apparente à ce que je crus) de m'aſſeoir ſur un fauteuil qui touchoit à ſon canapé, ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, ſans oſer la regarder, & avec une forte d'émotion tendre, que le récit qu'elle venoit de me faire, m'avoit involontairement donnée. Il eſt donc vrai, [152] continua-t'elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir, puiſque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement ; mais après ce qui s'eſt paſſé entre nous, ce détour feroit auſſi inutile que déplacé, & il vaudroit mieux pour moi que je vous eûſſe dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir une ſeule, prouvé comme j'ai fait. J'avoue

même que je pourrois avoir plus à me reprocher, que je vous dois plus qu'à ma raiſon, le bonheur de n'avoir pas entiérement ſuccombé, & que ſi vous aviez pû connoître toute ma foiblesse, je ſerois aujourd'hui, de toutes les femmes, la plus à plaindre. Ce n'eſt pas que je m'eſtime davantage de vous avoir échappé, mais dans l'état où ſont les choſes, ce m'eſt une ſorte de conſolation de ne vous avoir pas tout ſacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaiſir ſur cette conſolation, & je me trouvai dans l'inſtant ſi ridicule de la lui avoir laiſſée, qu'il s'en fallut peu que je ne formaſſe le deſſein de lui enlever un avantage dont elle paroiſſoit ſi vaine. Je levai les yeux ſur elle un moment, & je la trouvai ſi belle ! elle étoit dans une attitude ſi négligée, ſi touchante, & toutefois ſi modeſte ! ſes yeux, qu'elle laiſſa tendrement tomber ſur moi, m'aſſuroient

encore de tant d'amour, qu'il se gliſſa dans mes ſens, je ne ſçais quel trouble, qui, en me diſpoſant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus diſtrait.

Vous m'accuſez, ajouta-t'elle, en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître reſpectable, & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'euſſe dû faire ? ſi, pour vous donner bonne opinion de moi, [154] j'avois eu des vices à déguiſer, des avantures malheureuſes à couvrir, & qu'enfin je n'euſſe pu, ſans riſquer de vous perdre, me montrer à vos yeux telle que j'aurois été, penſez-vous que j'euſſe été blâmable de chercher à vous en impoſer ? D'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécens, j'euſſe déshonoré ma jeuneſſe, auroit-il été impoſſible que je fûſſe revenue à moi-même ? Vous ne le ſçavez pas encore, Monſieur, mais vous apprendrez, quelque

jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes ſur leurs premiéres démarches ; que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foibleſſe de caractére, qui ne lui a point permis de réſiſter au torrent, & au mauvais exemple : que, s'il eſt preſque impoſſible de ſe corriger des vices du cœur, on [155] revient des erreurs de l'eſprit, & que la femme qui a été le plus galante, peut devenir, par ſes ſeules réfléxions, ou la femme la plus vertueuſe, ou la Maîtreſſe la plus fidelle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penſer qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à perſonne. S'il eſt vrai que ç'ait été mon intention, je ſuis coupable d'une étrange fauſſeté. Non, Monſieur, j'ai aimé, & avec toute la violence poſſible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vû redouter moins. Peut-être, prendrez-

vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raiſon de me mépriſer. Il faudroit ſans doute, pour mériter votre eſtime, que je n'euſſe jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins déſiré que vous auriez pû le déſirer vous-même, & [156] quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas auſſi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les prémices.

Ce diſcours étoit ſi tendre ! il me peignoit ſi bien la violence, & la vérité de ſa paſſion ! il étoit ſoutenu par un ſon de voix ſi flatteur, que je ne pus l'entendre ſans me ſentir vivement ému, & ſans me repentir de faire le malheur d'une femme, qui par ſa beauté du moins, ne méritoit pas une ſi cruelle deſtinée. Cette idée, ſur laquelle j'appuyai, m'arracha un ſoûpir. Madame de Lurſay l'attendoit depuis trop long-tems

pour qu'il lui échappât. Elle ſe tut un inſtant, en me regardant toujours. Elle eſpéroit ſans doute que ce ſoupir me conduiroit plus loin ; mais voyant que je m'obſtinois encore à garder le [] ſilence, elle pourſuivit ainſi :

Vous pouvez à préſent donner une libre carriére à vos idées. J'ai aimé, je l'avoue, & c'en est aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aïe été capable. J'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger où il m'expoſoit, mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que par toutes sortes de raiſons, je dois moins me reprocher que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachés à votre âge, n'en avez ni la candeur, ni la ſincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de

ce reproche (mais déjà perfuadé cependant que Verfac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lurfay [158] offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aye donné lieu de croire que je ne fuis pas fincére. Je puis avoir des torts avec vous ; je les fens même, mais ils ne font pas de l'efpéce de ceux dont vous vous plaignez, & fi vous avez quelque chofe à me reprocher, c'eft d'avoir été trop crédule.

Eh ! l'auriez-vous été, fi vous m'aviez aimée, répondit-elle vivement ? Ne m'auriez-vous pas au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous ? pouviez- vous, fans vous dégrader vous-même, y ajouter foi ? La façon dont je vis, & dont depuis fi longtems vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre efprit ?

J'avoue que quand une femme de mon âge, s'oublie aſſez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expoſe à faire [] penſer qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude au déréglement, & que c'eſt toujours, pour celle même qui s'eſt le mieux conduite, une foibleſſe qu'on lui reproche d'autant plus, qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me ſoupçonner d'être dans ce cas, & plus je me ſacrifiois, plus pour vous je m'écartais de mes principes, plus vous me deviez de reconnoiſſance, & d'amour. Un autre que vous auroit ſenti que ſa tendreſſe ſeule pouvoit m'étourdir ſur la faute irréparable que la mienne me faiſoit commettre ; & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos, & du bonheur de ma vie ; mais, ajouta-t'elle en tournant vers moi des yeux qui ſe rempliſſoient

de larmes, cette façon de penſer n'étoit pas faite pour vous.

[160] Avant même que vous fûſſiez ſûr d'être aimé, vous m'avez fait eſſuyer des caprices dont vous ne daigniez ſeulement pas vous excuſer, & qu'il ſembloit que vous fuſſiez fâché que je vous pardonnaſſe. Je vous ai vu, dans le même temps, manquer à me rendre les devoirs même les plus ſimples, paſſer volontairement pluſieurs jours ſans me voir, ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable, & agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paraiſſiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos tranſports, ce qui auroit pu me les faire partager, & vous ne paroiſſiez jamais vous livrer moins au ſenti-

ment, que lorſque vous vous laiſſiez le plus [161] emporter à vos déſirs. Tous ces défauts ne m'échappoient point, mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croïois peu formé aux uſages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'eſpérois que l'habitude d'aimer, vous ôteroit cette rudeſſe que je trouvois dans vos façons, que vous recevriez avec plaiſir, les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin, vous rendre tel que je déſirois que vous fuſſiez.

Ah ! Madame, m'écriai-je, pénétré de ſes larmes, tranſporté, hors de moi même, ſerois-je aſſez malheureux pour ne vous plus voir vous intéreſſer à moi ? Non ! continuai-je en lui baiſant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontez, j'en ſerai digne.... Non, Meilcour, [162] interrompit-

elle, je ne dois plus eſpérer de vous retrouver aussi tendre que je le voudrois. Les tranſports que je vous vois, ne peuvent plus ni me flatter, ni me ſéduire. Plus jeune, & par conſéquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos deſirs pour de l'amour. Ils m'auroient émue, & vous feriez juſtifié ; mais vous avez déja éprouvé dans une occaſion, où je pouvois céder ſans avoir rien à me reprocher, puiſque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au ſentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il feroit vrai que je fuſſe trompée en vous croïant amoureux de Madame de Senanges, la façon dont vous m'avez parlé ſur elle, me prouve que rien ne peut ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais, est-il poſſible, lui dis-je [163] tendrement, que vos craintes ſur Madame

de Senanges aient été réelles ? Avez-vous pu croire que, quand même elle eût voulu m'engager, j'euſſe daigné répondre à ses ſoins ? Oui, reprit-elle, Madame de Senanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faiſiez, que vous ne l'en auriez pas moins priſe. Peut-être ne l'auriez vous pas gardée, mais du moins elle vous auroit ſéduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût ſi indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi, le jour même que je vous ai dit que je ne voulois pas que vous vêcuſſiez avec elle, vous ai-je retrouvez enſemble aux Thuilleries ? Quelle raiſon, ſi vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi ? Cette [164] partie, dites-vous, s'est formée secretement. Le myſtère en étoit

bien simple, & vous ſeul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Senanges, et je n'en trouvai que ce moïen. Au lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là-deſſus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit paſſé entre vous & moi, vous étiez, de tous les hommes du monde, celui que j'aurois le moins voulu pour ſpectateur. J'abrége vos torts, comme vous voïez, & ne péſe pas ſur eux. Ce n'eſt pas que je fuſſe embaraſſée de me les rappeller tous ; mais le reproche ſuppoſe de l'amour, & vous ſentez bien qu'il ne m'est pas poſſible d'en vouloir conſerver pour vous.

[] Ah ! madame, m'écriai-je, plein d'un trouble qui ne me laiſſoit pas la liberté de

réfléchir, vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon defespoir, vous y feriez fenfible fi votre tendreffe pour moi, avoit été auffi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, feroit-il poffible que je puffe encore me flatter de vous être chere ? dois-je même le fouhaiter ? eft-il bien vrai que vous foïez fâché de me perdre ? Vous ! qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez cru pouvoir vous juftifier qu'en me cherchant des crimes, & qui ne doutez pas que le Marquis ne foit affez bien avec moi, pour que je ne l'aie pas fait cacher dans mon cabinet.

Pouvez-vous en parler encore, m'écriai-je, & ne vous croïez-vous [166] pas affez juftifiée dans mon efprit ? Oui, reprit-elle en fouriant, je vois bien que je le fuis aujourd'hui, mais je ne ferois pas furprife de ne

l'être plus demain.

Eh ! quoi, lui dis-je, ne cefferez-vous pas de m'oppofer d'auffi vaines terreurs ? Ah ! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous, eft trop grand pour moi pour devoir être traité fi legérement, & je fuis perdue, fi je ne suis pas heureufe. Non, repris-je, en la preffant dans mes bras, ma tendreffe ne vous laiffera rien à defirer.

Mais, Meilcour, répondit-elle, en paroiffant rêver, ne pouvez-vous pas être content de mon amitié ? fongez-vous que je ne vous préférerai perfonne, & qu'à peu de chofe près, j'aurai pour vous l'amour le plus tendre ? Croïez-moi, ajoûta-t-elle, en me [] regardant avec des yeux que la paffion la plus vive animoit, c'eft l'unique parti qui nous refte, & ce que je vous refufe, ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-

je, en me jettant à ſes genoux, & plus enflammé encore par ſa réſiſtance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah ! cruel, s'écria-t-elle en ſoupirant, voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez-vous pas déja aſſez de preuves de ma tendreſſe ? Levez-vous, ajoûta-t-elle d'une voix preſque éteinte, vous ne voïez que trop que je vous aime. Puiſſiez-vous un jour me prouver que vous m'aimez.

En achevant ces paroles, elle baiſſa les yeux, comme ſi elle eût été honteuſe de m'en avoir tant dit. Malgré le tour ſérieux que notre converſation avoit pris ſur ſa fin, je me ſouvenois parfaitement du ridicule que Madame [168] de Lurſay avoit jetté ſur mes craintes. Je la preſſai tendrement de me regarder. Je l'obtins, nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux, cette impreſſion de volupté que je lui avais vûe, le

jour qu'elle m'apprenoit par quelles progreſſions, on arrive aux plaiſirs, & combien l'amour les ſubdiviſe. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'essaïois en tremblant, juſques où pouvoit aller ſon indulgence. Il ſembloit que mes tranſports augmentaſſent encore ſes charmes, & lui donnaſſent des graces plus touchantes. Ses regards, ſes ſoupirs, ſon ſilence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes ſens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivreſſe de ce dangereux moment, & je me rendis [169] enfin, auſſi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerai. Mon crime me plût, & mon illuſion fut longue, ſoit que le maléfice de mon âge l'entretînt, ou que Madame de Lurſay ſeule le prolongeât. Loin

de m'occuper de mon infidélité, je ne ſongeois qu'à jouir de ma victoire ; ce que je croïois qu'elle m'avoit couté, me la rendoit encore plus précieuſe ; & quoique je ne triomphaſſe, dans le fond, que des obſtacles que je m'étois oppoſés, je n'en imaginai pas moins, que la réſiſtance de Madame de Lurſay avoit été extrême. Je n'en fus pas plûtôt poſſeſſeur, que je ſentis renaître toute mon eſtime pour elle, & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les amans que Verſac lui avoit donnés, & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique choſe [170] qu'alors je ſouhaitaſſe pour l'avenir, étoit qu'elle ne ceſſât pas de m'aimer ; ses charmes flattoient mes ſens, & ſon amour, qui me paroiſſoit prodigieux, ſe communiquoit à mon âme, & y répandoit le trouble le plus flatteur.

Je ſentis enfin, diminuer mon erreur, mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me ſerois cependant peu à peu livré aux réflexions, ſi Madame de Lurſay avoit bien voulu ne pas m'interrompre ; mais malheureuſement pour ma raiſon, elle s'apperçut que je rêvois, & m'en montra une ſorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laiſſer, & qu'en effet, elle ne méritoit pas d'avoir. Je la raſſurai donc. Jamais amante n'a été moins vaine, & plus timide. Plus je la louois ſur ſes charmes, plus je m'en occupois, moins elle oſoit, diſoit-elle, [171] ſe flatter de leur pouvoir ſur moi. Je paroiſſois tranſporté, & peut-être je n'aimois pas. Étoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux tranſports, l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus ſéduiſant ;

enfin, tout ce que l'amour a de charmant quand il ne ſe contraint plus, ſe ſuccédoit ſans ceſſe, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à des réflexions bien ſérieuſes.

Quelque enchanté que je fuſſe, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je ſentis du vuide dans mon ame. Mon imagination ſeule étoit émue, & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois beſoin de l'exciter. J'étois encore empreſſé, mais moins ardent. [172] J'admirois toujours, & n'étois plus touché. Ce fut en vain que je voulus me rendre mes premiers tranſports. Je ne me livrois plus à Madame de Lurſay que d'un air contraint, & je me reprochois jusqu'aux moindres deſirs que ſa beauté m'arrachoit encore.

Hortenſe, cette Hortenſe que j'adorois, quoique je l'euſſe ſi parfaitement oubliée,

revint régner ſur mon cœur. La vivacité des ſentiments que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit paſſé. N'eſt-ce pas dans la ſeule eſpérance de la voir, que je ſuis venu chez Madame de Lurſay, me diſois-je ? Et pendant leur abſence, n'eſt-ce pas elle ſeule que j'ai regrettée ? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je déteſtois ?

Ma ſituation devoit en effet [173] m'étonner, d'autant plus que j'avois été vain, & jaloux sans le ſçavoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvements avoient pris ſur moi. Il étoit, au reſte, extrêmement ſimple que Madame de Lurſay, qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connaiſſance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu avec elle. Ce que j'en

puis croire aujourd'hui, c'eſt que, si j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement ſéduit. Ce qu'on appelle l'uſage du monde, ne nous rendant plus éclairés, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait ſentir vivement combien il eſt honteux d'être fidèle. Je n'aurois pas, à la vérité, été ſaiſi par le ſentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lurſay, & pour me [174] vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été auſſi mépriſable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortenſe eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaiſir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lurſay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'uſage qui ne nous permet pas de réſiſter à une femme à qui nous plaiſons, j'aurois ſauvé mon cœur du

déſordre de mes ſens, & par ces diſtinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétiſme de l'amour, je me ſerois livré à tous les charmes de l'occaſion, ſans pouvoir courir le riſque d'être infidèle.

Cette commode métaphyſique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrême regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empreſſements de Madame de Lurſay augmenterent pendant [175] quelque temps mon chagrin ; mais, ſoit que je m'ennuïaſſe de me trouver coupable, ſoit que je craigniſſe d'eſſuïer des reproches auſquels je n'aurois ſçu que répondre, ou que, dans l'ivreſſe où j'étois encore, le ſentiment n'agît que foiblement ſur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaiſirs par les remords, arraché aux remords par les plaiſirs, je ne pouvois pas être ſûr un moment de

moi même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me juſtifiois mon procédé, & je ne concevois point comment j'avois pû manquer à Hortenſe, puiſqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas eſperer de lui devoir jamais autant de reconnoiſſance que j'en devois à Madame de Lurſay.

Je perſuadois aſſez facilement à mon eſprit, que ce raiſonnement [176] étoit juſte ; mais je ne pouvois pas de même, tromper mon cœur. Accablé des reproches ſecrets qu'il me faisoit, & ne pouvant en triompher, j'eſſaïai de m'en diſtraire, & de perdre dans de nouveaux égaremens un ſouvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai, & chaque inſtant me rendoit plus criminel, ſans que je m'en trouvaſſe plus tranquile.

Quelques heures s'étoient écoulées

dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fuſſe d'accord avec moi-même. Grace aux bienſéances que Madame de Lurſay obſervoit ſevérement, elle me renvoïa enfin, & je la quittai en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, & très-déterminé, de plus, à lui tenir parole.

Fin de la troisiéme Partie.